

**LOLA MIESSEROFF**

# **VOYAGE EN OUTRE-GAUCHE**

*Paroles de francs-tireurs des années 68*



LIBERTALIA 





VOYAGE EN OUTRE-GAUCHE



LOLA MIESSEROFF

VOYAGE  
EN OUTRE-GAUCHE

PAROLES DE FRANCS-TIREURS  
DES ANNÉES 68



LIBERTALIA

DERNIERS LIVRES PARUS AUX ÉDITIONS LIBERTALIA

JULIEN CHUZEVILLE, *Un court moment révolutionnaire*

WALTER MARKOV, *Jacques Roux, le curé rouge*

MARTIN BARZILAI, *Refuzniks*

ANGELA DAVIS, *Blues et féminisme noir*

IRÈNE PEREIRA, *Paulo Freire, pédagogue des opprimé.e.s*

JACK LONDON, *L'Apostat*

B. TRAVEN, *Le Gros Capitaliste*

ROLF RECKNAGEL, *B. Traven, romancier et révolutionnaire*

DOMINIQUE VIDAL, *Antisionisme = antisémitisme ?*

PIERRE PEUCHMAURD, *Plus vivants que jamais*

Actualité & catalogue complet : [editionslibertalia.com](http://editionslibertalia.com)



ÉDITION POCHE

© Éditions Libertalia, 2018

*À mon ami Arthur, né Christian Marchadier, écrivain, traducteur, éditeur et surtout grand passeur. Il se fit d'abord appeler Alfredo, puis Alphée avant d'élire le prénom d'Arthur, usa d'une longue série de signatures le plus souvent inspirées par son goût du vin, comme Gaston Montrachet, Adèle Zwicker, Jeffrey Chambertin, Jean-Paul Musigny, Ali Goteh, Jules Hyénasse ou Jean Pagne, mais aussi de pseudonymes qui parlent d'eux-mêmes de son goût pour l'anonymat et le déguisement tels qu'Arthur (ou Attila) Toukkour ou Vivant de Nondamprun. Décédé en 2014, il ne saura jamais combien j'ai pensé à lui, et à tout ce qu'il m'a fait découvrir, en préparant ce livre.*





## INVITATION

On ne le répétera jamais assez, l'histoire est écrite par les vainqueurs. Il ne faut donc pas s'étonner que celle de mai 1968 en France ait été essentiellement narrée par et autour de groupes et d'individus parisiens dont beaucoup ont, comme on dit, fait carrière depuis. Et pourtant, ils ne sont pas, ou pas les seuls, à avoir été à l'origine de la révolte étudiante qui, entre 1966 et 1968, a enfanté le mouvement de mai 1968, entraînant dans son sillage la plus grande grève générale de l'histoire.

Si tous ceux qui s'intéressent à cette période ont entendu parler de ce qu'on a appelé « le scandale de Strasbourg », peu nombreux sont ceux qui savent que, après ceux de Strasbourg, d'autres jeunes gens inspirés par les idées de l'Internationale situationniste se sont également emparés des instances de la bureaucratie étudiante à Nantes et à Bordeaux.

Mais il y eut aussi un peu partout des individus, réseaux, revues et groupes « radicaux » dont les positions et les activités ont été largement occultées. Anarchistes non fédérés, communistes libertaires ou « de conseil », communistes de gauche, situationnistes ou apparentés ne constituent pas, bien évidemment, un continent homogène, mais une sorte d'archipel formant ce que, faute de mieux, je désignerais comme « l'outre-gauche ».

Faute de mieux, parce que cet archipel est protéiforme et qu'il m'a semblé qu'aucun terme usuel ne

parvenait à le cerner. Si, par commodité, on a pris l'habitude de regrouper toutes ces critiques radicales sous l'étiquette ultragauche, je suis d'avis que cette appellation devrait, surtout à la fin des années 1960, ne servir à en désigner qu'une partie, celle qui regroupe les héritiers directs de la gauche communiste germano-hollandaise\* et italienne\*\* ou de Socialisme ou Barbarie\*\*\*, et exclure notamment les anarchistes et les situationnistes. Sauf pour les médias et la police qui ont récemment cru bon d'inventer une improbable mouvance anarcho-autonome-ultragauche.

J'avais aussi songé à «hypergauche», appellation marseillaise n'ayant vécu qu'un éclair de temps de l'année 1969, mais qui est aujourd'hui bien impraticable. Je me suis donc autorisée à employer le néologisme *outragauche* qui m'a paru propre à véhiculer l'idée d'un degré ultime de dépassement de la gauche... jusqu'au véritable dépassement tant attendu, celui de l'abolition du rapport social capitaliste.

Je me trouve dans cette mouvance, d'outragauche donc, depuis 1967 et, aujourd'hui, mes jeunes

---

\* Courant marxiste antiléniniste prônant l'autonomie des luttes et l'organisation en conseils ouvriers. Ses principaux théoriciens sont Anton Pannekoek et Herman Gorter. Dénoncé en 1920 par Lénine dans *La Maladie infantile du communisme*.

\*\* Courant critique de l'URSS et du stalinisme mais néanmoins partidaire. Critiqué par Lénine pour son refus du parlementarisme. Prônant l'invariance du marxisme, il renvoie notamment dos à dos fascisme et antifascisme dès les années 1920. Son principal théoricien est Amadeo Bordiga.

\*\*\* Groupe marxiste antistalinien créé en 1948 par Cornélius Castoriadis et Claude Lefort, publiant une revue du même nom jusqu'à son autodissolution en 1967.

camarades me considèrent comme une de leurs ancêtres politiques. C'est un peu vexant certes, parce qu'on ne se voit pas vieillir, mais cela ne me semblait pas bien grave jusqu'à ce que je sois sommée de dévoiler tous ces événements des années 68 que nous leur aurions cachés, et d'éclairer ou contrer ainsi le récit dominant de cette période avant qu'il ne soit trop tard. Il est vrai que notre histoire risque bel et bien de sombrer dans l'oubli au fur et à mesure de la disparition de ses acteurs.

Bien sûr, on peut toujours rédiger tout seul ses Mémoires, mais ce n'est pas en solo que j'avais envie de rendre compte de cette aventure collective, d'autant que je n'ai pas participé à ses épisodes les plus marquants qui se sont déroulés, à mon grand dam, bien loin de la région de Marseille où j'ai vécu jusqu'en 1969.

C'est ainsi qu'est née l'idée de mémoires croisées fondées sur une série d'entretiens avec des individus ayant vécu dans cette outre-gauche les « années 68 », période qui va *grosso modo* de 1966 à 1972, et largement au-delà pour un certain nombre d'entre eux.

Pour éviter tout malentendu, je dois préciser que mon propos n'est ni historique ni sociologique. Tout d'abord parce que j'ai délibérément choisi de n'interviewer que des gens auxquels je suis directement ou indirectement reliée, que je fréquente ou que j'ai eu plaisir à retrouver ou rencontrer. Et que j'ai accordé une grande place à ceux qui ont été au cœur ou

autour de collectifs emblématiques comme celui qui va engendrer le conseil de Nantes, les Strasbourgeois fauteurs du fameux scandale, les Vandalistes de Bordeaux ou les participants au Comité d'action travailleurs étudiants de la faculté Censier à Paris. Il n'est donc pas question ici d'une quelconque représentativité et encore moins d'exhaustivité. Je n'entends pas non plus être *objective*, je préfère que ce livre soit celui de notre histoire et donc aussi celui de mon histoire comme j'ai eu envie de la transmettre, avec du vécu et de la théorisation, des anecdotes et de la réflexion, de la colère, de l'espérance et de la désespérance, et même un peu de *sex, drugs, free jazz and rock'n'roll*.

Ils sont trente à avoir accepté ma démarche; en mai 1968 ils étaient à Paris, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, à Lyon, à Nantes, à Angers ou à Strasbourg, ils avaient alors entre 13 et 45 ans mais plus de la moitié sont, comme moi, des enfants des années d'après-guerre. À mon grand regret, il n'y a que trois femmes. Je regrette aussi les amis et camarades disparus avant qu'on ait pu recueillir leur parole et aussi celles et ceux dont l'état de santé ne l'a pas permis. Je cite parfois des textes ou des livres signés de leurs auteurs\*, certains faisant en outre partie de mes interviewés, tandis que tout le matériel recueilli en entretiens a été «collectivisé»; les citations qui en proviennent sont donc anonymes. Ni

---

\* Ces citations sont entre guillemets comme celles issues des entretiens, mais en caractères italiques pour les en distinguer.

bottin mondain, ni roman à clefs, ni polar, ce livre propose simplement un voyage d'initiation aux aventures et perspectives de l'outre-gauche des années 68 et à leurs applications pratiques, dont on parle si peu et qui ont pourtant signifié beaucoup pour ceux qui sont toujours en colère et en lutte contre ce monde.



## AVANT DE PARTIR

### LE CLIMAT D'AVANT MAI 1968

Lorsque, le 15 mars 1968, Pierre Viansson-Ponté publie dans *Le Monde* sa fameuse chronique intitulée « La France s'ennuie », il témoigne, comme beaucoup de ses contemporains, d'une remarquable cécité. Parce que, en réalité, depuis le milieu des années 1960, on pourrait plutôt dire que la France s'agite, et pas qu'un peu. Mais cette France qui s'agite n'est pas celle de tous, c'est celle des jeunes et des ouvriers, jeunes et moins jeunes.

#### *Les révoltes ouvrières*

Rétrospectivement, on réalise à quel point « la société à l'époque était complètement bloquée, du point de vue social, on dirait sociétal maintenant, et la vie quotidienne misérable », « la société était structurée par le salariat et l'économie marchande et les gens étouffaient ».

Dans le monde du travail, on approchait de « la fin de la période de reconstruction qu'on appelle les Trente Glorieuses » mais « les ouvriers avaient l'impression très nette d'une embellie économique dont ils ne profitaient pas », ce qu'ils ne tarderont pas à faire savoir.

Comme l'écrit Bruno Astarian : « *Face au ralentissement de la conjoncture, sensible dès avant 1968, les capitalistes essaient de renforcer le rapport d'exploitation. Il s'ensuit un regain des luttes, avec l'apparition de grèves*



*dures, difficilement contrôlées par les syndicats, et de manifestations violentes, notamment en province\*.* »

Tout au long de l'année 1967, ces grèves dures surgirent en effet un peu partout : dans les usines Rhodiacéta à Besançon et dans la région de Lyon, aux chantiers navals de Saint-Nazaire, dans les usines Berliet, chez Dassault à Bordeaux, aux Mines de fer de Lorraine et dans bien d'autres entreprises. Il y eut aussi des affrontements violents avec la police, le plus tragique étant celui de mai 1967 en Guadeloupe où les CRS ont tiré sur les manifestants, faisant des dizaines de morts.

En janvier 1968, Caen connaît à son tour grèves et émeutes : « 10000 personnes dans la rue, des émeutiers qui se battent toute la nuit contre la police, avec 80% d'ouvriers. »

Bruno Astarian écrit à ce propos : « *Les jeunes ouvriers se font remarquer par leur agressivité. Ils cassent des vitrines, brûlent des bidons de fuel, utilisent des frondes et des billes d'acier\*\*.* »

Il y eut aussi d'autres grèves et manifestations violentes dans l'Ouest, comme en janvier à Fougères et à Redon en mars.

Les grèves de mai-juin 68 pouvaient donc difficilement être considérées comme une grande surprise.

### *Le ras-le-bol de la jeunesse*

Dès 1966, on assiste aux débuts d'une « révolte générationnelle ». Les enfants de l'après-guerre sont

---

\* ASTARIAN Bruno, *Les Grèves en France en mai-juin 1968*, brochure éditée par la revue *Échanges*, 2003, p.70.

\*\* *Ibid.*, p.71.

« arrivés nombreux », cette « explosion démographique » se manifeste pour la première fois publiquement au « rassemblement de *Salut les copains* en 1963 », où 150 000 jeunes s'affrontèrent à la police à l'issue d'un grand concert gratuit donné le 22 juin place de la Nation à Paris.

Dans « ces classes d'âge hypernombreuses, il n'y aura pas de boulot pour tout le monde, donc on en colle à l'université ». Si cette assertion peut sembler un peu à l'emporte-pièce, il n'en reste pas moins que « tout d'un coup on est passé de 100 000 étudiants en France à peut-être un million » et que, parmi eux, on commence à voir un peu plus d'enfants de milieux modestes, alors qu'auparavant « il n'y avait pratiquement que des bourgeois qui faisaient des études ».

Or, cette belle jeunesse se retrouve à vivre dans « une société archaïque » et « guindée » : « Je me souviens parfaitement de l'état psychologique de la société avant 68. On avait l'impression d'être encore dans le XIX<sup>e</sup> siècle, c'était poussiéreux, puritain, tout le monde étouffait. » On « étouffait d'abord à l'école » : « J'étais prof dans un lycée technique, le grand lycée technique laïque nantais. C'était un endroit assez sévère, rigide, dirigé par un ancien ingénieur des Arts et Métiers. Le matin, le surveillant général était à la porte du lycée et renvoyait chez eux tous ceux qui étaient en jean. Les filles portaient une semaine une blouse bleue et une semaine une blouse rose. » Ce récit m'a tellement troublée que j'en ai oublié de demander si les garçons portaient aussi des blouses, tant j'avais un souvenir cuisant de nos blouses beiges, à nous les filles de mon lycée, alors que les garçons en étaient dispensés.

L'enseignement était le plus souvent à l'unisson : « Un cadre idéologique très rigide, des profs extrêmement sévères, des scolarités épouvantables centrées sur les classiques de la littérature, on ne parlait que de l'école. »

Quant à la rigidité des mœurs et aux codes sociaux, ils devenaient carrément insupportables : « Une société absolument guindée, guindée socialement, guindée vestimentairement, guindée dans les mœurs. Il y avait le problème de l'avortement : avant de baisser, mes copines plus âgées avaient peur, c'était la terreur du sexe pour les nanas, à cause de la peur de tomber enceinte ; la contraception était interdite. Des impossibilités de vivre, tout était verrouillé. Il fallait voir les allures des petits bourges, les costards cravates, les petits tailleurs omniprésents ; l'accession à l'âge adulte passait par des simagrées costumées débeccantes. » En bref : « Chez les jeunes, surtout les étudiants, il y avait un ras-le-bol du conformisme. Tout était bridé, formaté, on en avait marre. »

Face à cette société étouffante, les jeunes révoltés avaient commencé à développer leur propre univers, notamment musical : « Notre vie était complètement en opposition par les musiques qu'on commençait à écouter. Pour ceux qui étaient curieux des transformations possibles de la vie quotidienne par le décor, par l'architecture, la musique jouait un grand rôle. J'écoutais du rock and roll et du jazz. Le free jazz c'était la musique qui correspondait le mieux à ce que l'on vivait. *Change of the Century* d'Ornette Coleman, c'était une articulation concrète de la

liberté. Une vie qui se joue là dans l'instant, comme la vie qu'on veut mener. »

« Je connaissais le lien entre les chanteurs de blues, Woody Guthrie par exemple, et les chansons qui se réfèrent au mouvement ouvrier américain. Tout ça prend forme, s'articule. » « 68, ça démarre en 1965 avec *Sergent Pepper* par exemple. »

La contre-culture venue de Hollande avec les Provos\*, et des États-Unis avec « le mouvement des Noirs » et la « Beat Generation » nous interpelle. On lit Kerouac, Ferlinghetti, Ginsberg, Burroughs et Bob Kaufman, on suit de près « la lutte des Noirs » et celle contre la guerre du Vietnam. Et on commence à consommer les drogues qui accompagnent tout ça : « Il faut dire que c'était une époque où on fumait beaucoup. » « Ce qui a été aussi déterminant avant 68, c'est la fumette. On a commencé par le shit en 1966 et c'était voyage au Maroc, kif, etc. », « on fumait beaucoup, on était pro-beatniks ». « Le LSD,

---

\* Mouvement contestataire politique et culturel né à Amsterdam en 1965, festif, antiautoritaire, écologique, féministe, il organise des manifestations, parfois violentes – notamment contre la monarchie, la guerre du Vietnam et pendant la grève générale de 1967 –, ainsi que des *happenings* et des squats, produit des graffitis, des tracts et toute une série de « plans blancs » (vélos blancs mis à disposition pour lutter contre la pollution, cheminées blanches contre la spéculation immobilière, femmes blanches contre le sexisme, maisons blanches squattées, cadavres blancs contre les chauffards, poulets blancs contre la police, etc.) et obtient, en 1966, un siège au conseil municipal d'Amsterdam, qui sera occupé de façon tournante par plusieurs de ses membres. Il se dissoudra officiellement en mai 1967 au cours d'un *happening* géant. Mais l'effervescence ne prend pas fin, le parti anarchiste des Kabouters (1969-1974) prend le relais des Provos, tandis que des jeunes de tous les pays continuent d'affluer à Amsterdam. Voir « Révolte et récupération en Hollande » dans le n° 11 de la revue *Internationale situationniste*, 1967.

c'est venu de Berkeley, ça faisait partie du quotidien des étudiants qui refusaient le système, ça a pris une connotation subversive. »

L'air du temps était porteur de cette explosion de la jeunesse qui allait rapidement survenir : « Cette marmite, qui commençait à bouillir avec la jeunesse et les nouvelles idées, notamment la critique en germe de la vie quotidienne, à la fois dans les relations sexuelles, les rapports hiérarchiques avec les profs, etc., devait exploser. »

C'est sur un terrain volcanique que va donc se développer, à partir de 1966, l'agitation dans les lycées, les universités, puis les comités d'action dans lesquels « nos camarades » vont jouer un rôle non négligeable et souvent même déterminant.

#### LES GRANDS REPÈRES

Toutes tendances confondues, les habitants de l'archipel outre-gauche partagent dès le début des années 1960, chacun à leur façon, un certain nombre de positions critiques sur l'URSS et le Parti (dit) communiste, les luttes de libération nationale et l'idéologie tiers-mondiste, ainsi que sur les organisations qui visent à encadrer la classe ouvrière.

#### *Le capitalisme d'État, ce mensonge déconcertant\**

L'une de ces positions communes concerne la nature du régime soviétique. Pour nous, l'URSS n'a

---

\* Emprunt au livre d'Ante Ciliga, *Dix ans au pays du mensonge déconcertant*, éditions Champ Libre, 1977 [1938].

jamais été un pays socialiste, encore moins communiste, son régime et son mode de production étaient ceux d'un « capitalisme d'État » et « l'idée que le capitalisme règne en URSS était une idée importante ».

Cette conception, développée dans la revue *Socialisme ou Barbarie* (couramment abrégée en *S ou B*), nous a « fait une sacrée économie » en nous fournissant « une solide critique du capitalisme d'État », quelle que soit la tendance à laquelle nous appartenions : « Dans le milieu de la jeunesse anarchiste communiste, on connaît la revue *Socialisme ou Barbarie* et les textes de Castoriadis sur la nature du socialisme en Union soviétique et l'idée du capitalisme d'État. »

Les situationnistes (ou « situs ») ont ainsi souligné que les ouvriers soviétiques étaient tout autant – et même plus – exploités et aliénés que ceux employés par le capitalisme privé : « Chez les situs, une chose m'avait plu : pour expliquer pourquoi la Russie était capitaliste, le but de la production, le salariat, etc., ils disaient que la vie quotidienne d'un travailleur en Russie n'était pas mieux, sinon pire, que celle d'un travailleur en Europe. Exploités, aliénés, ils n'avaient aucune maîtrise sur leur vie. Pour critiquer la Russie, parler de la vie quotidienne me semblait une réalité très simple et puissante pour répondre à une des questions les plus importantes de l'époque, à savoir la nature de l'URSS et des pays de l'Est. »

Cette notion de « capitalisme d'État » nous opposait à la vision de « l'URSS comme État ouvrier dégénéré » véhiculée par les trotskistes : « L'un des points

qui nous oppose aux trotskistes, c'est leur conception de l'État soviétique en tant qu'État ouvrier dégénéré. » Pour nous, l'URSS était bel et bien une société de classes où un groupe prétendant représenter le prolétariat exerçait un pouvoir absolu sur lui : « L'analyse de l'URSS comme État ouvrier dégénéré, non, c'était la prise de pouvoir d'une classe dans l'État. » « On savait déjà que la dictature du prolétariat était la dictature sur le prolétariat. »

C'est d'abord sur ce point que notre opposition avec les trotskistes est manifeste : « Ils ont l'idée que les directions staliniennes trahissent. Nous on dit : non, c'est la structure même de l'organisation qu'on rejette. Les trotskistes veulent remplacer cette direction de traîtres. Ça nous oppose dans la pratique, c'est pour ça qu'on les appelle "stalino-trotskistes", leur idée c'est de prendre la direction, prendre le contrôle, et nous on s'oppose à ça en permanence. »

La critique de l'URSS entraîne la critique du léninisme qui s'exprime, par exemple, dans les ouvrages publiés par les éditions Spartacus, animées par René Lefeuvre\*, lequel est un grand admirateur de Rosa Luxemburg (René aimait les hommes mais disait couramment que Rosa était la seule femme

---

\* Né en 1902, il fut maçon, puis correcteur. Il milite dans les années 1930 au sein de l'extrême gauche antiléniniste, crée en 1933 la revue *Masses* (qui paraîtra, avec des éclipses, jusqu'en 1948). Fonde en 1936 les éditions Spartacus qu'il animera jusqu'à sa mort, en 1988. Il y édite Rosa Luxemburg, Anton Pannekoek, Herman Gorter, Victor Serge, Maurice Dommangeat, Otto Rühle, Jacques Camatte, Daniel Guérin et une foule d'autres auteurs majeurs de l'outre-gauche. Notons aussi qu'il mit des décennies à vivre ouvertement son homosexualité.

dont il ait jamais été amoureux) : « Le seul bouquin de critique du léninisme que j'avais lu, c'était le bouquin de Trotski publié par Spartacus, *Rapport de la Délégation sibérienne*. Ça commençait à me faire réfléchir à un niveau plus élevé. Comme on était globalement tous attirés par Rosa Luxemburg... »

Mais c'est *La Révolution inconnue* de Voline qui fut souvent le véritable déclencheur de la compréhension de ce qu'avait été la révolution russe : « J'avais 17 ans quand j'ai lu Voline et là, j'ai eu le sentiment de tout comprendre. » On y découvre l'épopée de la Makhnovtchina puis, avec l'indispensable livre d'Ida Mett – *La Commune de Cronstadt, crépuscule sanglant des soviets*, publié chez Spartacus –, l'écrasement sanglant de la révolte des marins, soldats et ouvriers de Cronstadt : « L'URSS, c'est très vite réglé dans ma tête. Je deviens antiléniniste, déjà par rapport à l'écrasement de la Makhnovtchina qui reste pour moi, avec Cronstadt, le dernier souffle de la révolution russe. » « Le premier texte que j'ai lu avant 68, c'est *La Commune de Cronstadt* d'Ida Mett, c'est vraiment LE livre, le texte qui me fait comprendre à quel point les bolcheviks étaient des salauds et me fait perdre toute sympathie pour le léninisme, parce qu'avant c'était confus dans ma tête, il faut dire que je n'avais que 14-15 ans. »

On passe alors logiquement de la critique du léninisme à celle du Parti communiste (dont les membres étaient pour nous « les staliniens » ou « les stals »). Alors même que nous savions bien que Staline n'était qu'une sorte de tragique détail de l'histoire (« on ne disait jamais le parti communiste, on disait le parti



stalinien »), le pas est vite franchi vers la critique de la forme parti en général : « La critique du léninisme est une extension de la critique du communisme, les staliniens qu'on rencontrait dans les différents groupes, le Mouvement de la paix et tout ça, je voyais bien ce qui m'opposait à eux. Un peu de travail de réflexion et d'histoire m'a montré que ce n'était pas le stalinisme qui en était responsable, c'était le léninisme même, d'où l'importance de Cronstadt par exemple. »

Or le PCF persistait à nier la réalité sociale, et contre-révolutionnaire, de l'histoire de l'URSS : « Le PC était hors jeu, on connaissait l'histoire de la révolution russe, des Ukrainiens, de Cronstadt, de la liquidation de Makhno, tout ça. Ils nous reprochaient de dénigrer, de calomnier, la glorieuse révolution russe. Et il y a aussi la Hongrie en 1956 et ses saloperies pendant la guerre d'Espagne. »

Ses membres réussissaient pourtant à avaler toutes les couleuvres possibles et imaginables : « Il était clair que Moscou téléguidait le Parti communiste. Les séjours de Thorez en URSS et tout ce qu'il en disait. Pour mes grands-parents, la révolte hongroise de 1956 avait été fomentée et financée par la CIA. »

Et cela pouvait nous sembler parfois bien incompréhensible : « J'avais lu assez de littérature sur le PC, Panaït Istrati\* par exemple, pour me faire une

---

\* Istrati Panaït (1884-1935), écrivain roumain de langue française, auteur de *Vers l'autre flamme* (1929, réédition « Folio » en 1987), ouvrage précurseur de la critique de gauche du régime soviétique, et de romans et nouvelles. *Le Vagabond*, premier tome de *Istrati!*, sa biographie écrite et dessinée par Golo, est paru en 2017 aux éditions Actes Sud BD.

religion sur le sujet. Mais, sans être conscient du lien profond qui existait avec le PC russe, tu pouvais penser que les membres du parti n'étaient pas tous au courant. Le père d'une de mes copines était au parti, il conseillait Khrouchtchev et il était super sympa. Tu te disais : c'est pas possible que des gens comme ça aient pu participer à ces horreurs. »

Quant à la politique du PCF pendant la guerre d'Algérie, on se souvient qu'il n'y était pas question de promouvoir l'idée d'une Algérie indépendante : « Le PC à l'époque c'était "Paix en Algérie", ce n'était pas Algérie algérienne », et le parti avait donné son aval à l'octroi par le gouvernement socialiste de « pouvoirs spéciaux » de répression à l'armée française en Algérie : « Mes parents ont quitté le PC en mars 1956 sur la guerre en Algérie, quand le PC a voté les pleins pouvoirs\* à Guy Mollet. » « Mon père a été exclu du PCF en 1962 pour son soutien au FLN, juste avant la signature des accords d'Evian. »

Le fait est aussi que nous étions nombreux à avoir une histoire personnelle avec le PCF. « Beaucoup d'entre nous avaient eu l'avantage d'avoir des parents staliniens qui avaient quitté le PC » ou, à l'instar d'un fils d'anarchistes espagnols ou de la fille d'émigrés russes que je suis, un rejet « génétique » du parti communiste, contre lequel on se trouvait en quelque sorte « vaccinés ».

---

\* « Le gouvernement disposera en Algérie des pouvoirs les plus étendus pour prendre toutes les mesures exceptionnelles commandées par les circonstances, en vue du rétablissement de l'ordre, de la protection des personnes et des biens et de la sauvegarde du territoire », ce qui incluait la gégène et autres tortures.

Quant aux parents encore «sympathisants» du parti, ils pouvaient en être suffisamment revenus pour en éloigner leurs enfants : « Au début de la 4<sup>e</sup>, je parlais d'entrer aux JC. Pour me dégoûter, mon père m'emmène à une réunion du PC, je m'emmerde un peu. À la sortie, il me dit : "tu as vu, ils applaudissent quand il faut, c'est comme chez les curés, c'est comme la messe". Je suis redevable à mon père de m'avoir à tout jamais dégoûté de l'embrigadement dans le parti communiste. »

Cela donnera tout de même « un bon slogan qu'on avait en 68 : staliniens vous êtes perdus, vos enfants sont parmi nous ».

Sans compter les petites anecdotes et mésaventures édifiantes qu'ont connues ceux qui avaient côtoyé de près le PCF et dont je ne résiste pas à livrer deux échantillons : « Mon père chantait en 1937 dans un gala du parti. Il racontait : "J'ai vu arriver Thorez en costard en voiture avec chauffeur, il venait nous dire bonjour dans les loges. Puis, il changeait de tenue, mettait la casquette du prolo et allait faire son discours après le tour de chant." » « Mes parents, qui avaient été pivertistes\* ,

---

\* Du nom de Marceau Pivert, socialiste de la tendance Gauche révolutionnaire de la SFIO, tenant de la position lutte de classes en opposition aux alliances du Front populaire. Quitte la SFIO en 1938 pour fonder le Parti socialiste ouvrier et paysan, y retourne après-guerre et occupe un temps un poste au secrétariat de la présidence du Conseil sous le premier gouvernement de Léon Blum. Après la guerre, qu'il passe au Mexique, il devient un des caciques de la SFIO avec laquelle il entrera en conflit, peu avant sa mort en 1958, en prenant parti pour une Algérie indépendante tandis que son parti votait les pleins pouvoirs de répression au gouvernement de Guy Mollet. Voir GUÉRIN Daniel, *Front populaire, révolution manquée*, Agone, 2013 et RABAUT Jean, *Tout est possible*, Libertalia, 2018 [NDE].

étaient instituteurs dans un petit village dont la mairie était communiste, les instits devaient être logés et on n'avait pas de salle de bains par mesure de rétorsion. Le PC contrôlait tout et, si tu étais un social-traître, tu n'avais pas le droit d'avoir des douches. »

De façon plus fondamentale, on peut dire que « ce qui nous séparait des gens du PC, c'est qu'ils avaient abandonné l'idée de la révolution ». En Mai 68, cette position contre-révolutionnaire du PCF sera une évidence pour un bien plus grand nombre et ne cessera de l'être jusqu'à présent, à l'heure où le parti est moribond. On peut ainsi penser que 68 a signé le début « de la fin de la contre-révolution stalinienne » et « le retour de la perspective révolutionnaire », même si beaucoup se questionnent sur ce qu'est devenue aujourd'hui cette perspective révolutionnaire.

Nous ne le savions pas encore mais, en réalité, nous entrons dans une nouvelle époque, où cette perspective ne sera plus celle d'un prolétariat s'emparant du pouvoir et de la production pour une période de transition vers la fin de la société de classes, mais de savoir comment « le prolétariat agissant en tant que classe va s'abolir en abolissant immédiatement dans la révolution toutes les classes ». Du moins selon la vision de ceux d'entre nous qui vont se reconnaître beaucoup plus tard dans la théorie dite de la communisation.

### *Ni Yankees, ni Fidel, ni oncle Ho*

Un autre trait commun à l'outre-gauche est la critique des luttes de libération nationale et de l'idéologie tiers-mondiste.

Dans la deuxième moitié des années 1960, la guerre d'Algérie est encore très présente à l'esprit. Ceux d'entre nous qui en avaient l'âge ont presque tous, d'une façon ou d'une autre, participé à la résistance contre cette guerre. Mais, que ce soit alors ou à présent, les illusions sur le fait que « la lutte contre le colonialisme » et la libération de l'Algérie allaient émanciper socialement le peuple algérien ont été bien déçues. D'aucuns se sont même trouvés à aider le FLN tout en n'ayant aucune confiance politique à son égard : « J'ai porté des armes pour le FLN, mais je savais qu'ils faisaient des saloperies, je n'avais pas particulièrement de sympathie pour eux. »

De fait, la soumission au FLN de ses divers soutiens ne différait guère de celle des trotskistes – qui étaient ses alliés – à leur propre organisation : « Ces mecs étaient téléguidés, des idéologues, ceux qui formulent les idées. Une fois que tu les as adoptées, c'est une véritable religion. »

Le FLN en lutte était déjà « un proto-État » très autoritaire et violent : « Le FLN était un exemple extraordinaire, c'était cauchemardesque, Daech est gentil en comparaison. Quand tu n'allais pas à une manif convoquée par le FLN, il fallait que tu fasses gaffe, tu pouvais te faire descendre. »

Quant au « socialisme autogestionnaire » dans l'Algérie indépendante, il a vite montré son visage bureaucratique et étatique. La « révolution algérienne », tout le monde le sait aujourd'hui, n'a en rien été une révolution sociale\*.

---

\* Pour une critique vécue de l'autogestion en Algérie : CERUTTI François, *D'Alger à Mai 68, mes années de révolution*, Spartacus, 2010.

Mais que pouvait-on espérer d'un État, dans l'absolu et *a fortiori* quand il assied son autorité « centralisatrice » sur l'armée et le parti ? Cuba et la Chine sont bel et bien des « États totalitaires », des « socialismes de caserne ». Pour ce qui est de Cuba, outre le fait que Castro s'était « dépêché d'emprisonner les anars », il s'agissait bel et bien, comme en Chine, d'un autre capitalisme d'État mais dans une forme rendue « extrême » par le sous-développement du pays : « Le nationalisme des pays sous-développés, c'est les formes les plus caricaturales de l'État stalinien extrême. » Autant dire que les tee-shirts et les posters à l'effigie de Che Guevara étaient honnis et que, encore aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher de me mettre en pétard dès que j'entends *Hasta Siempre*, cette fichue rengaine à la gloire du Comandante Che Guevara.

Ma génération a été celle de la guerre au Vietnam. Il s'agissait alors de « se battre contre le capitalisme et l'impérialisme américains qui étaient quand même l'ennemi principal ». Le problème c'est que les comités Vietnam étaient « tenus par les stals », « les prochinois » ou « les trotskos » et prenaient « la défense de la République du Vietnam », ce qui ne risquait pas d'avoir notre aval : « Les gens criaient : "Ho Ho Ho Chi Minh !" Défendre des régimes staliniens, il y avait quelque chose qui me gênait. »

Il n'était cependant pas très aisé de tenir une position contre la guerre menée par les Américains tout en renvoyant dos à dos le capitalisme libéral étatsunien et le capitalisme stalinien nord-vietnamien : « On ne soutenait pas le Nord-Vietnam qu'on prenait pour un pays

capitaliste, mais on souhaitait évidemment la défaite des Américains. On souhaitait que les Américains partent, mais on savait bien que si le Vietnam était unifié sous la direction du Nord, ce serait une dictature. »

Que faire alors ?

À Marseille, l'un est entré dans un comité Vietnam parce que « c'était une bonne façon de faire bouger les choses » tout en refusant de participer aux expressions de soutien et de glorification du Nord-Vietnam : « J'étais secrétaire de tous les comités Vietnam de Marseille pour le mouvement lycéen. J'ai participé à toutes les manif, j'ai cassé les vitres de la Bank of America place Castellane, mais je n'ai jamais crié "Ho Ho Ho Chi Minh". Là où ça m'a gêné, c'était à une réunion des comités Vietnam où ils ont passé l'hymne national nord-vietnamien, toute la salle s'est levée, sauf moi. Après, les pontes gauchistes sont venus me voir en disant que c'était une insulte au peuple vietnamien de ne pas se lever, ça avait été un peu tendu. »

À Chambéry, d'autres se sont emparés de la direction du comité pour le faire disparaître :

« En 1967, on a fait du sabotage au comité Vietnam, on est tous entrés dans le comité, on a pris le pouvoir et on l'a dissous. On a expliqué que les paysans vietnamiens étaient pris entre Charybde et Scylla, entre la bureaucratie stalinienne et le capitalisme libéral. »

Ailleurs, l'un regrette d'avoir pris « des engagements un peu cons » faute d'avoir « assez réfléchi sur des trucs comme la défense de la République du Vietnam », un autre a très vite quitté le comité qu'il avait pourtant fondé après avoir compris que « c'était

une erreur », et un troisième, alors lycéen et déjà anarchiste, a, comme on dit, « fait avec » : « On était contre les Américains mais je savais déjà que j'étais dans une structure noyautée par les trotskistes. Alors que nous, on critiquait Guevara et Ho Chi Minh. »

Il n'en reste pas moins qu'il était et reste encore bien difficile de « maintenir une position à la fois anticolonialiste et anti lutte de libération nationale », surtout de l'intérieur d'un de ces mouvements de lutte : « Mais tu as intérêt, dans ce mouvement dont tu es partie prenante, à dire d'emblée à quel point il peut devenir dangereux. La génération intermédiaire, qui a été celle des porteurs de valise du FLN, en sait quelque chose. »

Comme le dit, avec une pointe de cynisme, cette camarade : « Être intellectuellement, esthétiquement et sentimentalement proche des luttes de libération, *ok*, mais, dès qu'il y avait une odeur de stalinisme et de dictature, ça m'emmerdait; ça a été beaucoup plus facile ensuite d'être totalement en adhésion avec des peuples qui se libéraient de bonnes grosses dictatures classiques. Au Chili, au Portugal, en Espagne, où on avait participé à des réunions clandestines avant la chute de Franco. » Reste que cette adhésion n'a forcément qu'un temps, celui qu'il faut à l'État pour reprendre le contrôle...

Or, les luttes de libération nationale portent bien leur nom. Elles visent à créer des nations, autrement dit un nouvel État indépendant, projet inconciliable avec toute position qui vise à « la destruction de tous les États » : « J'étais pour l'élimination des nations et pas pour la création de nouvelles nations. »



À cette époque, et aujourd'hui encore, il nous fallait réaffirmer notre opposition à « tous les États » quand il était question de soutenir, par exemple, la création d'un État kurde : « Vers les années 1970, on recevait le bulletin de l'Institut kurde. C'étaient des nationalistes qui jouaient sur les sympathies gauchistes de la jeunesse. Mais il n'y a pas plus stal que le PKK. D'ailleurs, quand les Kurdes ont eu le contrôle du Kurdistan irakien, le nombre de crimes d'honneur est devenu énorme. »

En outre, ce type de luttes rassemble des groupes et des individus aux intérêts de classe divergents, dans une alliance nationale toutes classes et catégories confondues. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui des luttes «interclassistes», qui ne peuvent qu'aller à l'encontre de la solidarité de classe : « Ils sont frappés par le fait qu'on vient du Venezuela et qu'on n'est pas pour les luttes de libération nationale. Je me sentais plus proche d'un prolétaire américain que d'un bourgeois vénézuélien. Il n'y a pas de juste milieu : ou ton frère est le prolétaire américain ou ton frère est le bourgeois vénézuélien. La lutte de libération nationale nie la fraternité prolétarienne. »

Le tiers-mondisme a remplacé la notion de «prolétariat» par celle de «peuple», contribuant à liquider toute évocation de lutte de classes et de prolétariat international, en laissant souvent le champ libre aux prêtres de tous poils, soutenant par exemple la théologie de la libération en Amérique du Sud et fermant les yeux devant les aspects religieux mis en avant par le FLN algérien.

Tout cela sans oublier que, comme ces mouvements fonctionnent sur la base de « fronts communs »

politiques et sociaux, ils ne peuvent que se débarrasser dès que possible des tenants de la lutte de classes que nous étions et sommes pour la plupart restés : « À Pouvoir ouvrier (PO)\* nous étions contre les luttes de libération nationale. Ce sont des mouvements dont tu connais à l'avance ou presque le devenir. On en connaît l'aboutissement probable, on en connaît les limites, on sait qu'ils sont frontistes, un frontisme qui va bien au-delà du simple accord, ce n'est pas PC/PS, t'es frontiste avec les petits entrepreneurs locaux, ce sont encore des formes d'abolition des classes sociales et, au bout, liquidation de ceux qui étaient pour la lutte de classes, ils disparaissent à la première vague d'épuration, partout, partout, partout... »

Il ne manque pas d'exemples historiques (la guerre d'Espagne, la résistance au nazisme, les révolutions russe, iranienne...) qui montrent que, lorsque les communistes de gauche ou libertaires et les anarchistes sont entrés dans ces alliances « contre nature », ils en ont toujours été les victimes au moment où tout projet révolutionnaire avait échoué.

*Prenez garde aux avant-gardes\*\**

Nombre d'entre nous ont tendance à rejeter *a priori* toutes les formes d'organisation « structurée » pour leur opposer l'autonomie et la spontanéité : « Il y avait aussi

---

\* Groupe conseilliste issu de Socialisme ou Barbarie dont il scissionne en 1963 à la suite de la rupture de S ou B avec le marxisme. S'autodissout en 1969. Ses principaux animateurs ont été Pierre Souyri (Pierre Brune) et Alberto Véga.

\*\* En contre-référence aux paroles du chant léniniste *La Jeune Garde*.

un refus de toute organisation structurée, même sous forme associative, ça ne nous venait même pas à l'idée. On voulait au contraire détruire toutes les organisations, il y avait une rage de destruction très importante. Dans les pratiques des années 1966-1967, c'était intervenir dans les amphis directement, couper la parole aux profs, monter sur les estrades. On foutait la merde partout où il y avait une autorité qui se pointait. »

« On va se reconnaître dans ce qui plus tard s'appellera le spontanéisme, un certain refus des organisations. À ces organisations, aux fédérations, même anarchistes, on oppose les groupes autonomes en se réclamant de la théorie situationniste sur les organisations. » « On parlait beaucoup d'auto-organisation. C'était le spontanéisme. L'indépendance de la classe ouvrière. C'est ce qui nous faisait nous opposer aux gauchistes qui voulaient encore chapeauter la classe ouvrière et lui apporter la conscience de classe. En 1968, la conscience de classe on l'avait là spontanément, c'était le spontanéisme. »

La critique du léninisme portait déjà en elle celle du parti et de l'avant-gardisme, avec leur objectif de « contrôler », de maîtriser les révoltes, comme on a pu le vérifier encore une fois pendant le mouvement de 68 : « Ces mouvements qui se prétendaient l'avant-garde du prolétariat, c'étaient des gens qui étaient là pour contrôler le mouvement et non pas pour lui donner de l'expansion, on l'a expérimenté en milieu étudiant. C'est toute la différence. »

« On fait la critique du léninisme et du centralisme démocratique, de l'idée d'un parti avant-gardiste, et le

mouvement social vient confirmer tout ça puisqu'on voit que tous les partis sont en dehors du mouvement, qu'ils ne sont pas au démarrage. Ce n'est qu'après qu'ils remettent la main dessus. »

Mais n'avons-nous pas nous-mêmes été une espèce d'« avant-garde » dans sa variante non autoritaire ?

« On ne se considère pas comme une avant-garde dans le sens léniniste du terme. On n'a pas de visée sur la direction du prolétariat. Mais, dans la manière d'agir et à travers le sabotage social, on se considère un peu comme une avant-garde. »

Et peut-on vouloir contribuer à ce que ce monde change de base sans nous organiser un minimum ? À cette question, celle de notre *Que faire?*, les réponses sont plus nuancées. Sans surprise, c'est du côté des communistes de gauche, chez les anciens de Pouvoir ouvrier ou de Révolution internationale\*, qu'on accorde un rôle aux organisations formées par les « révolutionnaires ». Mais, contrairement à celles « qui considèrent que le moteur de la transformation sociale va être l'organisation révolutionnaire », il s'agit plutôt pour eux de se donner les moyens d'exprimer son « opinion » et de la faire connaître :

---

\* Groupe fondé en septembre 1968 à Toulouse à l'initiative de membres du groupe vénézuélien Internacionalismo. Marxiste internationaliste, pour l'auto-organisation du prolétariat via les conseils ouvriers mais néanmoins partidaire, tout en déniait tout rôle dirigeant au parti. Ce groupe se fonde en 1975 au sein du Courant communiste international (CCI), que ses anciens membres décrivent aujourd'hui comme une sorte de secte.

« On était comme le KAPD\*, très antiléninistes et très partidistes, mais on n'était pas pour un parti unique. Pas question que le parti prenne le pouvoir ni même que l'organisation dirige le mouvement. On dénonce le parti qui prend le pouvoir, on dénonce Cronstadt mais, en même temps, on est pour une organisation qui intervient au niveau international pour que les gens qui ont des choses à dire le disent. Tu donnes une opinion mais tu ne demandes pas aux gens de se soumettre à toi. »

Si on peut considérer qu'il s'agit là d'une position qui masque son « léninisme » « sous un discours d'ultragauche », tous ceux qui ont formé des groupes, formels ou informels, ont publié des revues et, plus largement, eu des activités collectives, peuvent difficilement réfuter toute idée de se regrouper pour « intervenir » d'une façon ou d'une autre. Quoi qu'il en soit, il n'est pas question d'« apporter la conscience au prolétariat de l'extérieur », pas plus que de chercher à créer de « grandes organisations de masse » :

« J'étais et je suis toujours pour une organisation révolutionnaire qui intervient mais contre l'idée d'une conscience qui viendrait de l'extérieur. »

« Lénine dans *Que faire?* dit que la classe ouvrière d'elle-même ne peut s'élever qu'à une conscience trade-unioniste, et qu'il lui faut l'apport des intellectuels, du

---

\* Parti communiste ouvrier d'Allemagne (Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands), scission conseilliste du Parti communiste allemand (KPD) en 1920, antiélectorale et antibolchevik. Voir AUTHIER Denis et BARROT Jean (Gilles Dauvé), *La Gauche communiste en Allemagne. 1918-1921*, Payot, 1976.

parti, tout ça. Nous, pour se moquer des gauchistes, on disait qu'on n'était que des trade-unionistes et qu'on ne pouvait pas s'élever plus haut que ça. »

Là où tout le monde se retrouve aussi, c'est dans l'idée que « nos » organisations n'ont pas vocation à organiser ou encadrer la classe ouvrière et ses révoltes, et que les structures de masse que celle-ci se donne pendant la lutte ne peuvent se pérenniser sans se corrompre : « On a reproché à toutes les organisations de vouloir perdurer une fois que l'événement est fini. C'est là que tu vois tout un jeu de bureaucraties qui se mettent en place. » « L'organisation ? Surtout pas quand il ne se passe rien. J'aime beaucoup la phrase de Brassens ; *dès qu'on est plus de quatre, on est une bande de cons.* »



## ITINÉRAIRES

### TROUVER DE BONS GUIDES

Lorsqu'on se demande comment se sont formés politiquement les individus qui ont intégré ce courant outre-gauche, on constate que les chemins empruntés se révèlent multiples, y compris dans leurs convergences.

#### *Le rouge et le noir en héritage*

Parmi nous, certains sont « tombés tôt dans la marmite » et ont acquis au moins un peu, parfois beaucoup, de culture politique dans leur environnement familial. Avoir des parents, des grands-parents, des oncles ou des proches qui « avaient vendu *Le Monde libertaire* », « diffusé *L'Huma* et *La Terre\** », « étaient à la CGT », avaient combattu dans les rangs anarchistes pendant la guerre d'Espagne, « fait le coup de poing contre les fachos en 36 », étaient « de sensibilité anar », « antimilitariste », « anar, ami de Charles d'Avray\*\* », « socialistes libertaires », « anticléricaux », « à La Libre Pensée, anti-cathos à fond », « anticolonialistes » ou qui « avaient aidé le FLN » nous avait donné accès à des informations, des discussions, des livres et des textes qui ont constitué le fondement de nos orientations.

---

\* Hebdomadaire à destination du monde rural, lancé par le PCF en 1937.

\*\* Poète et chansonnier, auteur notamment de la célèbre chanson *Le Triomphe de l'anarchie*.



Ceux qui, comme moi, ont eu cette bonne fortune ont donc été tôt « politisés ».

La guerre d'Algérie a pour certains été le levier d'une initiation précoce : « On avait donné ma chambre à un clandestin du FLN à qui j'apportais à manger, mais aussi des messages, j'étais courrier à 10 ans, j'avais les consignes, j'étais avertie et je savais qu'il ne fallait en parler à personne. » « J'étais plongé dans la politique, mon père s'est retrouvé en taule pour aide au FLN, on a vu les flics débarquer mitrailleuse au poing dans l'appartement, c'était en 1961. Le lendemain cela faisait la une de tous les journaux. Ils ont trouvé des armes, qui avaient servi à tuer des flics. On a aussi été plastiqués et mon vieux s'est planqué parce que l'OAS le cherchait. Quand il a été arrêté, les journaux ont dit qu'il était au parti communiste, le surlendemain le PC publiait un démenti. »

Sur un mode bien moins risqué, mes parents faisaient circuler clandestinement *La Question* d'Henri Alleg, livre qui, dénonçant la torture des civils par l'armée française en Algérie, avait été censuré dès sa sortie en 1958. J'ai bravé le conseil de mes parents de ne pas le lire – je n'avais pas encore 12 ans – et j'en ai été bien punie pendant des semaines par des nuits peuplées de cauchemars.

Cette culture politique précoce se retrouve bien sûr chez une partie de la dizaine d'interviewés dont les parents étaient ouvriers, mais pas chez tous, parce que : « On oublie souvent que, dans la classe ouvrière, il n'y avait pas que des communistes, il y avait aussi des catholiques. Mes parents étaient des militants

catholiques ouvriers, ils n'avaient pas du tout suivi la ligne du catholicisme de gauche, ils étaient plutôt catholiques traditionnels. »

On découvre Karl Marx, parfois à un très jeune âge : « J'ai commencé tôt à cause d'un de mes amis d'enfance qui avait quatre ans de plus que moi. Un jour, alors que j'étais en 6<sup>e</sup>, il m'a collé le *Manifeste du Parti communiste* de Marx sous le nez », ou bien Daniel Guérin : « J'étais marqué par un bouquin de Daniel Guérin sur 1936, il avait fait partie de la SFIO pivotiste, comme mes parents », ou encore « Bakounine et Kropotkine ». On s'intéresse à la subversion artistique : « J'avais un parcours artistique, mon père était peintre. À 14-15 ans, j'ai commencé à m'intéresser au surréalisme et au dadaïsme. » On peut même apprendre de son père « le scandale de Strasbourg » : « Mon père lisait *Le Monde* tous les jours, je me souviens de lui y découvrant *De la misère en milieu étudiant*. Il commentait tout haut ses lectures. » Nous sommes un certain nombre à en avoir aussi beaucoup appris sur les camps soviétiques, la guerre d'Espagne, la guerre et la torture en Algérie et bien d'autres choses encore.

Cette initiation familiale est, cependant, loin d'avoir été le lot de tous, même lorsqu'on a eu un grand-père ayant fui le fascisme italien : « Mon grand-père avait milité au PC en Italie mais on n'en parlait pas, c'était un passé qui lui avait coûté assez cher. » Et, bien sûr, rien à espérer de ce côté-là quand on a été élevé dans une famille « de droite », « bourgeoise » et/ou fervente catholique : « Mon père

était un centriste déclaré, lecanuettiste\* et catholique pratiquant. » « J'ai vécu dans un milieu semi-rural chez des centristes catholiques, mes parents étaient MRP\*\*. » L'héritage peut également venir d'un environnement local socialement actif, qui, en l'occurrence, mérite bien d'être raconté en détail : « Je suis natif de Trélazé, dans la banlieue d'Angers, une ville rouge, communiste, de carrières d'ardoise. Sur 6 000 personnes, il y avait 1 200 ouvriers aux ardoisières. Quand survenait un genre de coup de grisou – ça ne s'appelait pas le grisou mais c'était un peu pareil –, ou des pierres qui tombaient, toutes sortes d'accidents – le travail se faisait à l'explosif et toute la ville était minée –, tout le monde se mettait en grève. Depuis que je suis tout petit, j'ai connu ces ambiances de grève. C'était un milieu communiste et un peu anar aussi. [...] À Trélazé, parmi les ouvriers des ardoisières, il y avait les ouvriers "d'à bas" et ceux "d'à haut". Ceux d'à bas étaient à la mine, surtout communistes et salariés mensualisés. Ceux d'à haut travaillaient dans des petits ateliers de taille de pierre pour faire de l'ardoise, ils étaient payés à la tâche et plutôt anars. Ce sont eux qui tenaient la grève dans la durée. Ils anticipaient, bossaient comme des bêtes pour se faire un petit pécule et, comme ça, ils tenaient la grève bien plus longtemps que ceux d'à bas qui étaient mensualisés. »

---

\* Partisan de Jean Lecanuet.

\*\* Mouvement républicain populaire : parti centriste démocrate-chrétien (1944-1967), l'un des grands partis de gouvernement de la IV<sup>e</sup> République. Jean Lecanuet était son président.

### *Les passeurs de contestation*

Les rencontres jouent aussi un grand rôle dans la découverte des idées et des textes qui remettent en cause l'ordre établi. Ce sont parfois des rencontres avec des professeurs, et pas n'importe lesquels : « J'ai découvert Marx dans les cours de Lefebvre, je ne connaissais du marxisme que ce que m'avait dit mon prof de philo qui était communiste. » « La première approche du mouvement ouvrier que j'ai eue – à part les commentaires de mon père sur la CGT et le parti – c'est en classe de 1<sup>re</sup> à Voltaire, où je suis les cours d'histoire de Georges Lefranc, un historien du mouvement ouvrier. Il nous fait découvrir à la fois la Commune de Paris et le mouvement ouvrier à travers l'histoire des syndicats. Il n'était pas stalinien, mais dans le courant anarchiste révolutionnaire. Ça a été une référence pour moi. » « En classe de terminale, j'ai eu comme prof de philo Yvon Bourdet qui avait été à Socialisme ou Barbarie. »

Il peut même arriver que le premier pas vers la révolte ait été provoqué par un ecclésiastique. Les chrétiens de gauche étaient très actifs dans les années 1960 et il y avait alors des aumôniers dans un très grand nombre d'établissements de l'enseignement public. Comme celui qui est évoqué ci-dessous, celui de mon lycée ne catéchisait pas, c'était un ancien prêtre-ouvrier (qui a fini par se défroquer) et il organisait des débats sur des sujets d'histoire, de philosophie et « de société ». C'était énervant mais parfois bien utile : « Quand j'étais petit, j'allais à l'église, j'étais servant de messe. Puis on a eu un aumônier à l'école normale de Strasbourg, ça n'existe pas un

aumônier comme ça : au lieu de nous parler de théologie, il nous expliquait le marxisme, l'anarchisme, l'existentialisme. Je me suis dit : oh putain, mais y a du beau monde parmi les athées! Là, j'ai acté mon divorce. On était à Pâques, le soir je me suis soigneusement masturbé devant la Vénus de Milo, je ne suis pas allé me confesser et, le dimanche de Pâques, le seul moment où un catholique doit aller à la communion, je suis allé communier sans m'être confessé. »

Mais ce sont surtout des rencontres plus ou moins fortuites qui ont ouvert de nouveaux horizons et souvent déterminé le parcours qui s'ensuivit : « Au lycée, j'ai rencontré un pion qui était à Pouvoir ouvrier, je trouvais ce qu'il disait intéressant, plus tard je suis entrée à PO. » « Au début des années 1960 à Tunis, il y avait un Tunisien venu de Paris qui était élève de Lyotard, il connaissait Socialisme ou Barbarie. En même temps, il avait connu Debord. C'est lui qui, le premier, m'a parlé de Debord et de l'IS. » « J'étais en seconde dans une école française à Caracas. Un jour, je suis renvoyé avec un autre gars parce que nous avons oublié tous les deux le bouquin *Andromaque*. On se retrouve à discuter dans l'escalier et il me dit : nous avons un petit cercle de discussion. Il y avait Marco, le fils de Marc Chirik\*, et on se retrouve chez eux. On écoute du Brassens, du Brel, du Bach, Marco joue

---

\* Figure majeure de la gauche communiste en France, celui qu'on appelait « le vieux Marc » (né en 1907 en Russie, tout comme mon père, et décédé deux ans avant lui, en 1990) a notamment été en 1968 un des fondateurs du groupe Révolution internationale et du Courant communiste international qui lui a succédé.

du piano. On était un cercle d'ados un peu intellos, révoltés. Je me fais choper par Marc et Marco qui m'interrogent sur mes idées, je dis : je suis antimilitariste, c'était un peu mon credo. J'étais antimilitariste au nom de l'indiscipline, de l'absurdité de la guerre. Ils commencent à dire : l'armée est au service d'une classe. Je crois que c'est la première fois que j'entends le mot classe, c'est un énorme éclairage. »

« Politiquement, la rencontre avec Robert Camoin\* a été décisive. Il était conseiller, en relation avec ICO\*\*. J'ai alors connu ICO et j'ai été abonné dès 1967. Camoin, c'était la critique du parti, il m'a fait lire Voline, incontournable, puis *La Commune de Cronstadt* d'Ida Mett. On sentait cette réaction contre

---

\* Animateur de la revue *Cahiers du communisme de conseils* (Marseille, 1968-1972), il rejoignit ensuite Marc Chirik à Révolution internationale et le suivit au CCI.

\*\* Collectif issu de Socialisme ou Barbarie en 1958, d'abord dénommé *ILO (Informations liaisons ouvrières)* puis *ICO (Informations correspondance ouvrières)* en 1960 après un processus de décomposition-recomposition qui a marqué l'ultragauche dans cette période. Opposé aux partis et aux syndicats, il réunit d'abord des travailleurs marxistes et anarchistes en faveur de l'autonomie ouvrière, puis intègre des étudiants à partir de 1968, avec, entre autres, des débats contradictoires sur les perspectives révolutionnaires et l'organisation nécessaire pour s'y insérer qui provoquent sa fin en 1973. Publie de 1960 à 1973 une revue mensuelle, essentiellement consacrée aux luttes en France et dans le monde, grâce à son réseau international, ainsi que des brochures sur des luttes précises ou des sujets plus théoriques. D'une rencontre internationale en 1975 regroupant essentiellement des Belges (Liaisons), des Britanniques (issus de Solidarity), des Français (dont des participants à ICO) et des Hollandais (du groupe Acte et Pensée) naît le réseau Échanges et Mouvement qui publie toujours la revue *Échanges* (bilingue pendant des années puis seulement en français), des brochures et le bulletin *Dans le monde, une classe en lutte*.

l'organisation, cette espèce de cadre. C'était instinctif, on n'avait pas jusque-là la critique du bolchevisme, au moins factuelle, qu'il y a chez Voline. » « Ma première histoire d'amour, c'était avec une Hollandaise d'Amsterdam. Elle était fille au pair chez mes voisins du dessous et j'étais censé lui apprendre la guitare; je suis allé à Amsterdam en 1967 pour la retrouver, sa frangine traduisait Bakounine pour l'Institut d'histoire sociale (IHS). Comme sa sœur connaissait Rudolf De Jong, un ancien provo qui dirigeait l'IHS, j'ai pu le rencontrer à l'âge de 17 ans. »

Enfin, force est de reconnaître qu'on peut aussi avoir été formé dans des groupes léninistes, ce qui peut s'avérer utile... dès lors qu'on en est sorti : « J'ai appartenu à un mouvement léniniste qui s'appelait La Voix communiste, fondé par des gens ayant quitté le PC à cause de son attitude pendant la guerre d'Algérie. » « À Voix ouvrière\* (VO), je participais à un cours le samedi après-midi, où on nous faisait lire entre un et trois livres par semaine, moi j'en lisais trois, j'ai lu tous les textes de base – Marx, Lénine, Trotski – en six mois. VO à l'époque était ennemie du front unique. Ils m'ont appris que le front unique ne servait à rien, qu'il était le socle sur lequel se nourrit le fascisme parce que c'est l'abandon des positions de classe, et que l'entrisme c'est n'importe quoi. Le socle idéologique était très antistalinien. Ce n'est pas pour rien qu'il y avait des bordiguistes, avec lesquels j'ai commencé à discuter. Il y avait une pensée politique plus

---

\* Voix ouvrière, groupe trotskiste fondé en 1956. Ancêtre de Lutte ouvrière, l'organisation ayant pris pour nom le titre de son journal lorsqu'elle fut dissoute par le gouvernement en juin 1968.

cohérente par rapport au trotskisme. Ça appelle toute une autre critique de la social-démocratie, de ce qu'est une vraie position de classe, ça la nourrit vraiment. »

#### LES PARCOURS BALISÉS

##### *Trouver de bonnes lectures*

Les lectures ont joué un rôle capital dans notre éducation politique, qu'on ait fait des études ou qu'on soit autodidacte. Encore fallait-il dénicher les « bonnes » lectures, parce que tout n'était pas à notre disposition et qu'il fallait se donner la peine de faire des découvertes, ce qui doit sembler curieux à l'heure de Wikipédia : « Ce que peu de gens diront, c'est l'extrême pauvreté de la documentation et des livres disponibles ; aujourd'hui tout est publié, à l'époque il y avait que dalle. Par une chance merveilleuse, j'avais découvert, à la bibliothèque de la Ville de Bordeaux où on allait bosser, une collection complète de *La Révolution surréaliste*. »

Dans nos lectures, les auteurs anarchistes ont généralement eu la part belle. On a déjà vu que *La Révolution inconnue* et *La Commune de Cronstadt* ont souvent été les instruments de notre critique de la révolution russe. Beaucoup ont aussi lu Daniel Guérin et d'autres auteurs libertaires : « La première petite synthèse qui immédiatement me familiarise avec l'ensemble de la pensée anarchiste est le bouquin de Guérin, *L'Anarchisme*<sup>\*</sup>, le petit texte dans la collection

---

\* GUÉRIN Daniel, *L'Anarchisme. De la doctrine à l'action*, Gallimard, 1965.



“Idées”. Mais aussi une anthologie de Bakounine qui s’appelait *La Liberté*, dans la collection “Libertés” chez Pauvert. » « Je lisais Déjacque\* et Coeurderoy\*\* », « Stirner faisait partie de nos lectures communes ».

Viennent s’y entremêler, avec plus ou moins d’adhésion selon les individus, les écrits des surréalistes, Dada et les lettristes, ainsi que, parfois, Rimbaud, Lautréamont, Georges Bataille, Antonin Artaud, René Crevel, etc. : « Le terreau politique sur lequel on évoluait, c’était l’anarchisme couplé avec le surréalisme et le dadaïsme. » « Quand je suis arrivé à Chambéry en 1964/1965, j’étais déjà anar, en contact avec des revues comme *Défense de l’Homme* de Lecoin, j’avais lu l’histoire de l’anarchisme de Guérin. Je suis devenu anarchiste par la découverte de Rimbaud, de Lautréamont et des surréalistes, ça a éveillé ma curiosité pour les idées anarchistes. J’ai déniché à

---

\* Ouvrier, poète, écrivain et militant anarchiste du XIX<sup>e</sup> siècle (1821-1865), publie le journal *Le Libéraire* à New York pendant son exil de dix ans à la suite d’une condamnation pour un ouvrage accusé d’« excitations à la haine et au mépris du gouvernement de la République, à la haine et au mépris des citoyens les uns contre les autres, enfin l’apologie de faits qualifiés de crimes par la loi pénale ». Son livre le plus connu dans les années 1970 est *À bas les chefs!*, textes établis et présentés par Valentin Pelosse, « Classiques de la subversion », Paris, Champ Libre, 1971, réédité en 1979, puis en 2016.

\*\* Docteur en médecine, journaliste et écrivain. Né en 1825, il participe à la révolution de 1848, vivra en exil de 1849 jusqu’à son suicide en 1862. Considéré comme un précurseur de l’anarchisme, il écrivit notamment *Hurrah !!! ou la Révolution par les Cosaques* (1854), réédité par Plasma en 1977, avec une préface de Jacques Le Glou, et *Pour la Révolution* (1910), réédité par les éditions Champ Libre en 1972, précédé d’un texte de Raoul Vaneigem, *Terrorisme ou Révolution*, ainsi que *Jours d’exil* qui a connu plusieurs rééditions complètes ou partielles.

la bibliothèque municipale de Châlons-sur-Marne *La Conquête du pain* de Kropotkine que j'ai dévoré, puis le bouquin de Guérin. » « Je n'ai jamais bien adhéré aux trucs surréalistes, en revanche ce qui me plaisait beaucoup c'était Tzara, Dada. Le premier et peut-être le seul tract que j'ai fait dans ma vie reprenait une phrase de Tzara, "tout ce qui continue le mot, la couleur, la joie est une digestion mortuaire et scientifique : la discussion, la masturbation, l'explication, l'exaspération"; ça résume bien l'ambiance dans laquelle on évoluait. » « Artaud, Crevel, ça allait, mais quand j'ai lu les autres, Breton, etc., ça me gonflait. Après, j'ai lu les textes politiques de Benjamin Péret. »

C'est grâce à l'un des interviewés que je viens de découvrir une petite pépite parue en 1963 dont j'ignorais jusqu'à l'existence, peut-être parce que l'auteur, par ailleurs critique de cinéma, a mauvaise presse pour avoir été vilipendé par les situationnistes : « Je lisais au même moment un autre bouquin assez proche du *Traité de savoir-vivre*, *L'Extricable* de Raymond Borde\*, qui est aussi une critique de la vie quotidienne, de toutes les habitudes, contre toutes les organisations, les partis. Il disait : quand on parle d'adhérer, on confond l'individu avec du papier collant. »

De Marx, on ne connaît alors guère les œuvres de jeunesse. Nous ne découvrons généralement *Un chapitre inédit du capital* et les *Fondements de la critique de l'économie politique* que lors de la parution, en 1971 et 1972 dans la collection «10/18», des traductions de

---

\* BORDE Raymond, *L'Extricable*, Pamphlet, Éric Losfeld, 1963, réédition Joëlle Losfeld, 1996.

Roger Dangeville. Ces ouvrages constitueront dès lors pour beaucoup d'entre nous un socle pérenne, avec notamment la découverte des concepts de « soumission formelle » et « soumission réelle » du travail au capital\*.

Nous lisons donc (ou pas) *Le Capital* et le *Manifeste du parti communiste*. Les plus chanceux (et les plus âgés) avaient déjà découvert les communistes de gauche, ou d'ultragauche, éventuellement via *La Maladie infantile du communisme* de Lénine : « J'ai farfouillé dans la bibliothèque du grand-père et j'ai trouvé les ouvrages de Lénine. Ça m'a intéressé, y compris *La Maladie infantile du communisme*, j'y ai découvert des gens qui pouvaient aller plus loin, l'existence de Bordiga, de la gauche germano-hollandaise. »

Pour ma part, ce n'est pas avant 1971 qu'Anton Pannekoek, Karl Korsch, Otto Rühle et bien d'autres devinrent des références théoriques majeures.

Charles Fourier fut également une grande source d'inspiration, ainsi que Wilhelm Reich que nous commençons à lire peu avant 68. Quelques années plus tard, nous découvrirons – grâce aux traductions « pirates » de Reich depuis l'allemand éditées par Constantin Sinelnikoff\*\* –, toute la portée

---

\* *Un chapitre inédit, la production capitaliste comme production de plus-value*. On en trouve une bonne synthèse dans *Histoire critique de l'ultragauche, Trajectoire d'une balle dans le pied*, exposés de Roland Simon, transcrits et annotés par Les Chemins non tracés, éditions Senonevero, 2009, p. 95.

\*\* *L'Analyse caractérielle*, Éditions Constantin Sinelnikoff; *La Fonction de l'orgasme*, Éditions du Nouveau Monde, adresse : 17 impasse Lénine (!); *Le Caractère impulsif*, Éditions du Cratère, en hommage à Platon. Traductions de Michel Jacob (sur ce dernier, voir *Un Paris révolutionnaire*, imaginé par Claire Auzias

de la critique sociale d'une partie des ouvrages de Reich rédigés du temps où il était encore marxiste. Cette critique a été gommée par Reich lui-même dans la réédition de ces ouvrages en anglais, dont la traduction était la seule autorisée en France. En tant que marxiste et psychanalyste, Reich était si hétérodoxe qu'il avait été exclu en 1933 du Parti communiste allemand et de l'Association psychanalytique internationale, un beau doublé qui fait d'autant plus regretter son virage américain vers la biothérapie, avec ses « *recherches sur l'aspect somatique des névroses. [...] En cherchant l'énergie vitale sous le microscope, l'isolement de la raison séparée a engendré des monstres\** ». Constantin Sinelnikoff fut poursuivi par les éditions Payot, ce qui lui fournit la tribune qu'il souhaitait pour défendre le Wilhelm Reich de l'époque marxiste. Comme ses traducteurs étaient des proches et que j'avais un tout petit peu contribué à leur travail et à la diffusion des livres, j'ai assisté à un procès particulièrement cocasse pour *contrefaçon littéraire*, jugée entre une affaire de grivèlerie et une autre de *proxénétisme involontaire [sic]*. Les juges ne comprenaient évidemment rien à ce qu'exposaient les témoins et surtout aux enjeux de ladite *contrefaçon*. Avec le recul, ces poursuites semblent un peu délirantes; elles valurent cependant à plusieurs

---

et illustré par Golo, Dagorno, 2001). Constantin Sinelnikoff est aussi l'auteur d'articles et de livres sur W. Reich, dont *L'Œuvre de Wilhelm Reich*, réédité en 2002 par Les Nuits rouges.

\* JACOB Michel, « Comment lire Reich, comment ne pas le lire », article publié anonymement en 1975 dans le n° 1 de la revue *Spartacus*.

membres de notre petit cercle d'amis d'être suivis par la police, à la recherche d'autres éditeurs pirates du Reich de la période marxiste, lesquels publiaient dans l'anonymat sous le nom de La Pensée molle et ne furent jamais, à ma connaissance, découverts.

Parmi les revues, il y eut d'abord *Socialisme ou Barbarie*, dont j'ai déjà évoqué le rôle capital dans la compréhension des régimes « communistes ». *S ou B* a aussi été une sorte de matrice originelle pour toute une série de publications comme celles du groupe Pouvoir ouvrier, du groupe informel autour de la librairie La Vieille Taupe\* et du bulletin *Informations correspondance ouvrières (ICO)*, ancêtre de l'actuel *Échanges*. Plus généralement, on pourrait dire que la plupart de ceux qui ont joué un rôle dans notre mouvance avant 1968, des néobordiguistes aux situationnistes, ont peu ou prou fréquenté à un moment le groupe S ou B et que, ensuite, la plupart d'entre nous ont eu entre les mains au moins un numéro de sa revue.

### *Franchir un isthme avec les situationnistes*

Les textes des membres de l'Internationale situationniste ont eu un rôle clé pour beaucoup d'entre nous, sauf pour certains communistes de gauche qui

---

\* De 1965 à 1972, la librairie a été un pôle majeur de la diffusion de la littérature marxiste « critique du léninisme et de la conception même du parti et de l'organisation », fonctionnant sur un cercle informel de réflexion et de diffusion. Son principal animateur et propriétaire, ayant sombré par la suite dans les eaux glacées du calcul négationniste, la fera malheureusement renaître en tant que lieu de diffusion dédié aux publications révisionnistes.

en furent quelque peu « énervés » : « Il y a tout un côté qui ne m'a jamais plu chez les situs, le côté élitiste, prétentieux, la posture, le surréalisme surchauffé. » « Leur décalque du lettrisme m'a toujours énervé. Et puis leur radicalité me semblait plus tenir d'un certain dandysme que d'une pratique révolutionnaire. » « Je les trouvais imbitables, prétendre écrire sur du papier glacé pour que les ouvriers aient droit à un truc luxueux, encore faut-il que ce soit compréhensible pour les ouvriers, et ça ne l'était pas, et puis je les trouvais trop tristouilles. »

Si quelques-uns d'entre nous étaient déjà lecteurs de l'*IS* avant 1966, la parution de la brochure *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier* dont la rédaction finale a été assurée par le situationniste Mustapha Khayati et qui fut éditée aux frais de l'université de Strasbourg, a créé une onde de choc chez ceux auxquels elle a révélé l'existence et les idées de l'Internationale situationniste. Nous reviendrons plus loin sur « le scandale » créé autour de cette parution, pour nous en tenir ici au rôle de révélateur et de détonateur qu'elle a joué pour tant d'entre nous : « La *Misère*, j'étais à l'époque étudiant en médecine, une filière prestigieuse dans le monde des adultes, mais j'avais des doutes. Là, pour la première fois, j'ouvrais les yeux. » « La rébellion a commencé pour moi en 1966 quand un ami m'a mis dans la main *De la misère en milieu étudiant*. »

Quand je découvre *De la misère*, en mars 1967, je suis à Aix-en-Provence, inscrite en fac de lettres où

je ne mets plus les pieds depuis un bon moment. Les étudiants, les profs et l'enseignement me paraissent stupides et révoltants. J'ai le sentiment d'être la seule dans ce cas, j'en ai un peu honte, je ne sais trop comment exprimer ce dégoût et surtout comment dire à mes parents qui finançaient difficilement le coût de ma vie à Aix que je n'avais rien à faire de et dans cette fichue université. D'un coup, je comprends que je ne suis pas seule et je peux enfin mettre des mots sur ce que je ressens. Il me fallut encore un an, et la lecture de Debord et Vaneigem, pour cracher le morceau... et renoncer ainsi aux joies de la vie oisive que je menais à Aix. C'est là que ma destinée a totalement changé et pour toujours.

Nous sommes donc un certain nombre à nous ruer en octobre 1967 sur le n° 11 de l'*IS* puis, le mois suivant, sur *La Société du spectacle* et le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, que d'autres découvriront en mai 1968. Nous sommes plus facilement séduits par le livre de Raoul Vaneigem, « plus romantique », « plus littéraire » et « plus facile à lire », voire moins marxiste : « À 17 ans, je suis dans la perspective ouverte par l'*IS*. Très vite, ça va être le *Traité de savoir-vivre*. » « J'étais un petit môme de 13 ans. On m'avait quand même offert le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, après le jour où je suis rentré des barricades au petit matin, parce que j'avais des voisins de palier et du dessous qui flirtaient avec l'*IS*. Je ne peux pas dire que j'ai compris à la première lecture, mais ça m'a donné des vitamines, il y a tout un langage qui m'a vraiment nourri, des formules dans lesquelles je me sentais vivre. »

« J'ai lu les numéros de l'*IS* entre avril 1967 et 1968. Le premier chapitre de *La Société du spectacle* de Debord dans l'*IS*, je n'y ai rien compris du tout. Le livre de Vaneigem a eu beaucoup plus d'importance à l'époque, il m'a vraiment donné la pêche. »  
« On était anarchistes. On ne voyait pas l'*IS* comme marxiste à travers Vaneigem, et même *De la misère*. C'est peut-être pour ça qu'on lisait moins Debord. »

En réalité, les deux livres se complètent : « Chez Vaneigem, on a trouvé le mot qu'on cherchait : la subjectivité radicale. Avec Debord, on a appris à penser correctement. On apprend à vivre avec Vaneigem et à penser avec Debord. »

Ces ouvrages contribuent chacun, avec les articles de la revue, à « la révélation » d'une théorisation nouvelle, éclairante et passionnante : « En octobre 1968, je lis le n° 1, avec l'article de Chtcheglov, c'est la même révélation qu'avec Chirico, je me dis : ils ont tout compris. » « C'est la découverte des situs, je m'y retrouve, je jubile, j'y découvre une belle écriture, je retrouve exprimés tous les thèmes qui me sont chers, ce côté libertin-libertaire. L'un des premiers, c'était *De la misère en milieu étudiant*, après je découvrais dans le désordre Vaneigem, l'*IS*, je lis tout, je dévore, ça me botte, j'adhère, je me dis : c'est ça ! Que l'histoire soit matière à penser et que la matière à penser soit l'histoire, ça me botte tout de suite. »

Nous étions enfin arrivés dans le monde de la subversion totale, mais hélas pas encore généralisée, auquel nous aspirions tant : « La critique était totale, c'était une totalité, une critique qui n'était pas parcellaire. »



« Debord, Vaneigem, Watts et les Provos d'Amsterdam. Tout cela se superposait avec la démarche poétique, je percevais la même pulsion de lucidité, celle des émeutes de Watts\*, des Provos, de la Zengakuren\*\*, mais avec des formes différentes de la démarche poétique surréaliste. »

*Rompre avec « les nanars »*

Les copains « estampillés » anarchistes n'étaient pas arrivés au bout de la route. Il leur fallait encore rompre avec « le vieil anarchisme » de la Fédération anarchiste (FA). Celle-ci passait pour un groupe dirigé par des « vieux croûtons » qui n'avaient plus rien d'intéressant à raconter : « En février 1967, mon pote m'entraîne dans une conférence du groupe libertaire Louise-Michel, le groupe phare de la Fédération anarchiste, avec Maurice Joyeux et Suzy Chevet. Je lui dis : tu es fou. Nous, on avait 16-17 ans, ça me paraissait des vieux pas possibles. Je lui dis : n'éternue pas, il va y avoir de la poussière partout. Et puis leur discours, leur façon de parler, c'était le rejet complet. » « En 1963-1964, j'ai été en contact avec le groupe Louise-Michel qui se retrouvait passage

---

\* Six jours d'émeutes, du 11 au 16 août 1965, déclenchées par un incident avec les flics dans le ghetto noir de Watts à Los Angeles. Avec le mot d'ordre « Burn, baby! Burn! », des barricades, des incendies de bâtiments et de bus et des affrontements à coups de cocktails Molotov et de briques avec la police, les émeutes furent très violentes. Elles inauguraient une longue série d'insurrections urbaines parties des ghettos.

\*\* Fédération étudiante japonaise ancienne, importante et très structurée, qui se radicalise dans les années 1960. Sa capacité à combattre très violemment et efficacement la police en a fait, à l'époque, un mythe qui a notamment été fortement relayé par l'Internationale situationniste.

Ramey. Ils étaient d'un ennui ! » « La FA, ils étaient trop cons. Tu voyais bien que ça fonctionnait comme une bande de copains avec des vieux qui noyautaient et des jeunes assez serviles, qui n'avaient pas une critique qui portait très loin. »

Les liens entre la FA et le syndicat Force ouvrière, et le rôle qu'y jouait Maurice Joyeux, n'étaient pas pour restaurer le tableau : « On savait leurs liens avec Force ouvrière, Joyeux était considéré comme le chauffeur de Bergeron, le secrétaire général de FO. »

Dans la deuxième moitié des années 1960, les jeunes anars ou tentés par l'anarchisme commencent à s'intéresser aux situationnistes, ce qui n'est pas du goût de la direction de la FA et conduit à une scission : « Je suis le premier à avoir foutu la merde. J'avais déjà écrit un article qui parlait un peu des situs. C'était en 1965, Joyeux et sa bande l'ont refusé, ça a fait une espèce de boule de neige qui a incité d'autres à entrer en rébellion et ça a donné cette scission au congrès de Bordeaux. »

Ladite scission se produisit à Bordeaux au congrès de la Fédération anarchiste de 1967. Maurice Joyeux, dans une brochure publiée en avril et intitulée *L'Hydre de Lerne ou la maladie infantile de l'anarchie*, s'était attaqué violemment aux « marxisants », communistes libertaires et situationnistes, qui ne constituaient pour lui qu'un nouvel avatar de ces « saligauds » ou « salonmards de la révolution » participant de longue date à un « complot permanent contre la Fédération anarchiste » visant à la « marxiser ». En désaccord avec cette brochure, on trouve les jeunes gens de différents groupes anarchistes, comme, à Paris :

le groupe de Ménilmontant et la Jeunesse révolutionnaire anarchiste devenue Jeunesse anarchiste communiste en 1967; à Chambéry : le Groupe anarchiste autonome André-Breton; à Lyon : le groupe Bakounine. Tous, peu ou prou influencés par les situationnistes, quittent le congrès et la fédération, laissant les «vieux» entre eux ou presque : « En 1967, je vais au congrès de la FA, il y avait eu un article contre l'IS. J'ai pris la parole pour défendre l'IS et je suis sorti. »

Une partie des groupes ayant scissionné va créer un *Bulletin de liaison et de discussion* qui, par dérision, sera nommé *L'Hydre de Lerne*.

En disant que cet événement laissait les vieux entre eux ou «presque», je me réfère à cette jeune Organisation révolutionnaire anarchiste, créée en 1967, qui restera au sein de la FA jusqu'à la fin 68. Ceux-là sont communistes libertaires mais alignés sur la position de Joyeux pour ce qui concerne les situationnistes : « Dans la FA, un groupe a pris forme juste avant le début de l'année 1968, il s'agit de l'ORA, l'Organisation révolutionnaire anarchiste. Nous, on se fout de leur gueule. Ils sont jeunes, ils ont à peu près le même âge que nous mais ce qu'ils n'ont pas, c'est les références situs et pour cause, parce que dans son journal, à travers Joyeux, la FA passe son temps à cracher sur les situs, et les situs passent leur temps à dénoncer la FA. »

Pour nous, l'ORA n'était qu'un groupuscule gauchiste de plus : « Le groupe Bakounine (de Lyon) participait à *L'Hydre de Lerne*, où il n'y avait pas beaucoup de groupes. C'était une espèce de liaison entre les groupes de la FA qui avaient scissionné et ne voulaient pas entrer

dans l'ORA. » « On était dans l'absolue séparation et opposition à tout ce qui pouvait être léniniste, avant-gardiste, même dans le milieu anarchiste, par exemple j'ai polémique avec des gens d'une organisation anarchiste qui parlaient d'actions pour conscientiser les ouvriers. C'étaient les mecs de l'ORA, que je ne trouvais pas très différents d'un groupe gauchiste ordinaire. »

Sans surprise, on retrouvera plus tard les membres de ce groupe parmi les services d'ordre gauchistes encadrant les manifestations pour empêcher les débordements, notamment les nôtres : « L'ORA fera partie du service d'ordre à l'enterrement de Pierre Overney, et à quoi servent ces services d'ordre ? À protéger les garages Renault sur le parcours. Des mecs avec des drapeaux noir et rouge qui protègent les garages Renault ! »

Pour la petite histoire, ce sont des mecs de l'ORA qui ont protégé de notre colère le commissariat du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris en 1973, pendant la grande manifestation contre la loi Debré. Avec deux copines, nous avons alors baissé nos jeans et « *compissé joyeusement le trottoir du commissariat juste entre les deux services d'ordre – les anarchistes devant le commissariat et les léninistes autour du cortège – sous les yeux horrifiés d'un groupe de l'armée du salut qui, on ne sait pourquoi, stationnait justement là\** ».

### *S'affronter aux gauchistes*

Aujourd'hui, nous employons le terme « gauchiste » pour désigner globalement les différentes variantes

---

\* Je raconte cette anecdote dans *Un Paris révolutionnaire, op. cit.*, p. 234.

de trotskistes et de maoïstes des années 68. Mais il s'agirait d'une « projection anachronique », « un peu comme maintenant le pouvoir politique utilise le terme ultragauche », parce qu'« à l'époque, on ne disait pas les gauchistes, on disait les groupuscules, “gauchistes” c'est venu après », sans qu'on sache exactement à quel moment, peut-être « à l'époque de Mitterrand », dans les années 1980. Ce qui fait que, en 1968, on peut dire que « les gauchistes c'étaient nous », au sens où nous étions confondus avec l'ensemble des groupes et courants d'extrême gauche sous ce vocable péjoratif employé par l'État, le Parti communiste et les médias.

Cependant, en 1971, le sociologue et historien du mouvement ouvrier Richard Gombin écrivait : « *Par gauchisme, nous désignerons cette fraction du mouvement révolutionnaire qui offre, ou veut offrir, une alternative radicale au marxisme-léninisme en tant que théorie du mouvement ouvrier et de son évolution. [...] Le gauchisme apparaît comme une pratique révolutionnaire partout où la lutte de classes rompt le cadre établi par les organisations traditionnelles : partout donc où elle est dirigée à la fois contre le système et contre les directions ouvrières. [...] Tous les gauchistes s'accorderont sur le principe d'autonomie qui exclut, par conséquent, tous les schémas autoritaires, centralisateurs, dirigistes, planificateurs, idéologiques\**. »

Il me semble que même ceux d'entre nous qui ne se décrivent pas ou plus comme « communistes » peuvent se reconnaître aisément dans la définition

---

\* GOMBIN Richard, *Les Origines du gauchisme*, Le Seuil, 1971.

de Richard Gombin et que bien de nos positions communes se retrouvent dans ce que Lénine caricaturait en tant que maladie infantile du communisme.

Mais de l'eau a coulé sous les ponts et, à présent, la quasi-totalité de mes interviewés utilisent, comme je le fais, le terme « gauchiste » uniquement pour qualifier l'ensemble des groupes d'obédience trotskiste ou maoïste de 1968. Notons en outre que l'Internationale situationniste parlait déjà des « partis gauchistes » en 1969.

Ce qui nous opposait d'abord aux gauchistes, c'était leur aspiration à devenir « l'avant-garde du prolétariat », prolétariat auquel ils prétendent « porter la bonne parole » et qu'ils cherchent (plutôt vainement) à « recruter » pour le compte de leurs organisations afin de « prendre la direction de la révolution », laquelle devra, bien sûr, aboutir à « la dictature du prolétariat » (ce qui n'est pas son émancipation!). Il s'agit d'une logique de pouvoir, de direction du parti et de la classe, totalement à rebours de la nôtre, fondée sur l'autonomie de la classe : « Le pouvoir ne nous a jamais intéressés. Notre défiance par rapport au pouvoir est viscérale, c'est notre côté libertaire, notre côté radical. »

Cette quête du pouvoir pourrait peut-être aussi expliquer comment beaucoup d'entre eux ont vite abandonné leurs velléités révolutionnaires pour devenir simplement des serviteurs de tous les pouvoirs en place.

Nous critiquions aussi, à l'instar des situationnistes, le comportement aliéné de tous ces militants ; « militant » est d'ailleurs rapidement devenu une insulte. On y voyait notamment une forme de religiosité : « *On ne*

*peut qu'être frappé par les innombrables ressemblances qui rapprochent militantisme et activité religieuse. On retrouve les mêmes attitudes psychologiques : esprit de sacrifice, mais aussi intransigeance, volonté de convertir, esprit de soumission\*.* » « La langue de bois, l'adhésion religieuse, la rentrée en confession, c'était visible très rapidement. » « Les maos et l'adoration de la Chine, et les trotskistes et l'adoration de leur dieu Trotski qui avait été un boucher à Cronstadt. »

Ce militantisme dévot et sacrificiel se retrouvait dans leur comportement « coincé » et leur « total manque d'humour » : « Les gauchistes, c'étaient déjà des gens vraiment pas drôles, tu ne pouvais pas déconner avec eux, tu ne pouvais pas parler musique, ils ne s'intéressaient à rien. »

En témoigne leur attitude rigoriste « de petits curetons puritains » et leur austérité répressive, à rebours de la liberté de notre corps et des comportements que nous revendiquions tous peu ou prou : « À Voix ouvrière, ils trouvaient que je ne me tenais pas bien, que je couchais avec n'importe qui. Le plus gros reproche qu'ils m'ont fait c'est : tu as différé le journal habillée comme une fille de la JCR\*\*. Je diffusais boulevard Saint-Michel en robe à carreaux vichy et c'est vrai que j'avais un certain succès avec ma robe. Ça, ça

---

\* *Le Militantisme, stade suprême de l'aliénation*, Organisation des jeunes travailleurs révolutionnaires (OJTR), 1972, réédition présentée et annotée par Claude Guillon, Éditions du Sandre, 2010.

\*\* Jeunesse communiste révolutionnaire, organisation trotskiste, devenue la Ligue communiste après sa dissolution par le gouvernement en juin 1968, puis la Ligue communiste révolutionnaire avant de se fondre dans le Nouveau Parti anticapitaliste.

ne se faisait pas. Le dernier grave reproche qu'on m'a fait, c'est d'être venue à un rencard avec une glace à la main, on était en plein été. Ils m'ont dit : on va te changer. Ils m'ont tout de suite fatiguée. »

Le diagnostic de l'OJTR est sans appel : « *Bien qu'insatisfait, le militant reste incapable de reconnaître et d'affronter ses désirs. IL EN A HONTE. Cela l'entraîne à remplacer la promotion de ses désirs par le désir de sa promotion\**. »

En bref, nous n'avions pour eux aucune sympathie et il faut bien dire que nous avons consacré pas mal de temps et d'énergie à nous battre contre eux et à « les emmerder », comme le raconte un ex-Lyonnais : « On cassait la gueule aux trotskistes, aux maoïstes, j'étais de la tendance dure contre les gauchistes qui voulait qu'il n'y ait aucun léniniste, aucun trotskiste dans les assemblées générales, on leur faisait la chasse avec un copain qui avait un flingue pour les faire sortir des AG. »

À Marseille aussi, « on passait notre temps à emmerder les gauchistes et à foutre le bordel à l'Agem », c'est-à-dire dans l'immeuble alloué, comme dans toutes les grandes villes universitaires, à l'Association générale des étudiants, la section locale de l'Unef. Ce bâtiment se trouvait en haut de la Canebière et comprenait, outre des locaux syndicaux et militants, un bar et une boîte de nuit. Je dois dire que cette saine occupation dura jusqu'en 1969 et culmina quand nous avons occupé ces locaux en défenestrant au passage les

---

\* *Le Militantisme, stade suprême de l'aliénation, op.cit.*



brochures de la Ligue venues colorer de rouge tous les arbres des allées de Meilhan, avant qu'on ait sérieusement maille à partir avec les flics.

Mais il nous arrivait aussi de participer à des occupations et des actions avec les uns ou les autres, quitte à en rabattre sur nos fondamentaux : « J'ai beaucoup vu les gens du comité Vietnam pour l'occupation au lycée. Dans la période même de mai, ce qui était important, c'était ce qu'on faisait pour l'occupation, pour les manifs. Après, tu en avais qui étaient pour Trotski, pour le capitalisme d'État. Les gens qui défendaient l'organisation essayaient de recruter pour leur boutique, mais nous on s'en foutait. Sur le moment, ce qui compte, c'est ce que tu fais avec les gens. C'est après mai que les organisations gauchistes ont récupéré. Sur le moment, bien sûr tu sentais parfois la magouille, parfois la récupération, comme quand les trotskistes nous ont passé un film à la gloire de Fidel Castro à la fac de Saint-Charles. Mais ça nous faisait rire. »

Il faut dire que, face aux gauchistes et au PCF, nous étions en général bien « minoritaires », surtout en province, sauf dans quelques villes et espaces dont il sera question plus tard, ce qui créait une situation propice aux mauvaises fréquentations.

D'ailleurs, les gauchistes ne savaient pas toujours très bien à qui ils avaient affaire tant nous échappions à leur grille de compréhension : « Ils ne savaient pas où nous situer. Quand le maoïste rencontre le trotskiste, ils savent qui ils sont. Nous, ils nous demandaient : vous êtes qui ? Si on parlait par exemple de S ou B, c'était : ah, vous êtes ceux qui pensent que l'URSS

est capitaliste, mais aussi la Chine, le Vietnam, Cuba, vous nivelez tout. »

Alors que nous savions bien qui ils étaient et, même si « maos et trotskistes étaient des demi-frères de la même bande », nous en avons une perception relativement différenciée.

### *Les calamités maoïstes*

« Les maos, pour moi, c'est les pires. À Nantes, on avait la chance inouïe d'avoir les prochinois les plus bornés qui puissent être. Tous en pull bleu marine avec Mao ici, sur la poitrine, ils étaient rangés en silence, ils distribuaient les tracts du PCMLF\* et ils repartaient en rang. C'est presque une religion, ils ont besoin d'un dieu. » « Quand une pensée dans notre mouvance se révèle comme une pensée magique, ça me rend folle. C'était une pensée du ciel, une pensée eschatologique, avec un être suprême. » « Le gars qui tenait le bistrot Le Petit Gavroche me raconte un jour : je suis allé en Chine, c'était génial. On a visité une usine, les ouvriers étaient en armes et en uniforme devant la porte et ils gardaient les délinquants qui étaient à l'intérieur. Il ne se rendait pas compte de ce qu'il disait. Faut être croyant pour penser ça. Il reprend le discours sans même réaliser ce qu'il dit. Des croyants, des gens capables de donner une espèce de resucée d'un discours automatique sur

---

\* Parti communiste marxiste-léniniste de France (PCMLF), issu de l'association Amitiés franco-chinoises, soutien indéfectible des régimes chinois et albanais, perpétuant le culte de Staline. Son journal *L'Humanité nouvelle* deviendra *L'Humanité rouge* après la dissolution du parti en juin 1968.

lequel ils n'ont aucun regard critique, et sans même se poser la question du fondement. »

Les maoïstes n'étaient pas seulement croyants, ils étaient aussi militaristes, des moines-soldats en quelque sorte : « Il y avait des jeunes gens dont l'un était maoïste ; il avait participé à un restaurant maoïste, ils étaient debout à 5 heures du matin et faisaient un entraînement militaire avant d'ouvrir le restaurant. Quand il est arrivé chez nous, il a vu ces fêtards, ces filles à poil, il a dit : finalement vous n'êtes pas de vrais gauchistes, vous ne faites pas d'entraînement militaire. » « Les maos, c'était l'armée. Pour nous, c'était très important d'être antimilitariste ; quand tu discutais avec eux, il fallait entrer dans l'armée, faire de l'entrisme à l'armée », ce qui augurait déjà de leur aptitude à intégrer par la suite les hiérarchies : « En juillet-août-septembre 1968, les prochinois, un peu affolés à l'idée de la répression, ont trouvé refuge à la campagne, ils sont allés travailler dans les fermes. D'autres entreront dans les usines, modèle parisien, et, de manière fatale, ils arrivaient à un poste de direction. C'était frappant. On va retrouver ensuite Geismar dans des cabinets ministériels et Denis Kessler au Medef. »

Dans la logique de leur stratégie d'entrisme, certains tentèrent aussi de se concilier la CGT, laquelle n'était pas vraiment bien disposée à leur égard, même lorsqu'ils tentaient de s'allier militairement avec elle contre les anarchistes : « Ce qui va devenir la Gauche prolétarienne et qui s'appelait encore l'UJCM<sup>\*</sup>,

---

\* Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes, fondée fin 1966 par une centaine d'exclus de l'Union des étudiants communistes (UEC), essentiellement basée à l'École normale

leur mot d'ordre était d'entrer dans la CGT. Dans la manif, quand ils voient que le service d'ordre de la CGT se précipite sur trois malheureux drapeaux noirs, ils font du zèle et tapent sur la demi-douzaine d'anars qui les portent. Et qu'a fait le service d'ordre de la CGT une fois qu'ils se sont débarrassés, facilement, de ces trois drapeaux noirs? Ils se sont retournés contre les maos et ont tapé les maos, alors que leur journal titrait "Vive la CGT!" »

Ces maoïstes étaient pourtant bien présents, avec des discours très formatés qui n'étaient pas toujours faciles à contrer dans les assemblées étudiantes, mais l'exercice pouvait nous être bénéfique : « Il ne faut pas oublier que, à cette époque-là, les maoïstes étaient très forts dans le milieu universitaire, ils étaient partout et ils parlaient de la révolution. Leurs discours étaient costauds, carrés, c'était facile à adopter et à régurgiter, tu l'entendais un jour, tu pouvais le ressortir le lendemain, ça ne demandait pas beaucoup de réflexion, c'était livré en kit avec un plan de montage, c'était du Ikea avant l'heure. On se construisait contre ça, notre discours se construisait par la nécessité de répondre à ces gens-là qui essayaient généralement de tenir les AG, et il y avait quelques vrais pros parmi eux. »

---

supérieure de la rue d'Ulm. Dissoute en juin 1968, elle deviendra en septembre la Gauche prolétarienne (GP). *La Cause du peuple*, son journal, lancé le 1<sup>er</sup> mai 1968, est considéré comme l'ancêtre de *Libération*, et Serge July y occupe une place importante. Jean-Paul Sartre en sera le directeur de publication de septembre 1970 à septembre 1973, en guise de protection contre la répression et les interdictions que subit le journal ; il le vendra même à la criée.

Les occasions de se foutre de leur gueule étaient heureusement fréquentes : « Les gens de *L'Humanité rouge* faisaient des chorales, ils chantaient des chansons révolutionnaires comme *L'Orient est rouge*. Ils criaient : Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao. Nous on rajoutait : Mickey Mouse, Mickey Mouse! » « On hurlait pour les faire chier. Soit on criait n'importe quoi, des conneries pour les perturber, soit c'étaient des slogans, dont le plus courant était : Vive les conseils ouvriers! »

Au bout du compte, tout cela n'est rien en regard de la réalité du maoïsme : « l'apologie d'un régime dictatorial terrifiant, inhumain. Une exploitation du prolétariat terrifiante, la continuation du stalinisme ».

Il nous semblait tout de même proprement ahurissant de voir tant d'individus apparemment sensés et tant de « figures intellectuelles » tomber dans un panneau aussi grossier, même si ce n'était pas la première fois qu'on constatait un tel aveuglement : « *La Cause du peuple*, mon père s'est mis à l'acheter, je gueulais souvent, je lui expliquais que le maoïsme était une imposture, que ce n'était pas une vraie révolution. » « Les maoïstes, j'arrivais encore moins à les comprendre. On avait des images de la Chine où tu voyais bien les mecs avec les petits drapeaux, la photo de Mao, les défilés énormes, pour moi c'était l'horreur. Je n'arrivais pas à comprendre comment tous ces intellectuels avaient pu tomber là-dedans. Même les mecs comme Jean-Paul Sartre, tu te dis : ils sont barjes d'arriver à défendre un régime pareil, c'est un peu comme dans le bouquin de Voline où tu vois tous ces surréalistes qui tombent dans le parti communiste. »

Il faut dire que bien peu de « gens de gauche » se sont élevés contre ce culte du *Petit Livre rouge*. Heureusement, il y eut les situationnistes et ceux qui, dès 1967, ont lu *Le Point d'explosion de l'idéologie en Chine*\* avaient été dûment édifiés sur les charmes de la bureaucratie chinoise. Mais beaucoup d'entre nous découvraient alors à peine les idées de l'Internationale situationniste, d'autant plus qu'il n'était pas toujours aisé de se procurer sa revue en province. Il fallut attendre 1971 avec, d'une part, la publication des *Habits neufs du président Mao*\*\* pour que soient publiquement dévoilés les enjeux de pouvoir à l'œuvre dans la révolution culturelle, et, d'autre part, *Le Tigre de papier*\*\*\* pour que soit mis en lumière le développement du capitalisme en Chine. Le livre de Simon Leys se heurta d'ailleurs à une véritable cabbale menée tant par des journalistes, notamment du *Monde*, que par certains sinologues et toute la clique des « intellectuels maoïstes » comme Philippe Sollers ou Maria Antonietta Macchiocchi. Ces intellectuels de « la bande à *Tel quel* » se sont ensuite particulièrement distingués lors de leur tournée chinoise du printemps 1974 par des assauts de maolâtrie dont la palme revient sans doute à « ce jobard » de Roland Barthes glorifiant « ces merveilleux signes auxquels je ne comprends rien » devant les affiches d'une grande campagne de purge sanglante.

---

\* Article publié en octobre 1967 dans le n°11 de la revue *Internationale situationniste*.

\*\* LEYS Simon, *Les Habits neufs du président Mao*, préface du situationniste René Viénet, Champ Libre, 1971.

\*\*\* REEVE Charles, *Le Tigre de papier. Sur le développement du capitalisme en Chine (1948-1971)*, Spartacus, 1971.

Nous étions, bien sûr, très satisfaits d'avoir accès à de nouveaux matériaux nous permettant de contrer plus efficacement les sottises et les mensonges des thuriféraires du Grand Timonier, lesquels nous accusaient depuis longtemps en retour, dans la grande tradition stalinienne, d'être des agents secrets payés pour discréditer la glorieuse révolution chinoise : « Les maos écrivaient sur les murs en 68 que j'étais payé par la préfecture. » « On se faisait insulter par les maoïstes dans les manifs. Quand on parlait des *Habits neufs*, on était considérés comme des agents de la CIA. »

Nous étions donc, en principe, totalement et violemment opposés aux maoïstes, y compris à ceux de la Gauche prolétarienne\* qui ont parfois imprudemment cherché à s'allier avec nous : « La GP, c'étaient des maos purs et durs, on ne voulait avoir aucun rapport avec eux. On a vu les manœuvres de la Gauche prolétarienne quand ils nous faisaient du rentre-dedans pour qu'on s'allie avec eux contre Humanité rouge et contre l'Unef, je me rappelle avoir craché à la gueule d'un de leurs mecs. »

Il faut pourtant bien dire que certains d'entre nous ont pu avoir parfois, après 1968, quelques faiblesses pour ces « maos spontex » de la Gauche prolétarienne qui leur semblaient un peu plus « libertaires » que les maoïstes orthodoxes\*\* : « La Gauche prolétarienne, on regardait ça avec amusement et parfois avec sympathie, parce qu'ils étaient plus sympathiques que les

---

\* Activiste et bien hiérarchisée, la GP se voulait néanmoins non léniniste et spontanéiste, d'où le surnom de « mao spontex ».

\*\* Ceux du PCMLF et de ses différentes fractions et scissions.

trotskistes. On n'aimait pas le côté mao mais le côté spontex ne nous déplaisait pas. » « C'étaient des maos qui avaient lu l'*IS*, des maos spontex, VLR (Vive la révolution)\* c'était un groupe très intéressant. » « Il y avait quelques mecs très chouettes dans VLR, on a fait des actions ensemble, comme l'occupation du ministère de l'Équipement. »

Quelques-uns d'entre nous se retrouvèrent ainsi, entre 1969 et 1971, impliqués dans des actions avec le groupe VLR ou le Front de libération des jeunes\*\*, émanations maoïstes menées par bien « du beau linge » de cette mouvance. Il faut dire que, avant de devenir des personnalités en vue, ces gens étaient des leaders « révolutionnaires » qui se sont beaucoup agités à ce moment-là. Mais, même dans ces occasions, c'est toujours à de petits chefs léninistes qu'il nous a fallu nous heurter.

Avec le recul, on se demande comment cette idéologie maoïste a pu naître et tenir aussi longtemps chez les intellectuels français, car il y a gros à parier que les jeunes militants de base, notamment ceux venus au maoïsme via les comités Vietnam, « ne comprenaient rien à ce que racontait la bande à Althusser et compagnie qui étaient des thésards » avec lesquels « ils cohabitaient » pourtant.

---

\* Groupe créé en 1969 se disant maoïste-libertaire, publie jusqu'en 1971 le journal *Tout!*, lequel se fait notamment l'écho du Mouvement de libération des femmes et du Front homosexuel d'action révolutionnaire.

\*\* Issu de VLR, groupe plutôt informel constitué en 1971. A notamment à son actif des occupations d'immeubles et un rassemblement festif à Palavas-les-Flots dispersé vigoureusement par la police. Un de ses animateurs, Richard Deshayes, fut défiguré par une grenade lacrymogène au cours d'une manif appelée à Paris par le Secours rouge, sous l'égide de Jean-Paul Sartre.



Le structuralisme a néanmoins bien été le berceau du maoïsme français et, pour nous, c'était « une catastrophe intellectuelle et philosophique », une pensée qu'on « rejetait en enfer », contre laquelle on luttait vigoureusement. D'abord parce qu'elle « considère que la superstructure est plus fondamentale que la réalité de la classe sociale et des bases d'antagonisme de classe, qu'elle les supplante [...]. Le discours suffit à justifier de ma position sociale. Comme si c'était possible ! C'est ce qui justifie le stalinisme ; le stalinisme dit : nous sommes le communisme et toi, tu n'es pas communiste puisque nous on l'est. Il y a un côté Lewis Carroll, c'est moi-qui-décide-du-sens-des-mots. »

Avec une « conception du monde incroyablement fermée, celle de ces systèmes idéologiques qui renvoient toujours à eux-mêmes », le structuralisme est une « pensée séparée, pensée de spécialiste » qui fonctionne « par disciplines ». « Avec l'université, on rejetait les pensées disciplinaires totalement liées au moule universitaire. Le terme de discipline convient bien, y compris dans son ambivalence ». Si « imposer une structure mentale au réel, que l'intelligence serve à analyser, et même à regarder le réel au moyen d'énormément de prismes, c'est le propre de l'homme, c'est le propre de la philosophie, c'est super. Mais, quand ça se gèle, quand ça devient une glaciation, ça donne un terrorisme intellectuel qui refuse la pensée de l'autre, qui refuse l'impensable ».

Avant même d'être des maoïstes, ces universitaires sont avant tout des léninistes qui, comme le PC, accordent à l'idéologie un rôle directeur : « *Tel quel,*

c'est des crypto-stals, il n'y avait pas de différence de fond avec le PC. La vraie rupture fondamentale avec les thèses stalinienne, léniniste, maoïste, tout ce que tu veux, le vrai point de rupture est sur la place de l'idéologie. La position léniniste implique de fait un primat de l'idéologie même si ce n'est pas affirmé comme tel. »

Sur le plan théorique, nous ne pouvions, qui plus est, en rien être d'accord avec l'interprétation tronquée de Marx que délivrait Althusser. Surtout lorsque nous étions de ceux qui n'entendent pas séparer critique de l'exploitation et critique de l'aliénation : « Althusser a dû leur dire : ne lisez pas le chapitre I du *Capital*, ne faites pas la critique de la valeur, branchez-vous directement sur l'analyse de l'exploitation, sur l'analyse de la plus-value, et oubliez la critique de l'aliénation. » « Il y a la fameuse coupure épistémologique où on se permet de découper *Le Capital* en tronçons au mépris de ce qui en fait l'unité ; Marx n'a jamais renié son humanisme hégélien. Althusser, quand il fait la préface du *Capital*, dit : ne lisez pas le chapitre I sur le fétichisme de la marchandise, ou lisez-le après, ce chapitre n'a pas d'importance. Marx l'a quand même mis en premier, il y a donc une intervention abusive dans la lecture du *Capital*. »

Outre se permettre de réorganiser *Le Capital*, Althusser fait son marché comme bon lui semble dans l'œuvre de Marx et ignore notamment le Marx historique : « Il y a aussi une autre chose, c'est qu'Althusser ne rend absolument pas compte des œuvres historiques de Marx, comme *La Guerre civile en France*, *Les Lutttes de classe en France* ou *Le 18 Brumaire*, où il change son point de vue selon les circonstances, non par opportunisme,

mais parce qu'il voit l'évolution du mouvement social. En 1850, il est encore pour la dictature du prolétariat, mais une dictature séparée, alors qu'en 1870, il dit : regardez la Commune de Paris, c'est ça la dictature du prolétariat, ce n'est pas une dictature externe. »

Cela vient sans doute de ce qu'Althusser a « la prétention de faire du matérialisme de Marx une science, et une science économique en plus, alors que c'est une critique et pas une science. Marx n'a d'ailleurs jamais évoqué le matérialisme dialectique ni le matérialisme historique, ce sont des choses qui ont été fabriquées après lui; il parlait de matérialisme, c'est tout. La volonté d'Althusser de supprimer le sujet humain et de tout ramener à des processus économiques affranchis du sujet humain est pour moi un symptôme de réification de sa pensée qui se conforme à un modèle mécaniste, reflet du mécanisme économique ».

Le plus curieux, c'est que personne ne semble s'être aperçu que Mao ne mettait pas en œuvre une politique basée sur le marxisme scientifique, c'est le moins qu'on puisse dire : « Je pense que, s'il n'a jamais été lui-même maoïste, les maoïstes de l'École normale supérieure se sont rapprochés d'Althusser parce qu'il était un hérétique du Parti communiste. Les autres (Barthes et compagnie) ont été mythifiés par le maoïsme, la fameuse révolution culturelle, et même déjà par le grand bond en avant. Ça fonctionnait comme mythe. Ils ne se sont pas rendu compte qu'ils tombaient dans le panneau. Il y a une distorsion énorme entre leur pensée hyperéconomiste et mécaniste où tout est régi par des mécanismes sur

lesquels l'homme n'a pas de prise et le volontarisme maoïste qui est l'exact opposé, puisque Mao a toujours procédé par volontarisme systématique où on force les choses. On va transformer la Chine avec le grand bond en avant, avec la révolution culturelle, et cela entraîne des catastrophes. Donc, le facteur humain est particulièrement important. »

Et la théorie structuraliste trouve vite ses limites. Si « le structuralisme marche assez bien au niveau de la linguistique chez Jakobson » et « le structuralisme génétique de Lucien Goldmann quand il est appliqué à la littérature », « ça marche déjà moins bien au niveau des *Structures élémentaires de la parenté* chez Lévi-Strauss où il y a une projection systématique du structuralisme linguistique et ça ne marche plus du tout dès qu'on s'intéresse à l'histoire. Parce que la langue, on l'étudie forcément dans sa synchronicité, c'est un système synchronique qui ne peut pas tenir compte de la diachronique, sauf quand il y a une modification à un moment donné, et tout le système change ».

Finalement, il faut bien se dire que « pour ce qui est d'Althusser et de Foucault, c'est vraiment le refus de l'histoire au profit de ce qui va, en fin de compte, être l'apologie de l'existant ». Guy Debord nous en avait d'ailleurs dûment avertis : « *La structure est fille du pouvoir présent. Le structuralisme est la pensée garantie par l'État, qui pense les conditions présentes de la "communication" spectaculaire comme un absolu. Sa façon d'étudier le code des messages en lui-même n'est que le produit, et la reconnaissance, d'une société où la communication existe sous forme d'une cascade de signaux hiérarchiques. De*

*sorte que ce n'est pas le structuralisme qui sert à prouver la validité transhistorique de la société du spectacle; c'est au contraire la société du spectacle s'imposant comme réalité massive qui sert à prouver le rêve froid du structuralisme\*.* »

Notons que cette vision du monde connaît aujourd'hui un regain, sous l'effet notamment du succès de la French Theory dans les universités états-uniennes. Pis encore, on voit aujourd'hui un Alain Badiou se répandre dans la presse, se pavaner sur les écrans de télévision et trouver une audience complaisante : « Badiou raconte des trucs épouvantables. Il est prêt à défendre les Khmers rouges ». « Badiou, c'est extraordinaire qu'il y en ait pour l'écouter, il n'a pas fait son autocritique de mao, il est toujours resté aussi con. Il réchauffe la vieille soupe stalinienne à laquelle il donne des habits neufs. »

### *Les trotskistes, ces faux frères*

Avec les trotskistes, ce n'était pas exactement la même affaire. Il faut dire que, comparés aux maoïstes, ils étaient tout de même plus fréquentables : « On s'entendait plus facilement avec les trotskards qu'avec les maos parce que généralement ils étaient plus sympas comme individus, ils ne t'assénaient pas des trucs impossibles. On arrivait à boire un coup avec eux, même si on n'était pas d'accord, alors qu'on n'aurait pas bu un coup avec les maoïstes, ce n'était pas agréable, c'était une corvée. » « On avait malgré tout de meilleurs rapports avec les gens de la JCR, on

---

\* DEBORD Guy, *La Société du spectacle*, réédition Champ Libre, 1971 [1964], p. 202.

se connaissait, on pouvait discuter et même boire des coups ensemble ; dans le milieu lycéen, certains étaient un coup avec les JCR, un coup avec les libertaires. »

Il n'empêche que nous étions tout à fait en désaccord avec eux sur à peu près tout. À commencer par ce que nous avons appris de l'histoire des révolutions. L'histoire du trotskisme a en effet été émaillée d'épisodes de répression militaire contre ceux qui ont tenté de donner une orientation véritablement révolutionnaire à la Russie. L'écrasement de la commune de Cronstadt et celui de la Makhnovtchina constituaient pour nous des forfaits ineffaçables que nous ne manquions pas de leur rappeler à chaque occasion : « Les trotskistes ne m'ont pas attiré d'emblée à cause de Cronstadt. » « L'argumentation qu'on avait s'appuyait sur l'histoire de la révolution russe, Cronstadt et Makhno. » « Aux réunions de VO où j'étais présente, il y avait toujours l'anarchiste de service qui commençait par dire : camarades, je suis d'accord avec vous, puis il rappelait Cronstadt. C'était le leitmotiv aux réunions à la Mutualité : camarades, parlons de Cronstadt ! »

Leur attitude pendant la guerre d'Espagne était aussi mise en cause : « Deux vieux anars interviennent sur le trotskisme en disant : on s'est fait enculer en 36, on ne veut pas que vous vous fassiez enculer aussi. Je voulais les embrasser. Là tu te dis : c'est ça, la vieille taupe, cette mémoire de gars exilés qui étaient en Espagne, et qui, tout d'un coup, face à un mouvement qui sort, se reconfrontent à des problèmes qu'ils avaient déjà rencontrés là-bas. Avec leur expérience, les quelques phrases qu'ils ont dites ce jour-là

voulaient dire : Méfiez-vous, ne faites pas les mêmes erreurs que nous. » « Dans l'histoire de la révolution espagnole, même si mai 1937 nous opposait plus aux staliniens, on considérait les trotskistes comme des morpions du PC, ce qui était bien vrai d'ailleurs. »

Depuis que nous avons lu Voline, nous n'avions plus aucun doute sur le caractère militaire de la doctrine trotskiste : « Avant de rentrer en fac, j'avais lu *La Révolution inconnue* de Voline, déjà je n'étais plus attiré par les trotskistes. Le bouquin a eu un gros impact sur moi, il m'a même dégoûté de l'armée. Trotski était quand même le chef de l'Armée rouge. »

À l'instar des maoïstes, les trotskistes étaient pour l'accomplissement du service militaire, sujet d'autant plus sensible que la conscription, que nous combattions, était alors de rigueur pour les jeunes gens : « On disait aux trotskards qu'ils étaient en train de nous construire un socialisme militaire, une société militarisée. Que ce soit le stalinisme ou le programme de transition de Trotski, c'était un socialisme de caserne. L'antimilitarisme était très fort en milieu libertaire, on était des garçons et le service militaire nous pendait au nez. Moi, j'ai fait ce qu'ils appelaient les "trois jours" en 68. Ces cons de trotskistes disaient qu'il fallait faire le service militaire, ils voulaient créer des comités de soldats. »

Et, par-dessus tout, les trotskistes, en bons léninistes qu'ils étaient, « faisaient leur métier de contre-révolutionnaires », agissant en bureaucrates conséquents pour tenter de s'emparer de la direction du mouvement : « Le mot qui les caractérisait pour nous, c'était bureaucrates ; leur pratique

politique dans les mouvements c'était de s'emparer du bureau. » « Leur idée c'était de prendre la direction, prendre le contrôle, et nous, on s'opposait à ça en permanence. » « Ils noyautaient les comités Vietnam. » « Le premier affrontement avec les trotsk' en bas du boul' Mich' c'était parce qu'on voulait traverser le pont pour aller sur le Palais de justice à Cité. Pour montrer qu'ils dirigeaient, les trotsk' de la JCR ont décidé qu'on n'irait pas. C'est là que je me suis payé ma première baston avec les trotsk'. »

Même les trotskistes « atypiques, dissidents du gauchisme » de Marseille, « le fameux groupe 66 luxemburgiste », étaient si avides de pouvoir politique qu'en mai 1968 ses deux leaders se trouvaient « au balcon de la mairie avec Gaston Deferre », le maire « socialiste », pour accueillir ensemble les manifestants.

Les talents de manipulation des trotskistes étaient aussi mis au service des rivalités entre leurs différentes factions : « Les trotskistes de type lambertiste\* et même la JCR tenaient absolument à se distinguer des pablistes\*\*, considérés à la fois comme tiers-

---

\* Courant trotskiste du Parti communiste internationaliste, ainsi désigné d'après le pseudonyme de son principal dirigeant, Lambert. Exclu du Parti par la direction de la IV<sup>e</sup> Internationale en 1952, formera notamment le Cler (Comité de liaison des étudiants révolutionnaires) qui deviendra la FER (Fédération des étudiants révolutionnaires) en avril 1968. Une partie de la fine fleur du Parti socialiste en est issue.

\*\*Tendance trotskiste, ainsi nommée par les lambertistes d'après le pseudonyme de son dirigeant, Pablo, à l'origine de la création du Parti communiste internationaliste, dont elle sera exclue en 1965. Ses membres ont notamment soutenu l'autogestion en Yougoslavie et le FLN; Pablo a été conseiller de Ben Bella sur l'autogestion.



mondistes et en faveur de l'autogestion; ce à quoi les autres trotskistes, surtout les lambertistes, mais la JCR aussi, opposaient le rôle central de la classe ouvrière. » « Il y avait une rivalité entre les pablistes, qui n'avaient presque pas de base et essayaient de se servir des libertaires comme base, et la JCR. »

Enfin, leur vision de l'URSS et leur « tiers-mondisme » ont toujours constitué deux points de friction majeurs sans que, à Marseille au moins, la discussion ne soit interrompue. Du moins jusqu'à la candidature d'Alain Krivine à l'élection présidentielle de 1969 dont nous vînmes perturber le meeting. Nous étions une bande de filles avec quelques mecs pas bien costauds, tous munis de tracts, de confettis et de serpentins. Leurs gros bras n'ont pas eu de mal à nous éjecter violemment à grands coups de bâton. Et voilà pour les « sympathiques » camarades trotskistes !

DANS LES VILLES OÙ FUT INVESTIE  
LA BUREAUCRATIE ÉTUDIANTE

TOUT COMMENCE À STRASBOURG

En mai 1966, des jeunes gens plus ou moins «anarchisants», inspirés par les idées situationnistes et le mouvement provo aux Pays-Bas, profitent du fait que « personne ne voulait rejoindre le bureau de l'AFGES (Association fédérative générale des étudiants de Strasbourg), section de l'Unef, et qu'un de leurs amis était « président de la Mnef\* », donc déjà « dans la place », pour y occuper les postes clés. Or, ces jeunes gens menaient « une critique de la bureaucratie syndicale » : « Depuis deux ans, on pratiquait une sévère critique du syndicalisme, à savoir que les gens doivent prendre leurs affaires en main, que la bureaucratie syndicale, c'est tous des clampins, que la vie politique est noyautée à tous les niveaux par toutes sortes d'apparatchiks. »

Cette critique du syndicalisme n'est pour eux qu'une façon de « critiquer la société à partir de là où on est », de « foutre la merde », et pas seulement à l'Unef. S'emparer du syndicat, c'était disposer d'un «véhicule», « comme un pivot pour projeter les idées, quelque chose qui te permettait de matérialiser des idées ». Accessoirement, c'était aussi « profiter des installations », en l'occurrence de locaux dans « la Gallia », le bâtiment mis à la disposition de l'AFGES,

---

\* Mutuelle nationale des étudiants de France, devenue aujourd'hui LMDE.

dont ils feront notamment, pendant quelque temps, « un haut lieu du rock local ». Les « installations » permettent aussi de publier des brochures, des affiches, des tracts et le bulletin de liaison *Nouvelles* où, à côté de proclamations comme « *L'Université libérale est morte! Vive l'Université! Aux étudiants maintenant de savoir quelle va être "leur" Université* », tout montrait que « *l'essentiel se jouait ailleurs que dans la défense des intérêts immédiats des étudiants\** ».

En novembre 1966, aux frais de l'Unef, paraît d'abord *Le Retour de la colonne Durruti*, bande dessinée faite d'images détournées réalisée par André Bertrand : « *Derrière la mise en question de la vie quotidienne qu'elle semblait montrer dans les flammes et le carnage, il y avait l'idée d'un communisme envisagé non pas comme gestion d'une production sage et maîtrisée, mais comme un immense potlatch destructif – comme la vérité révolutionnaire de la "société de l'abondance marchande" dépassée... La Part maudite de Georges Bataille était un livre de chevet – méditation pour une utopie radicale, en vue de fêtes et de dépenses somptuaires, dont Le Retour... aurait été l'odyssée introductive\*\* ...* »

C'est ensuite, toujours avec l'argent syndical, la publication du pamphlet *De la misère en milieu étudiant considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel et de quelques moyens pour y remédier* contre lequel la presse va mener rudement campagne. Quand on voit les conséquences de

---

\* BERTRAND André, SCHNEIDER André, *Le Scandale de Strasbourg mis à nu par ses célibataires, même*, L'Insomniaque, 2018, p. 158.

\*\* *Ibid.*, p. 184.

ce texte, on se dit que les médias avaient bien raison de s'en prendre, comme Olivier Todd dans *Le Nouvel Observateur*, à ces «dadaomarxistes» pour qui «tout doit voler en éclats», qui ont eu l'audace de s'emparer des représentations étudiantes et, en plus, d'en dépenser la trésorerie. Sans compter que cette campagne de presse a joué, de fait, le rôle d'une campagne publicitaire faisant connaître largement «le scandale de Strasbourg».

Le 12 janvier 1967, l'AFGES annonce la fermeture du Bapu (Bureau d'aide psychologique universitaire) et, le 14, une délégation se rend à l'assemblée générale de l'Unef en ne proposant rien moins que sa dissolution – en vain, bien sûr. Il y eut encore des tracts et des affiches, puis la perte du bureau de la Mnef, qui entraîna la réouverture du Bapu, et bien des exploits et tribulations encore jusqu'au printemps.

Entretemps, la machine judiciaire s'est mise en marche, un regroupement des amicales faisant partie de l'AFGES et hostiles à sa nouvelle direction ayant demandé son invalidation. Ce regroupement finira par avoir raison de l'aventure... sans qu'elle y perde de son panache, à lire ce magnifique argumentaire du juge : « *qu'il suffit en effet de lire ces publications dont les défenseurs sont les auteurs pour constater qu'ils émettent la vaine, orgueilleuse et dérisoire prétention de porter des jugements définitifs et bassement injurieux sur leurs condisciples, leurs professeurs, Dieu, les religions, le Clergé, les gouvernements et les systèmes politiques et sociaux du monde entier; puis, rejetant toute morale et toute entrave légale, vont cyniquement jusqu'à prôner le vol, la destruction des études, la suppression du travail, la*

*subversion totale et la révolution mondiale prolétarienne sans retour possible pour jouir sans entraves\*... ».*

Je n'en dirai pas plus sur tout cela, ce qui s'est passé à Strasbourg s'inscrit désormais, malheureusement, dans la *muséification* de l'entreprise situationniste et de tout ce qui l'a entourée.

#### ET ÇA CONTINUE À NANTES

« *En mai 1967, la fraction radicale des étudiants nantais suit l'exemple de Strasbourg en s'emparant du bureau de l'Agen\*\* (le recteur de l'université de Nantes, Max Schmitt, déclarera, en avril 1968, au journal Combat : "les situationnistes de Strasbourg, c'est moi qui en ai hérité", imaginant sans doute que la jeunesse nantaise était trop bête pour conduire sa propre révolte\*\*\*).* » Ainsi présentée, on comprend d'emblée que l'aventure des étudiants qui se sont emparés des instances syndicales de l'Association générale des étudiants de Nantes puis de la Mnef est inspirée par celle des Strasbourgeois, ce qui ne l'a pas empêchée d'en différer assez considérablement.

Il faut dire que Nantes est une ville singulière, qui « *ne ressemble à rien* ». Bourgeoise et catholique, héritière de la traite négrière, elle est aussi « *filles aînées des chantiers navals, de la métallurgie et des révoltes ouvrières.*

---

\* *Ibid.*, p. 232.

\*\* Association générale des étudiants de Nantes.

\*\*\* PARNET Gabriel, *Des drapeaux rouges et noirs, surréalisme et situationnisme à Nantes*, in *Le Rêve d'une ville. Nantes et le surréalisme*, Réunion des Musées nationaux-Musée des beaux-arts de Nantes éditeur [Exposition, Nantes, 1994-1995], p. 476. Gabriel Parnet participa au Conseil de Nantes.

*Nantes, rouge et blanche* ». « *Provinciale, étriquée, réactionnaire, elle peut être dans le même instant turbulente, ouverte, révolutionnaire. La dialectique sociale s'y montre par moments en pleine lumière* \* . »

C'est peut-être cette singularité qui a fait de Nantes « *une sorte de berceau mystique* \*\* » du surréalisme, la ville de Claude Cahun, Benjamin Péret et Jacques Vaché, celle où Vaché et André Breton vécurent leur rencontre décisive pour l'avenir du surréalisme. Si cette tradition a perduré jusqu'à nos jours, on note que, en février 1967, certains de ceux qui vont prendre l'Agen trois mois plus tard participent activement à une soirée houleuse consacrée au cinéma surréaliste organisée par l'Agen-Unef.

Nantes, c'est aussi Saint-Nazaire, qui est « un foyer de l'anarcho-syndicalisme », peut-être à cause des « ouvriers-paysans » : « À propos de Saint-Nazaire et de l'anarchisme, une des théories, à laquelle je ne souscris pas forcément, c'est que, à Saint-Nazaire, le fait que les ouvriers soient en même temps des ouvriers-paysans, qui vont faire leurs heures au chantier, puis rentrent dans la Brière où ils cultivent, expliquerait que ce soit un foyer de l'anarcho-syndicalisme. Toute la Loire d'ailleurs, c'est marrant, il y a un truc autour du fleuve jusqu'à Saint-Étienne. »

---

\* BRETEAU Jean, POTIRON Jean-Jacques, *Nantes le Petit Théâtre*, éditions Alain Moreau, 1986, p. 7 et 8. Jean Breteau fut l'un de ceux qui se sont emparés de la bureaucratie étudiante et ont créé le Conseil de Nantes.

\*\* PARNET Gabriel, *Des drapeaux rouges et noirs*, op. cit., p. 469.

Mais il est bien possible que l'on exagère *a posteriori* le poids de cette tradition :

« Le mythe de la tradition anarcho-syndicaliste de Loire-Atlantique c'est notre mythe à nous. Y en avait un peu, mais ça n'a pas le rôle immense qu'on leur donne dans nos mémoires falsifiées. » Ce courant semble surtout avoir été incarné par Alexandre Hébert, secrétaire général de l'union départementale de Loire-Atlantique de Force ouvrière de 1947 à 1992, un personnage très controversé, lié aux trotskistes lambertistes qui finira, sur le tard, par fréquenter le Front national : « L'anarcho-syndicaliste Hébert, un orateur exceptionnel et un personnage très bizarre. D'après *Le Monde*, il était en fait trotskiste des origines à nos jours, avait fait de l'entrisme sous l'étiquette anarcho et, en plus, avait été un copain de Le Pen. »

Or, Hébert a constitué, comme on le verra, un soutien de poids à nos camarades nantais, car il disposait d'un certain pouvoir et d'une grande habileté tactique : « Hébert jouait sur la SFIO, c'étaient les fonctionnaires de la mairie de Nantes, et sur les lambertistes qui tenaient le syndicat Sud-Aviation. Il jouait là-dessus pour affirmer son pouvoir tout en se disant anarcho-syndicaliste ! »

Tout cela explique sans doute que, après avoir facilement « ramassé » le pouvoir, « prenable par qui le voulait », sur l'ensemble des instances étudiantes (ce que n'avaient pas fait les Strasbourgeois), et sans même avoir à « bourrer les urnes », les « radicaux nantais », dont plusieurs avaient appartenu au petit groupe anarchiste Le Tocsin, ont mené jusqu'à la fin de 1968

une sorte de « double jeu » syndical et antisyndical. Dans le monde syndical, ils bénéficièrent du soutien du syndicat FO, grâce à Hébert, soutien sujet à caution : « On était soutenus par FO, il faut voir qui on fréquente ! Mais Hébert jouait un grand rôle à cause de sa position et de son âge, il nous a bien aidés. »

Mais soutien aussi ô combien précieux quand le « double jeu » est découvert : « On jouait un double jeu. Comme tous les marioles, on s'est pris les pieds dans le tapis. On s'est rendus au congrès de l'Unef de Marseille sur une motion anti-syndicats, mais juste à ce moment-là, se tenait une réunion intersyndicale à Nantes, où les autres syndicats avaient notre motion. On était dans une merde noire, on les traitait de traîtres réformistes, etc. C'est Hébert qui nous a sauvé la mise d'une façon crapuleuse en disant : "voyons, camarades, vous savez bien ce qu'est une motion de congrès..." ».

Nos camarades antisyndicalistes ne rechignaient pas non plus, en tant qu'élus syndicaux, à mener des luttes « corporatistes » : « C'était le grand écart, la lutte corporatiste pour les bourses, je l'assume complètement parce que j'avais siégé à la commission des bourses, c'était l'université dans toute son horreur, la haine pour les étudiants salariés et le mépris des étudiants mariés. » « (Ils) *avaient appelé à se mobiliser contre le système injuste des bourses, les règlements des cités universitaires, les orientations de l'enseignement, les ordonnances concernant la sécurité sociale, notamment* ». »

---

\* BRETEAU Jean, POTIRON Jean-Jacques, *Nantes le Petit Théâtre*, *op. cit.*, p. 69.



Voire à négocier la réussite aux examens : « Arrive Mai 68. On était en assemblée générale, le doyen me fait signe de venir et me dit : “je vous laisse tout mon bureau mais, je vous en supplie, ne cassez pas la faculté.” Je lui tiens ces paroles : “monsieur le doyen, là n’est pas le problème, nous sommes en train de préparer les réformes nécessaires du monde universitaire et en particulier de la médecine, vous savez, c’est un travail énorme, on est tous des étudiants sérieux et il ne faut pas que les examens nous embêtent parce qu’on a un travail plus important de réforme à faire, les étudiants sont rassemblés, allez leur promettre que tout le monde sera reçu”. Et, effectivement, il est allé leur promettre que tout le monde serait reçu. »

Et ce alors même qu’il avait été annoncé que « *l’objet de cette lutte à long terme doit être la paralysie de l’usine universitaire* »\*.

En attendant cette « paralysie », ceux qui avaient été élus à la Mnef procédèrent, à l’instar des Strasbourgeois, à la fermeture du Bapu, ce qui les mit dans l’étrange position d’avoir à gérer des licenciements : « Le plus grand souvenir que j’en ai, c’est la gestion des problèmes, les ruptures de contrat avec les psychiatres. Il a fallu faire des procédures de licenciement, recaser le personnel. »

Ils fermèrent également le Planning étudiant, inaugurant ainsi leur combat pour la défense de la liberté de l’avortement. Ils furent aussi à l’origine des occupations des cités universitaires nantaises de

---

\* *Ibid.*, p. 71.

filles, avant que celles-ci n'occupent à leur tour une cité de garçons : « Les filles ont envahi une cité universitaire de garçons, ce fut un choc pour l'administration ; on pensait jusque-là que c'étaient toujours les gars qui tiraient la langue. »

Ils ne s'en tinrent pas là puisque, après avoir participé en décembre 1967 à une manifestation ouvrière où ils ont « débordé le cortège en se précipitant sur les grilles de la préfecture\* », ils « débordèrent » si bien à la mi-février 68 qu'ils occupèrent le rectorat, se firent charger par la police, ce qui était une première pour beaucoup, tout comme la réunion du drapeau noir et du drapeau rouge, une « première en France » selon Gabriel Parnet\*\*.

Petit récit de cette journée : « On ne s'est pas contentés d'entrer dans le hall, on a investi le bâtiment. S. courait avec une machine à écrire qu'il avait piquée dans un bureau et les secrétaires lui couraient après pour essayer de la récupérer. Par hasard, je suis entré dans le bureau du recteur. Dans le tiroir, on est tombés sur son frigo, il y avait de tout. À l'époque, je ne buvais presque pas d'alcool, alors j'ai pris un Orangina. J'ai balancé la bouteille par la fenêtre, elle est tombée sur un flic. C'est la seule fois où j'en ai agressé un – je ne suis pas assez costaud pour jeter des pierres –, mais il n'a pas été blessé. Les flics ont chargé. Beaucoup de manifestants ne savaient pas ce que c'était qu'une charge. Une petite partie d'entre nous, entre 200 et

---

\* DUMONTIER Pascal, *Les Situationnistes et mai 68. Théorie et pratique de la révolution (1966-1972)*, Ivrea, 1995, p. 100-101.

\*\* PARNET Gabriel, *Des drapeaux rouges et noirs, op. cit.*, p. 478.

300 personnes, est descendue en ville. On a été à nouveau sabrés par les flics devant la préfecture actuelle. C'était ma première manif à Nantes avec un drapeau rouge et un drapeau noir. Et le drapeau noir était particulièrement mal vu à l'époque. On ne voulait pas qu'il n'y ait que le drapeau noir, mais on ne voulait pas non plus qu'il n'y ait que le drapeau rouge. »

Pour autant, entre deux actions et deux tracts, les compères n'avaient pas oublié leur désir de « changer le discours ambiant » et « d'utiliser les oripeaux étudiants pour faire autre chose d'autrement plus drôle », avec le sens de la dérision et la touche surréaliste qui s'imposaient : « On s'opposait aux étudiants et aux profs de droite mais on avait gardé un certain humour. Par exemple, on avait organisé une fausse AG où chacun caricaturait ses positions et le goût de la gloriole, c'était marrant. » « Pour le doyen Bois, on avait inventé le mot d'ordre "déboiser". » « L'occupation de la fac, c'était pas mal, c'était bordélique. Il y avait sur le fronton un vélo noir avec un drapeau noir. Au dernier moment, j'ai été convoqué par le doyen qui était au bord des larmes, on arrêtait l'occupation de la fac et il me demandait d'enlever le vélo. Je lui ai répondu : "Vous pouvez l'enlever, on ne se battra pas mais on ne va pas retirer nous-mêmes nos emblèmes surréalistes." Les larmes aux yeux, il me dit : "Vous ne pouvez pas savoir qui vient de me le demander." Pour qu'il soit dans cet état-là, ça devait être Edgar Faure\* . »

---

\* Ce dont on peut douter, Edgar Faure n'ayant été nommé ministre de l'Éducation nationale que le 12 juillet 1968.

Il se trouve que nos « syndicalistes », qui avaient bel et bien un projet révolutionnaire proche de celui des situationnistes avec lesquels ils eurent de multiples contacts, pouvaient néanmoins éprouver un certain respect pour les syndicats en tant qu'incarnation de la classe ouvrière : « On critiquait le PC mais critiquer la CGT c'était beaucoup plus compliqué. La CGT, c'était un mythe, c'était la charte d'Amiens. Même FO, c'était la CGT-Force ouvrière... Après 68, c'était facile, mais avant, taper sur la CGT, c'était s'attaquer directement à la classe ouvrière. »

Toutefois, il y avait une volonté déclarée de « radicaliser » les syndicats qui relativise beaucoup ce respect : « *Les syndicats... ne contrôlent pas tous les militants révolutionnaires ouvriers. Nous devons donc, selon les rapports de force locaux avec les bureaucraties syndicales, mener une politique visant à les amener à une pratique qui peut les dépasser\**. »

Ces « radicaux » pratiquèrent ainsi une collaboration active avec les syndicats ouvriers et paysans : « Au sommet on tenait des intersyndicales avec tous les syndicats ouvriers en tant qu'Unef. » « Le lien a toujours été maintenu avec les syndicats ouvriers et aussi avec le monde agricole », dont ils ont invité les leaders à venir parler aux étudiants dans les amphes, ce qui donna lieu à des scènes d'anthologie : « En 68, on a fait venir chaque grand leader syndical pour expliquer en AG comment il voyait les choses. Les leaders syndicaux ne sont pas seulement des bureaucrates, ce sont aussi de bons orateurs,

---

\* BRETEAU Jean, POTIRON Jean-Jacques, *Nantes le Petit Théâtre*, op.cit., p. 73.

ils se démerdaient vachement bien. Dans notre esprit et notre pratique, ce n'était pas de la démagogie mais le goût de réunifier les luttes, même celles qui nous paraissaient trop corporatistes. Le secrétaire de la CGT était intimidé par l'assemblée et comme, entre bureaucrates, on ne se gêne pas, il m'a dit : "Tu contrôles la salle?" Que voulais-tu que je lui dise? J'ai répondu oui, mais, tu imagines, le contrôle d'une assemblée générale étudiante, faut pas rêver! » « Bernard Lambert (le dirigeant agricole) avait réussi son coup. À un moment donné, les paysans de Loire-Atlantique, le syndicat départemental, se sont mis avec les étudiants. Lambert était venu en amphî. Il commence par dire : "Salut les gars!" Et toutes les filles hurlent. Il reprend : "Chez nous, on dit salut les gars et on embrasse les filles [*sic!*]." »

Somme toute, avoir une critique théorique, et même pratique, de la bureaucratie syndicale n'empêchait pas de collaborer avec elle. Il faut dire que, autre particularité nantaise, « il n'y avait pas le monopole CGT-PC », FO et la SFIO étaient très présents, avec un « poids de FO et Hébert ». Il n'y avait en outre que « peu de PSU\* » et « pas de gauchistes » pour « foutre la merde », à l'exception des « lambertistes » qui étaient « les seuls à se manifester comme anti-PC ». Le contexte local était encore une fois bien spécifique.

---

\* Parti socialiste unifié, né en 1960 de l'opposition à la guerre d'Algérie et du soutien de la SFIO à de Gaulle, il représente la deuxième gauche entre la SFIO et le PCF, rassemble des socialistes, des pivertistes et même des trotskistes. Antistalinien, proche de la CFDT qui venait de se laïciser, autogestionnaire dans les années 1970, a soutenu l'expérience Lip. Michel Rocard fut l'un de ses dirigeants. Il se dissout en 1989.

Qui plus est, le mouvement de 68 revêtit à Nantes une tonalité et une ampleur qui pouvaient inciter à tenter, à tort ou à raison, de dépasser les divergences. Tout d'abord, les manifestations y furent souvent violentes, frôlant parfois l'insurrection, comme le 13 mai où le préfet a demandé à sa hiérarchie, heureusement sans l'obtenir, l'autorisation de tirer sur la foule qui attaquait la préfecture.

Nantes devint pour nous un modèle ; à Lyon, nos camarades lancèrent d'ailleurs le slogan : « À Nantes on se bat, à Lyon on se promène. » Dans ces manifestations nantaises, étudiants, ouvriers et paysans se retrouvaient dans une union rarement, voire jamais, réalisée ailleurs : « Il y avait une véritable osmose, les travailleurs-paysans, les ouvriers, les étudiants, tout ça s'est retrouvé place Royale, qu'on avait rebaptisée place du Peuple. »

Et puis les grèves y ont été dures et celle de Sud-Aviation entra dans la légende. Même s'il n'est « *pas tout à fait exact* » que « *ce sont les ouvriers de Sud-Aviation de Bouguenais [...] qui, le 14, ont lancé le mouvement de grève de Mai 68. D'une part parce que cette usine [...] était déjà en conflit depuis des semaines [...]. D'autre part parce que d'autres entreprises entrent aussi dans le conflit dès le 14 mai, et ce de façon indépendante\** », rappelons qu'ils ont notamment séquestré leur direction pendant deux semaines. Les « camarades syndiqués » de l'Agen-Unef y ont même été invités... mais à l'extérieur de l'usine : « Quand on a fait la jonction avec

---

\* ASTARIAN Bruno, *Les Grèves en France en mai-juin 1968, op. cit.*, p. 8.

Sud-Aviation, c'était le 13 mai, il a tout de suite été clair qu'il n'était pas question d'investir l'usine. Par contre, grâce aux liens qu'on avait avec FO, on était à l'extérieur pour empêcher l'intervention des flics. On s'est retrouvés à 150 autour de l'usine contre les flics. »

La «jonction» était d'autant plus facile que le monde ouvrier ne leur était pas étranger : « Et puis relier le monde ouvrier et le monde étudiant était un thème réel, porteur, et pratiqué à Nantes. Dans le groupe, la nébuleuse, plus de la moitié des étudiants étaient issus de milieux ouvriers. »

De fait, la «nébuleuse» autour de l'Agen-Unef intervenait comme force d'appoint aux piquets de grève, le plus souvent dans de petites entreprises ou établissements : « On avait des contacts avec les représentants ouvriers. Sur le terrain, on en a eu pas mal, on a été appelés à la rescousse par quelques comités d'occupation, ça a été jusqu'à la castagne. Pendant la grève des transports en commun à la CNTC, la régie des transports en commun, les jeunes de l'entreprise nous ont appelés au secours, on a essayé de bloquer le démarrage des bus à leur garage central. » « Travailleurs-étudiants, il y avait des rapports directs sur le terrain dans la mesure où on a participé à plusieurs piquets de maintien des occupations. On a fait des trucs importants avec les routiers FO, on a été très bien reçus au comité de grève Saupiquet, j'ai aidé les filles à bloquer l'usine. » « Nous avons eu un rôle dans beaucoup de petites entreprises, de dix employés ou moins. Les syndicats tenaient les grosses boîtes. Je me souviens qu'on était intervenus dans une petite menuiserie pour protéger les ouvriers en grève contre les nervis. »

Ces récits diffèrent notablement de tout ce qu'on a pu entendre et de ce que nous avons vécu dans d'autres villes, comme à Marseille où il n'y a eu aucune répression policière, mais où ce sont les dockers de la CGT qui se sont chargés de casser la gueule à ceux qu'ils appelaient « les gauchards », et la nôtre au passage.

À Nantes aussi, « là où la CGT était dominante, ce n'était pas possible d'entrer dans l'usine » mais, « en revanche, ils avaient du respect pour nous parce qu'on tenait l'Agén-Unef. Quand on allait aux intersyndicales, on avait la même voix, les mêmes pouvoirs qu'eux ». Si les étudiants ont été « mal reçus à la métallurgie des Batignolles », ils furent en revanche « reçus quasiment officiellement à la porte des chantiers navals ».

Mais il ne fallait tout de même pas exagérer, comme en témoignent la mésaventure et le traumatisme vécus par l'un de ces « dirigeants syndicaux » qui avait « passé la première nuit d'occupation à Sud-Aviation le 14 mai au soir. Je ne jouais pas trop mal à la belote, on a tapé le carton toute la nuit avec le délégué CGT. Le lendemain, je me suis fait attraper par l'oreille et botter les fesses, traiter de bourgeois, d'étudiant. Il le savait pourtant, puisque je le lui avais dit, et il n'avait pas réagi. J'en ai encore honte, presque tout le monde était contre moi. Sur le moment, tu as l'impression que tu es totalement inutile. Après je me suis dit : les salauds ! Ils avaient dû avoir des ordres qu'il a appliqués. Toute la nuit, ils avaient passé *Ils ont les mains blanches* chanté par Jean Yanne. Et, pourtant, les techniciens de Sud-Aviation, ils n'avaient pas les mains dans le cambouis. C'était pas comme les fonderies, la métallurgie. Enfin,



l'utilité de recevoir des coups de pied dans le cul, c'est que tu t'en souviens toute ta vie ».

Je laisse deux Nantais conclure : « *Une des articulations principales des combats nantais de mai-juin est là : un groupe étudiant minoritaire mais détenteur des "organes de représentation" radicalise des revendications classiques (bourses, cités U, enseignement, conditions de travail et de vie) en tentant de réaliser par la lutte, hors idéologie et hors appareils, une unité avec d'autres groupes sociaux\**. »

À la rentrée 1968, ce groupe minoritaire a « relancé une grève qui a bien marché » puis, dûment réélus, ses membres annoncèrent à la fin 1969 que « *tous ceux qui ont fait de l'université nantaise un poste avancé du mouvement révolutionnaire [...] décident d'enlever à l'Agén-Unef, la Mnef, les Associations des étudiants en lettres, en sciences, en droit (Unef) et en médecine (Unef) l'autorité de leur présence\*\** ».

C'en était fini pour eux de cette aventure syndicale dans laquelle ils ne voulaient pas « s'engluier » : « Juste après 68, on s'était emparés de toutes les bureaucraties et on les a toutes abandonnées en bloc parce qu'on ne voulait pas devenir des apparatchiks, et on pensait que tous les regroupements, surtout les syndicats, étaient par nature même réformistes. Qu'il ne fallait pas s'engluier dedans et qu'il valait mieux les faire disparaître. »

---

\* BRETEAU Jean, POTIRON Jean-Jacques, *Nantes le Petit Théâtre*, op. cit., p. 72.

\*\* Tract *Avis* annonçant les démissions collectives et la création du Conseil de Nantes signé par les 21 représentants des organismes cités et le « *Président intérimaire du Bureau de liquidation* ».

Mais ils eurent le temps de tourner encore une fois en dérision les instances bureaucratiques étudiantes : « En décembre 68, au congrès du bureau national de la Mnef – bureau tenu par le PSU – l'AG s'était arrêtée pour le repas et, à l'heure de la reprise, il n'y avait que les trois Nantais, les autres n'étaient pas revenus. À eux trois, les Nantais ont voté une motion, ont démis les administrateurs et en ont nommé d'autres, je n'étais pas là mais c'est comme ça que j'ai été administrateur de la Mnef pendant trois heures. Durant ce laps de temps, ils ont tenu mais ont continué à picoler. Ensuite les autres sont revenus mais ils ne pouvaient rien faire parce que cette prise de pouvoir était parfaitement légale. Ils avaient voté 200 % d'augmentation des salariés de la Mnef et avaient pris des mesures assez radicales jusqu'à ce qu'ils s'écroulent, complètement saouls. Les autres ont alors récupéré l'affaire. »

Ils ne se privèrent pas non plus de critiquer les tentatives de récupération de ces bureaucraties : « *Au congrès de l'Unef de janvier 1969, à Marseille, l'Agén dénonce l'activisme groupusculaire des divers groupes autoproclamés révolutionnaires qui cherchent à récupérer, chacun pour son propre compte, la direction des bureaucraties étudiantes, ou au moins une clientèle politique. C'est le sens de "l'Adresse aux comités d'action", publiée en janvier, et de la bande dessinée détournée intitulée "Rapport du BN de l'Unef sur le 52<sup>e</sup> congrès de Marseille" qui conclut : "Fin de l'université, de la société de classe. Vive le pouvoir international des conseils ouvriers\*."* »

---

\* PARNET Gabriel, *Des drapeaux rouges et noirs*, op. cit., p. 478.

Cependant, l'aventure de nos Nantais « radicaux » ne s'arrête pas là puisqu'ils fondèrent, concomitamment à leur démission, une nouvelle organisation, le Conseil de Nantes : « On a gagné les élections étudiantes et, immédiatement, la création du Conseil de Nantes nous a amenés à démissionner de tout ça, à nous retirer de toutes les organisations étudiantes. » « Le Conseil de Nantes a existé parce qu'on a décidé en 1969 de lâcher tous nos mandats. On contrôlait tout dans la vie universitaire à Nantes. À un moment donné, on en a eu ras le bol, parce que c'est bien beau de dire qu'on n'exerçait pas le pouvoir, on était pour le pouvoir à l'assemblée générale et tout ça, mais ça nous bouffait trop de temps et ce n'était plus drôle. »

Le Conseil de Nantes se définit d'emblée comme une « *organisation révolutionnaire [...] devenue nécessaire pour le développement à Nantes et ailleurs du courant révolutionnaire radical qui va se manifester de plus en plus dans le fatras gauchiste commercialisé depuis mai-juin* ». « *Le Conseil de Nantes se fixe pour objectif l'élaboration théorique et pratique de l'organisation du renversement total de la société de classes\**. »

Il s'agissait de « continuer à faire quelque chose à un moment où la vague était retombée » en misant, d'une part, sur « un avantage immense de Nantes par rapport à Paris et à Strasbourg, une relation avec le monde ouvrier » qui permettait « un lien entre la théorie et la pratique », avec « des analyses un peu plus justes » et, d'autre part, sur « la relation avec des petits

---

\* *Ibid.*

groupes qui se trouvaient un peu partout [...] et des contacts avec beaucoup de gens sans exclusive ».

De l'activité du Conseil de Nantes, plusieurs de ses anciens membres font émerger principalement la lutte pour la liberté de l'avortement et la pratique, vite mise en œuvre, des avortements clandestins, en assumant tous les risques sanitaires et juridiques : « Ça a été très loin puisqu'on arrivera aux avortements clandestins avec des sondes urinaires, puis on est passés à l'aspiration\* . »

Mais cela ne suffisait pas, il fallait « en parler rapidement » pour « faire bouger les choses » : « Le mérite c'est d'en avoir parlé, tant que ça reste complètement secret, les choses ne bougent pas. [...] Le premier avortement, je l'ai fait en juillet 1969 et j'en ai parlé très rapidement. »

C'est dans ce but que le Conseil mit en place dès 1970 « l'Assemblée générale pour la légalisation de l'avortement » qui semble avoir été sa principale réalisation : « Les fameuses AG pour l'avortement ont été l'un des trucs les plus importants faits par le Conseil de Nantes, la seule chose réellement concrète qui ait abouti, à mon sens, par rapport au reste, la production de textes, les relations avec les révolutionnaires d'ailleurs, etc. Il y a eu vraiment un boulot effectif à ce propos-là. » « Le mot d'ordre, c'était : l'avortement est un acte médical déclare le syndicat des

---

\* Jusqu'à ce que les militantes et militants anti-avortement s'approprient la méthode Karman d'avortement par aspiration à partir de 1972, la méthode la plus répandue en France d'avortement clandestin consistait à introduire une sonde dans l'utérus pour provoquer des saignements puis à pratiquer un curetage.

médecins, l'avortement est un acte métallurgique déclare le syndicat des métallurgistes. »

Le Conseil s'est « heurté aux médecins, au Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (MLAC), aux mouvements féministes, qui ont toujours très mal désigné leurs cibles. On aidait à les pratiquer grâce à la méthode Karman [...] ça a fait bouger le Planning ». Certains ont ainsi continué à pratiquer des avortements jusqu'à la loi Veil, trois ans après la fin du Conseil de Nantes.

On imagine certainement aujourd'hui avec difficulté le courage et la détermination qu'il fallait pour pratiquer ces avortements et en discuter dans des assemblées générales, surtout dans une ville catholique et hypocrite comme Nantes : « Quand j'étais étudiant, c'est-à-dire entre 1958 et 1962, une jeune fille de la bourgeoisie nantaise a été retrouvée morte à cause d'un avortement raté par un de ses copains qui était étudiant en médecine. Ça a été récupéré, on a dit qu'elle avait été violée, elle a eu un enterrement avec les bonnes sœurs qui disaient : "Plutôt la mort que la souillure." Il y avait une morale très rigide, très hypocrite aussi. À Nantes, la bourgeoisie empêchait ses filles de sortir, comme on disait, mais les pères allaient au bordel sur le quai de la Fosse pendant ce temps-là. »

Il y eut aussi, au Conseil de Nantes, une lutte « contre l'armée » sur laquelle les jugements sont contradictoires. Pour l'un « les AG contre l'armée, c'était assez bidon, on discutait de l'existence de l'armée, du service militaire. À ma connaissance, il n'y

a pas eu grand-chose de concret », tandis que, pour un autre : « La mobilisation générale contre l'armée, ça nous a quand même menés très loin. Les gens qui ont fait l'armée après ont eu beaucoup de problèmes. Pour ma part, j'avais décidé de ne pas faire mon service militaire. Je ne voulais pas être objecteur de conscience\*, parce que je ne m'y retrouvais pas ; donc la solution pour moi c'était ou de me faire réformer ou de désertier. On avait des filières pour désertier. »

Quoi qu'il en soit, le Conseil de Nantes avait là aussi été un des pionniers avec le Groupe d'insoumission totale créé au début des années 1970 à partir de Lyon, qui se dressera à la fois contre les gauchistes partisans du service militaire et les anarchistes défendant l'objection de conscience. Il faut aussi savoir que l'insoumission fut une vraie tendance jusqu'aux années 1980 puisqu'elle fut pratiquée par des milliers de jeunes, et rappeler le mouvement de 1973 contre la loi Debré qui visait à supprimer le sursis, lequel permettait de différer le service militaire jusqu'à la fin des études.

C'est en 1972 que prit fin l'aventure du Conseil de Nantes, et avec elle l'épopée organisationnelle de nos camarades nantais.

---

\* Au terme d'une lutte de plus de quarante ans et d'une grève de la faim menées par l'anarchiste pacifiste Louis Lecoin, refuser la conscription obligatoire pour des motifs religieux, philosophiques ou politiques est devenu légal en 1963. En échange, il fallait effectuer un service civique puis, à partir de 1983, un service dit d'utilité publique (travailler pour une association agréée) pendant une durée double de celle du service militaire. C'était, à moins d'arriver à se faire réformer, le seul moyen légal d'échapper à l'armée : l'insoumission (avant d'être incorporable) et la désertion (une fois qu'on était incorporé) étaient punies de prison.

Ville bourgeoise, comme Strasbourg et Nantes, Bordeaux « n'est pas une ville industrielle, c'était surtout le pinard, une bourgeoisie très archaïque ». Il y a bien des « usines à Bègles et à Mérignac », où les ouvriers de l'usine Dassault ont fait grève en janvier 1967 mais, contrairement à Nantes, on ne peut pas dire que Bordeaux ait une grande tradition de luttes sociales.

En revanche, il y avait « tout un milieu et une solide tradition anars », avec notamment un quartier « où les anarchistes espagnols réfugiés avaient fait souche\* ». Ces anarchistes avaient un local (qui existe toujours sous le nom d'Athénée libertaire), où se trouvait notamment un ciné-club aux projections pour le moins audacieuses pour des « anciens », fussent-ils anarchistes : « Je m'occupais d'un ciné-club, le 19 juillet, qui était très axé sur des survivants de la guerre civile espagnole, des anars qui avaient attaqué le central téléphonique. Mi-Joyeux (Maurice Joyeux) mi-anarchistes communistes. Les jeunes étaient *Noir et Rouge*\*\* »

---

\* DARCHAMIER Arsène (Christian Marchadier, dit Arthur), *Guide du Bordeaux révolutionnaire*, Petite Bibliothèque en mal de mai, circa 2000.

\*\* *Noir et Rouge*, *Cahiers d'études anarchistes révolutionnaires* (1955-1970), revue fondée par les GAAR (Groupes anarchistes d'action révolutionnaire), scission de la FCL (Fédération communiste libertaire) après le congrès de Mâcon de cette organisation (1953) où fut décidée la participation aux élections... Communiste libertaire, autogestionnaire non étatique, fait partie des suppôts du marxisme dénoncés par Maurice Joyeux. Rejointe par de nombreux groupes après le congrès de Bordeaux de la FA, dont le groupe de Nanterre, le groupe-revue est emblématique du mouvement du 22 mars.

et les plus vieux à la FA. J'étais le marxiste de service chez les anars. Je m'occupais des films. On a organisé un festival du film érotique dans des salles commerciales de Bordeaux qu'on louait. Pierre Molinier\* avait fait des dessins pour ce festival. »

Bordeaux était alors un pôle de la « contre-culture » et des prémices de la « révolution sexuelle ». Avec la création en 1965 du festival Sigma, « *creuset de la création avant-gardiste* » qui « *électrisa Bordeaux pendant près de trois décennies\*\** », et notamment la participation fulgurante, en 1967, du Living Theatre\*\*\* (qu'on retrouvera en Avignon pendant le festival mouvementé de 68) : « Sigma c'est le signe mathématique de la somme, ça se voulait la somme de tous les arts. Il n'y avait rien de comparable dans les autres villes. Il y avait le Living Theatre, Xenakis, la musique électronique, des peintres, un peu de tout. Il n'y avait pas de rapport direct avec les AG mais tout le monde y allait. Ça faisait partie de la culture locale, donc ça a joué un rôle. »

À l'université, on n'était pas en reste puisqu'un professeur de sociologie maoïste (!) organisait dans

---

\* Né en 1900 et suicidé en 1976, peintre en bâtiment et artiste subversif érotico-fétichiste, membre du groupe surréaliste jusqu'en 69, un peu trop sulfureux pour André Breton qui le jugeait pornographique!

\*\* BERTHIER Patrick, *Point de vue sur les Vandalistes*, inédit.

\*\*\* Troupe de théâtre expérimental radical, fondée à New York en 1947 par un couple d'anarchistes pacifistes, Judith Malina et Julian Beck, influencée par *le théâtre de la cruauté* d'Antonin Artaud, a eu un impact capital sur le renouvellement des pratiques théâtrales. En France, le Living Theatre fut notamment l'épicentre de la contestation du festival d'Avignon de 1968.



ses cours « des groupes non directifs de parole, sur lesquels s'est greffée une sexualité non directive », « *la sexualité en/ou de groupe est à l'ordre du jour\** ».

Dans la foulée, deux copains « avaient organisé l'expérience du "tas" et convoqué sur une plage d'Archachon plein de gens qui ne se connaissaient pas. La pratique était de se mettre en tas, l'idée n'était pas de baiser mais de sentir les corps ».

À Marseille, nous n'avions pas eu besoin de l'université ou de quelconque convocation pour faire spontanément l'amour en groupe ou en « tas », comme nous appelions ça nous aussi. Homos et hétéros mêlés, ça faisait partie de notre façon (ou notre prétention) de vivre et lutter ensemble. Mais nous étions un peu en retard sur les Bordelais puisque nous n'avons commencé qu'en 1969.

Il y eut également à Bordeaux la revue *Matrice* associant le « culturel » au « politique », revue lancée par des individus qui allaient bientôt se réinventer en « Vandalistes » : « À la rentrée 1966-1967, on a créé, avec ceux qui firent ensuite partie des Vandalistes, une revue étudianto-machin qu'on avait appelée *Matrice*. C'était culturel, mais il y avait aussi des textes politiques. Un mélange culturel-politique. »

C'est dans ce contexte que, influencés par le « manifeste de Strasbourg » (*De la misère...*) découvert l'année précédente, des jeunes gens qui avaient déjà commencé à « noyauter les AG pour évincer la direction de l'Unef » prirent en octobre 1967 le contrôle de l'Association

---

\* BERTHIER Patrick, *Point de vue sur les Vandalistes*, op. cit.

générale des étudiants de Bordeaux, la section locale de l'Unef : « En 1966, D. est venu à Bordeaux, une réunion se tenait dans un bistrot en face de la fac de lettres, le New York, et là on était complètement mûrs pour plein de raisons. Il a été la mèche, le détonateur. Il a distribué comme des petits pains des exemplaires de *De la misère en milieu étudiant* qui venait juste d'être imprimé à Strasbourg, où le scandale n'avait pas encore vraiment fonctionné, et ça a mis le feu aux poudres. » « *De la misère en milieu étudiant*, c'était une forme d'insolence qui s'est immédiatement transfusée dans nos veines. »

Par cette prise de contrôle, ils eurent eux aussi à leur disposition des locaux, du matériel et des finances : « On avait des mètres carrés, une visibilité, pignon sur rue et accès à la photocopieuse, on avait même de l'argent pour payer une copine pour assurer le secrétariat [*sic*]. » « On apprend immédiatement de Strasbourg qu'il ne faut avoir aucun respect pour la chose. Prendre le contrôle d'une structure bureaucratique, pour des gens qui n'avaient strictement rien, c'était déjà énorme. Il faisait chaud, il y avait de la lumière, il y avait des salles, on pouvait se réunir, c'étaient nous les patrons, on n'avait de comptes à rendre absolument à personne et on disposait de moyens dont on n'avait même pas l'espoir un an et demi auparavant. »

Pas question pour eux de « devenir des syndicalistes modernes » ; ils étaient, disent-ils, « sur la même longueur d'onde que les mecs de Strasbourg et de Nantes qui étaient en train de faire la même expérience ». Néanmoins, leur production écrite et leurs activités ont relativement divergé de celles de leurs prédécesseurs.

Ces Bordelais ne livrèrent pas de manifeste mais des tracts, dont l'un, fameux sous l'appellation de « Crève salope\* », vit apparaître pour la première fois la signature des Vandalistes. En voici la genèse, contée par l'un d'entre eux : « *En 1967 donc, quelques jeunes gens en rupture de ban s'ennuyaient ferme à Bordeaux, rêvant désespérément d'en découdre avec ces "Chartrons" qui monopolisaient les meilleurs vins, classés dès 1855 et vendus à des prix prohibitifs. On n'avait pas vu d'émeute depuis la Fronde... C'est dans ce ciel grisâtre – et qui, à certains, devait paraître serein – qu'éclata le 31 mars 1968 un tract signé d'un Comité de salut public des Vandalistes jusqu'alors inconnu : cette feuille était un tissu d'injures adressées à toutes les autorités (parents, professeurs, flics et curetons) et à tous les impuissants (étudiants en particulier). Ce fut le début de l'effolement chez les fils à bourgeois des quartiers protégés qui fréquentaient l'université\*\*.* »

Ce tract affirmait d'emblée que : « *La lutte contre l'aliénation se doit de donner aux mots leur sens réel ainsi que de leur rendre leur force initiale* » et proposait ainsi, entre autres, de ne plus dire « société » mais « racket », « professeur, psychologue, poète, sociologue, militants (de tout poil), objecteur de conscience, syndicaliste, curé, famille » mais « flics », « travail » mais « bagne », « ma sœur » mais « mon amour », « Monsieur le professeur », « bonsoir papa », « merci docteur » etc. mais « crève salope ! ». Il suscita des graffitis un peu partout en France – on ne connaissait

---

\* On en trouve le texte dans VIÉNET René, *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, Gallimard, 1968, p. 291.

\*\* DARCHAMIER Arsène, *Guide du Bordeaux révolutionnaire*, op.cit.

pas encore le bombage et encore moins le tag. Ce tract devint emblématique et fit connaître largement le nom des Vandalistes, « *Crève salope* » devenant l'une de nos « références » pour plusieurs années : « En septembre 68, le PC avait lancé l'Union nationale des Comités d'action lycéens (CAL) pour récupérer le truc. Quand les mecs du PC ont commencé à faire de la propagande, ça a été : Trois Cal, deux Cal, Uncal, crève salope ! Le crève salope, on l'utilisait beaucoup dans nos tracts. Ça s'est répandu comme une traînée de poudre. »

Il y a quelques années, j'assistais à la projection d'un film documentaire très puissant sur le massacre d'une sous-directrice de lycée par ses élèves, filles de bureaucrates au pouvoir, au tout début de la révolution culturelle chinoise\*. Me revint alors brusquement en tête ce « *ne dites plus Monsieur le professeur mais dites crève salope !* », qui m'avait tant réjoui et prenait brusquement une saveur bien amère à l'idée qu'il puisse ainsi être suivi au pied de la lettre.

Mais qui étaient donc ces Vandalistes ? « *Nous étions une douzaine à former une bande relativement homogène d'esprits forts et de fortes têtes dont l'ambition avouée était de "tout foutre par terre" et de chercher à faire "quelque chose de marrant". Nous découvrions pêle-mêle : les jeux surréalistes et la fameuse révolution sexuelle épinglée par Reich (nous en usions avec le plus parfait mauvais goût), la dérive situationniste et les conseils ouvriers, dont Debord nous faisait le panégyrique par correspondance\*\*.* »

---

\* *Ne pleurez pas sur mon cadavre*, film de Hu Jie, 2006.

\*\* DARCHAMIER Arsène, *Guide du Bordeaux révolutionnaire*, op. cit.

En outre, ils avaient été rejoints « après le tract » par des jeunes ouvriers en rupture de ban : « On s'était radicalisés à une vitesse qui nous a nous-mêmes étonnés. Un jour, sans qu'on sache ni comment ni pourquoi, des prolos purs et durs sont venus faire une jonction avec nous en 68. Ils sont sortis du néant et ils y sont retournés, mais, pendant plusieurs mois, on a vécu totalement ensemble. » « Les voyous de banlieue nous ont rejoints après le tract, ils étaient une dizaine. Ils nous ont accompagnés partout, ils nous ouvraient la route, ils nous protégeaient et on arrivait jusqu'au micro. On a eu cette collusion entre la fraction étudiante et les prolos les plus radicaux. On ne sait pas comment ils se reconnaissaient dans ce qu'on faisait. Ils n'avaient pas de culture politique, c'étaient des voyous de banlieue. Pour eux, on était des zombies, on s'est retrouvés dans l'action et ils nous protégeaient\* . »

Les Vandalistes furent à l'instigation de l'invasion du Grand Théâtre le 23 mai : « *L'idée nous prit [...] de nous emparer de ce lourd pavé culturel de Grand Théâtre que les Bordelais de "la haute" considéraient comme leur temple, avachi au cœur figé de la ville pour frapper d'indigestion toute manifestation créatrice. [...] on m'empêcha de mettre le feu au monument [...]. Il me faut piteusement reconnaître que mes bombes incendiaires se réduisaient à des allumettes\*\* .* »

---

\* Sur ces jeunes sous-prolétaires et marginaux dont la présence au sein du mouvement est attestée dans différentes villes de France, les plus connus étant les Katangais à Paris, voir : AUZIAS Claire, Trimards, « *Pègre* » et *mauvais garçons de mai 68*, Atelier de création libertaire, 2017.

\*\* DARCHAMIER Arsène, *Guide du Bordeaux révolutionnaire*, op. cit.

Deux jours après, ils participèrent activement à la nuit d'émeute et de barricades du 25 mai où la mairie de Bordeaux fut attaquée. La répression policière fut rude et on dit qu'il y aurait eu des morts des deux côtés.

Les Vandalistes furent eux aussi des occupations dans les facultés où ils mirent en œuvre l'« *ouverture des fonds du Crous et du Bapu aux besoins alimentaires des occupants\** » mais sans s'attribuer un rôle particulier dans les occupations comme dans les manifestations, en cohérence avec leur refus de jouer aux syndicalistes : « L'IS nous a envoyé un télégramme : allez-y, accélérez les occupations. On a effectivement occupé les facs mais pas en tant que Vandalistes, on était dans la foule des occupations, on tirait des tracts, on se battait avec les forces de l'ordre... » « On n'a jamais demandé l'autorisation d'une manif, on n'a pas organisé de manifs. »

« *Les Vandalistes ont été peu soucieux de passer à la postérité ou de marquer l'histoire, sinon de la faire dans le cours du mouvement et conséquemment par son côté éphémère\*\*.* »

C'est pourquoi ils ont souvent privilégié ce que Patrick Berthier appelle « *les coups vandalistes* » : « *interventions "culturelles" contre les idéologies dominantes dans les cinémas, au cours des conférences* », « *prisunights\*\*\** » où ils faisaient leurs courses sans payer, tentative d'incendie d'une église et autres amusements qui pouvaient se résumer en : « *tout ce qu'on veut, c'est bien bouffer, bien boire, bien baiser et trouver à faire quelque chose de marrant\*\*\*\** ». »

---

\* BERTHIER Patrick, *Point de vue sur les Vandalistes*, op. cit.

\*\* *Ibid.*

\*\*\* En référence à la défunte chaîne des supermarchés Prisunic.

\*\*\*\* BERTHIER Patrick, *Point de vue sur les Vandalistes*, op. cit.

Alors que certains Vandalistes ont conscience d'être souvent restés sur le terrain « culturel », et non sur celui de « l'action directe », nous avions à Bordeaux d'autres camarades qui espéraient une insurrection armée... évidemment en vain : « Il y avait une assemblée générale quotidienne à la fac de Bordeaux-Pasteur. J'y ai pris la parole une ou deux fois, dont une qui a été assez marquante. Une info est arrivée disant qu'un manifestant avait été tué, ça devait être Gilles Tautin\*. Je suis monté sur scène, j'ai pris le micro et j'ai dit : il est temps de passer aux affaires sérieuses et de s'intéresser aux armureries. Il y a eu un froid, les étudiants étaient là pour parler, moi, j'attendais que la révolution commence. » « Quand il y a eu le discours de De Gaulle, on avait décidé de faire sauter le relais pour lui couper le sifflet. On avait fait des essais d'explosifs, on n'est arrivés à rien. »

Or, ce sont ces mêmes camarades, aussi influencés par les situationnistes mais de façon moins exclusive que les Vandalistes, qui avaient été impliqués dans le festival anarchiste du film érotique et l'aventure des « tas ». Preuve que la réalité et le « milieu radical » bordelais étaient alors aussi divers que complexes.

Je m'en suis rendu compte lorsque je découvris Bordeaux à la fin 1969. Au café Le Pey-Berland, dont les patrons étaient pour tous Papa et Maman (au petit-déjeuner, Maman vous apportait carrément

---

\* Lycéen maoïste, mort à Meulan le 10 juin 1968, à l'âge de 17 ans, en tentant de traverser la Seine à la nage pour échapper à une charge de gendarmes mobiles aux abords de l'usine Renault de Flins.

la baguette de pain, le beurrier et le pot de confiture et s'assurait que vous aviez assez mangé), je suis tombée sur toutes sortes d'allumés : de jeunes anarchistes d'origine espagnole aux prénoms poétiques comme Violette, Exilio, Idéal ou Amour, des poètes néosurréalistes, des marginaux qui parlaient « faire la route », des lecteurs d'*Informations correspondance ouvrières*, de l'*IS* ou de *Noir et Rouge*, un disciple fétichiste de Molinier, un voyou radical au nom aristocratique, et j'en passe. Bordeaux bouillait encore, il y avait des meetings dans le bâtiment de l'Ageb, un déserteur qui protestait contre l'intervention française au Tchad apparaissait dans les meetings puis disparaissait pendant que les flics le cherchaient, il y eut des dérives sous acide et des nuits dans un bar, près du marché, à refaire le monde avec les autres clients. L'esprit vandaliste était encore là, alors que ses inventeurs avaient déserté Bordeaux.





## EN MOUVEMENT

### DU CÔTÉ DES LYCÉENS RADICAUX

Depuis le début des années 1960, et même avant, beaucoup de lycéens étaient « politisés ». Il y avait des lycées « rouges », notamment à Paris : « À l'époque de la guerre d'Algérie, Voltaire était un lycée de combat, un lycée rouge. » « Jacques-Decour était un lycée bien particulier qui avait une forte réputation due à la Résistance et à la guerre d'Algérie, un lycée communément appelé "le bordel rouge" dans le milieu enseignant et où il y avait une tradition communiste très forte. Il y avait pas mal de lycéens d'origine juive dont les parents avaient été déportés ou résistants, c'était encore très présent. Sur les plaques des morts en déportation étaient inscrits les noms des oncles et des pères de mes copains. Les souvenirs étaient encore là. »

Dans les lycées s'étaient créés beaucoup de comités Vietnam, avec une forte influence du PC et des trotskistes, tandis que la JCR était à l'origine de la création en décembre 1967 des Comités d'action lycéens, en lutte contre « les lycées casernes » : « À Decour, il y avait déjà une agitation qui précédait 68. Lorsque j'étais en 4<sup>e</sup>, vers 12-13 ans, j'avais des copains qui étaient à la Jeunesse communiste et d'autres qui s'intéressaient au trotskisme ou à l'anarchisme. Il y avait, comme groupes actifs, la JCR et les comités Vietnam. »

Parmi les groupes anarchistes, ceux auxquels ont appartenu nos camarades étaient influencés par le

mouvement provo, le communisme libertaire, le sur-réalisme et, souvent, l'Internationale situationniste : à Paris, « il y avait la JAC, Jeunesse anarchiste communiste qui publiait le journal *Arcane* », « on avait deux particularités : on était très jeunes, on n'avait pas 18 ans, et on se revendiquait vraiment comme un courant anarchiste à travers le courant provo. On était à la JAC, auparavant Jeunesse révolutionnaire anarchiste, qui avait voulu créer un mouvement provo en France, mais ça a été un échec. » « Au lycée Jean-Baptiste-Say, il y avait le groupe Sisyphe » (animé par de futurs situationnistes).

À Chambéry, « on avait créé un truc qui s'appelait Jeune Poésie 66. On faisait des spectacles de poésie, on avait organisé un hommage à Blaise Cendrars, on lisait les dadaïstes, les surréalistes. On avait fait plusieurs représentations au théâtre de la ville. *Grosso modo*, le noyau était le même que le groupe anar, le Groupe anarchiste autonome André-Breton, mais on distinguait bien les deux choses ».

« À Villeurbanne, il y a un groupe anarchiste, le groupe Bakounine. Le lendemain de la manif du 3 mai, je vois sur le mur de mon lycée un énorme graffiti "La passion de la destruction est une passion créatrice" signé Bakounine, je n'ai pas eu un instant d'hésitation. »

Ces « anarchistes » n'étaient bien entendu guère compatibles avec la direction des CAL : « C'est ce qui va donner au début 68 la tendance révolutionnaire des CAL, pour faire chier les trotskistes. J'intègre la JAC, les lycéens de la JAC sont dans les CAL. Dans les batailles

pour le contrôle de ce mouvement, ils vont former ce qu'ils appelleront une tendance révolutionnaire. »

À Paris, au lycée Jacques-Decour, en 1967 : « *Les groupes léninistes sont loin de tenir le haut du pavé ; une véritable contre-culture se met en place, allant de la redécouverte de la partie occultée des révolutions de ce siècle (mouvement makhnoviste, collectivisation libertaire en Espagne, etc.) à la rencontre avec le surréalisme et la critique situationniste. Ce bouillonnement n'échappe pas à la vigilance des autorités qui, à l'automne 1967, postent un petit car de flics en faction sur l'avenue Trudaine aux heures de sortie des lycéens. Aussitôt fleurissent une série d'affichettes demandant ironiquement : "Pourquoi des flics devant le lycée?"* »

La gauche communiste était plus confidentielle mais cela n'a pas empêché une de mes amies de « créer en 1966 un cercle de sympathisants de Pouvoir ouvrier au lycée de Villemomble », puis de se faire virer en novembre de l'année suivante du lycée Colbert pour avoir « chanté *L'Internationale* pendant qu'ils faisaient une minute de silence pour le 11 Novembre » !

En face d'eux, les lycéens n'avaient pas que la police, il leur fallut aussi affronter « les fachos » contre lesquels leurs prédécesseurs avaient dû souvent mener bataille au début des années 1960. Dans mon lycée de la banlieue de Marseille, nous avons eu en 1962 un arrivage de rapatriés d'Algérie pro-OAS (heureusement, ce n'était pas le cas de tous)

---

\* GAYRAUD Joël, *Ravachol-city, Lycée en 68*, in *Un Paris révolutionnaire*, op. cit., p. 212-214.

avec lesquels les relations étaient pour le moins houleuses. Il y avait aussi des royalistes qu'on retrouve dans cette histoire du début 68 dans un autre lycée de Marseille : « Avec un copain, on avait fondé une association culturelle dans le lycée et on devait faire des ateliers de discussion. On avait eu l'autorisation du proviseur, la première, c'est moi qui l'ai faite, en janvier 68, c'était sur l'État. Le lycée Périer était sous domination de l'Action française jusque-là, plein de royalistes sont venus et ça a été très tendu. Mon exposé, en gros, était anar, mais je m'étais énormément servi de *L'Origine de la famille* d'Engels et pas mal de Bakounine, j'avais aussi lu des morceaux de Proudhon. Le lendemain j'ai eu droit à un article dans *Le Méridional*\* dénonçant la propagande marxiste au lycée Périer. À partir de ce moment, les gens de l'Action française étaient toujours là à m'attendre à la sortie, je ne me déplaçais jamais seul et j'avais une matraque sous le manteau. [...] Quand j'ai annoncé au proviseur le sujet de la prochaine conférence : les propositions politiques chez Sade, il m'a dit : tout de même, vous ne voulez pas arrêter un peu? »

En mai, ce sont souvent nos jeunes camarades qui accrochent le drapeau noir avec le drapeau rouge au fronton des lycées occupés : « En mai, je vivais au lycée Thiers, c'était le truc central, on y avait occupé les cuisines et les dortoirs. On l'avait rebaptisé lycée Commune-de-Paris, avec un drapeau rouge et un drapeau noir. J'étais monté sur la coupole de la

---

\* Quotidien d'extrême droite qui a sévi de 1944 à 1997 avant de fusionner avec *Le Provençal* pour former *La Provence*.

chapelle, je ne voulais mettre que le drapeau noir, mais aucun de ces gauchistes n'avait le cran de monter, alors je leur ai pris leur drapeau aussi. » « On occupe le lycée à partir du 12 ou 13 mai, le drapeau français est arraché, au grand dam du proviseur, et le drapeau noir et le drapeau rouge sont mis à la place. »

Dans ces occupations, ils font souffler un vent libertaire, voire « *anarcho-dadaïste* », comme au lycée parisien Jacques-Decour : « *La façade est bientôt ornée des drapeaux noir et rouge du mouvement ouvrier historique et une banderole proclame que le lycée est autogéré, terme chargé, alors, d'une connotation immédiatement subversive évoquant la Commune de Paris ou les premiers soviets de Russie avant leur confiscation par les bolcheviks. Un courant anarcho-dadaïste s'empare de quelques salles de cours désertées et leur donne les noms d'Antonin Artaud, d'André Breton et de Tristan Tzara, ignorant délibérément les sinistres héros positifs d'un gauchisme essayant de rattraper le mouvement\**. »

Ce vent libertaire est forcément contraire aux pré-occupations « réformistes » des gauchistes : « À l'initiative des trotskistes et des pablistes, il y a l'écriture d'un livre blanc des lycéens, avec des commissions, des sous-commissions, etc., j'ai été à deux ou trois commissions, ça m'a rapidement fait chier, c'était comment refonder l'école, c'était très réformiste et ça se voulait pseudo-révolutionnaire. »

En revanche, il n'y avait pour nos lycéens aucune raison de bouder ce qui était plaisant et intéressant

---

\* GAYRAUD Joël, *Ravachol-city, Lycée en 68*, op. cit.

dans l'occupation : « Je n'ai pas vu le temps passer », « on organisait des spectacles, des projections de films aussi, l'ambiance était extraordinairement festive et très politique, une sorte d'éducation politique accélérée pour tous les lycéens ».

Surtout quand on se rappelle que beaucoup de lycées n'étaient pas occupés ou seulement dans la journée parce que les bureaucrates s'y étaient opposés : « À Voltaire, les premiers jours de mai, il y a une assemblée générale et nous, le comité d'action essentiellement libertaire, on demande à l'assemblée de décider l'occupation du lycée. C'est refusé par une alliance comprenant les lambertistes, le PC et la JC, etc. Ce qui fait qu'ils y allaient dans la journée, ils faisaient de l'animation, tout ce que les syndicalistes et autres militants faisaient, et ils ne voulaient pas perdre le contrôle. La nuit, pfutt! Plus rien. Du coup, j'ai vécu 68 totalement hors du lycée, dans les manifs et à la Sorbonne essentiellement, puisqu'il y a eu ce refus qu'on reste au lycée la nuit par la grosse alliance de gauche, syndicats, partis, associations d'élèves, tous de gauche! »

Notons qu'il semble que ce ne soit pas à Paris, mais en Savoie, peut-être sous influence de nos amis du Groupe autonome anarchiste André-Breton de Chambéry, que le premier établissement du secondaire a été occupé : « L'école normale d'Albertville a été le premier établissement scolaire en France à être occupé, c'était une école normale de garçons. Début mai, très rapidement, ils ont tous quitté l'école pour aller à Chambéry, ils sont tous descendus de la montagne pour occuper l'école normale de filles. »

*Pourquoi investir les facultés ?*

Nous n'avions pas grand goût *a priori* pour les facultés, il fallait donc avoir de bonnes raisons pour y aller et encore plus pour les occuper. La première était d'y « foutre le bordel » en bloquant les cours : « Je suis allé à Nanterre en janvier pour faire de l'agitation ; je n'étais pas étudiant, j'étais rien, candidat libre au bac. J'avais des copains étudiants, enfin plutôt inscrits à la fac parce que personne ne faisait d'études ; ils m'avertissent dès décembre 1967 de l'agitation à Nanterre. Début janvier, on commence à foutre le bordel. En mars, avant le 22, on sabotait les cours, comme le fameux cours de Lefebvre avec le tract de Duchamp\* . » « On discute à 10 et on dit : il faut occuper la fac de lettres. On est partis en courant et je suis arrivé le premier. D'abord, il a fallu interrompre certains cours. À la Doua (campus de Lyon-Villeurbanne), il n'y en avait plus trop, on avait tout bloqué. Sur les quais (fac de lettres et sciences humaines), certains profs venaient pour faire cours alors que la fac était occupée. »

« J'étais au conservatoire d'art dramatique à Lyon. Un jour des copains anars sont venus me chercher pour faire débrayer les amphis, je n'avais jamais mis

---

\* *Courant d'air sur le pommier du Japon*, nom d'un tableau de Marcel Duchamp et titre d'un tract daté du 19 mars 1968, signé Les Enragés, portant au verso une reproduction du tableau. Ce tract accusait Henri Lefebvre de vouloir « ajouter la *Zengakuren* à son tableau de chasse ». Mais il faut reconnaître *a posteriori* que « Lefebvre n'avait pas tout à fait tort » et que la *Zengakuren* était bel et bien en train de « virer prochinais ».



les pieds dans une fac, je n'avais jamais vu un amphitheâtre de ma vie. Je ne connaissais pas les revendications, alors j'ai fait débrayer les amphis sans savoir vraiment pourquoi on faisait ça, ce qui me plaisait c'était de foutre le bordel. Je leur ai parlé de l'aliénation du travail salarié et ça a marché, ils ont débrayé. »

La seconde raison était de s'assurer d'un lieu où on pouvait se réunir, s'organiser et profiter du matériel disponible, comme l'ont fait nos camarades du Comité d'action travailleurs étudiants de Censier dont on parlera plus loin.

Mais il n'était pas question de débattre de « conneries d'étudiants » : « Pour moi, les étudiants, c'est des cons, point ! Ils se battent pour remplacer le capitalisme privé par le capitalisme d'État, remplacer les bourgeois privés par des bureaucrates diplômés, point final. Je disais : les étudiants, l'université, fait chier ! Un matin, des copains débarquent à la cité universitaire et me disent : il faut que tu viennes. Je leur réponds : les étudiants font chier, rien à foutre, je ne me reconnaissais pas comme étudiant, il y avait un mouvement ouvrier comme on n'en avait pas vu depuis bien longtemps. Et là un mec dit : “on ne veut pas être des gardes-chiourmes, on est étudiants mais on ne veut pas être les futurs cadres” ; pour moi, c'est la grosse surprise, je débarque à la fac et c'était le leitmotiv, il y a une grande discussion pour savoir si on sabote ou non les examens, je prends la parole et je dis : “c'est ridicule, il y a un demi-million de grévistes, c'est le début du mouvement”. Dans l'amphi, un gars enchaîne : “c'est quoi ces conneries d'étudiants, il y a quelque chose de beaucoup plus profond qui est

en train de se passer et qui remet en cause le système capitaliste.” Voilà qui me convenait. »

Pendant ce temps, le réformisme universitaire continuait son petit bonhomme de chemin : « À Strasbourg, c'étaient de grandes assemblées générales pour l'autonomie de l'université, ils étaient en plein réformisme, ce qui allait devenir la loi Edgar-Faure. Politiquement, c'était l'affirmation des maîtres assistants contre les mandarins. »

Certains se sont contentés de profiter du lieu (en l'occurrence une école très bourgeoise) pour en piller les ressources : « Je dormais à l'Institut d'art, j'habitais chez mes parents au fin fond de la banlieue et, même si je l'avais voulu, étant sans moyen de transport, je n'aurais pas pu rentrer. On dormait à droite à gauche mais, comme on occupait les bureaux et qu'il y avait de la bonne moquette, on dormait souvent là. On se nourrissait bien, on avait découvert que l'Institut d'art organisait des petits raouts et commandait à l'épicerie au coin de la rue d'Assas des boissons et des petits trucs à bouffer. On avait trouvé les bons de commande. Ils ont mis très longtemps à comprendre que ce n'était pas la direction qui commandait et qu'ils ne seraient jamais payés. Inutile de dire que quand ça a commencé à sentir mauvais, que c'était la fin du mouvement, on a dévalisé l'Institut d'art, j'ai piqué la ronéo Gestetner et les autres la photocopieuse. À l'époque, ce n'était pas rien, c'était une machine énorme qui pesait très lourd. On était une petite bande un peu voyou dans un milieu bourgeois. »

Et ils en profitèrent pour développer un atelier d'affiches autonome : « On avait monté à l'Institut

d'art un petit atelier d'affiches. Aux Beaux-Arts, il y avait un ramassis de gauchistes artistes, bien gentils – puisqu'ils nous ont appris la sérigraphie –, mais on se passait volontiers de leur conversation. C'est ce qui nous permit de faire nos propres affiches. »

Enfin, les universités et les locaux qui en dépendaient constituaient des refuges bienvenus face à la police : « À Toulouse, l'affrontement était parodique, quand les flics sont venus, tout le monde s'est retranché à la fac. » « La Sorbonne, c'était le plus court chemin entre les barricades pour se mettre à l'abri. »

Quant à moi, rien n'a pu me résoudre à mettre les pieds dans une fac en Mai 68. Même s'il y avait « un forum permanent à la fac Saint-Charles », je lui ai préféré celui qui se tenait tout en haut de la Canebière et, à défaut, ceux qu'essayait de tenir le comité d'action d'Aubagne auquel j'appartenais. Plusieurs années après, alors même que j'avais décroché une bourse pour la faculté de Vincennes, je n'ai pas réussi à y aller pour m'inscrire, et tant pis pour la bourse !

### *Les Enragés migrants*

Faire de l'agitation dans les universités et utiliser leurs locaux, voilà un bon objectif, mais faut-il encore ne pas s'y trouver avec n'importe qui et pouvoir choisir ce que l'on y fait. Ce fut la préoccupation de la petite bande qui signait ses tracts « Les Enragés, en référence aux Enragés de la Révolution française, ceux de 93, de Jacques Roux\* ». Ce petit groupe de

---

\*Voir MARKOV Walter, *Jacques Roux le curé rouge*, Libertalia, 2017.

« *voyous de campus*<sup>\*</sup> » avait adhéré à la critique situationniste et plusieurs d'entre eux devinrent par la suite membres de l'IS. Ils avaient commencé à faire de l'agitation à la faculté de Nanterre dès le début de l'année 68 en perturbant les cours, en distribuant des tracts et en collant des affiches : « *Une certaine agitation politique faisait déjà écho aux scandales des Enragés. La coutume de distribuer des tracts à l'intérieur des locaux s'instaura. La chanson des Enragés sur Grappin*<sup>\*\*</sup> – la célèbre “Grappignole” –, leur première affiche en forme de bande dessinée, parurent à l'occasion de la “journée nationale” d'occupation des résidences universitaires, le 14 février<sup>\*\*\*</sup>. »

Ce sont les Enragés qui ont été en réalité les protagonistes des événements du 22 mars à la faculté de Nanterre, en lançant l'invasion du bureau du doyen Grappin contre l'avis de ceux qui allaient former le 22 mars : « Des militants trotskistes s'étaient fait arrêter à la suite d'une manif à l'Odéon, il y avait eu des vitrines cassées, etc. On voulait investir le bureau du doyen. Les mecs du (futur) 22 mars nous disent : “Non c'est fini, nos camarades sont libérés”, ce à quoi on a répondu : “D'abord, ce ne sont pas nos camarades” – vu que c'étaient des trotskos et qu'en plus on n'était pas censés le savoir. Puis on est montés en entraînant tout le monde. Il y avait des groupuscules

---

\* VIÉNET René, *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, op. cit., p. 28.

\*\* Doyen de l'université de Nanterre.

\*\*\* VIÉNET René, *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, op. cit., p. 32.

maos, trotskos, les mecs ne voulaient pas de débordement, ils voulaient contrôler comme toujours. »

Cette action valut à l'un des Enragés, et à lui seul, d'être exclu pour cinq ans « de toutes les universités de France et de Navarre ». Évidemment, aucun gauchiste de Nanterre ne crut bon de protester pour défendre un pareil énergumène !

Ce sont également les Enragés qui ont écrit « *leurs slogans* [*“Prenez vos désirs pour la réalité” ; “L’ennui est contre-révolutionnaire” ; “Les syndicats sont des bordels” ; “Ne travaillez jamais”*] sur tous les murs, inaugurant ainsi une forme d’agitation dont le succès fut foudroyant, et qui allait devenir une des caractéristiques originales de la période des occupations\* ».

On pourrait les soupçonner de se hausser du col, mais un article dans *Le Parisien* du 22 mars 2008 vient attester du rôle moteur des Enragés dans le mouvement de mai à Paris : « *Le “mouvement des Enragés” du 22 mars n’a pas fait qu’inaugurer le blocage des facultés. Il a été le laboratoire des premières revendications de mai sur l’emploi et les salaires, la liberté d’expression, le droit à la différence...* » Si même la presse le dit...

Ayant été à l’origine de cette action du 22 mars, les Enragés vont se séparer tout de suite du rassemblement qui prendra le nom de « 22 Mars », et quitter Nanterre par la même occasion. Nous avons déjà évoqué le désaccord survenu ce jour-là entre les Enragés et « la bureaucratie naissante », désaccord révélateur d’une divergence plus profonde : « On le

---

\* *Ibid.*, p. 34.

créée, le 22 mars, et on le quitte. On revendiquait cette radicalité. On s'estimait à juste titre plus radicaux que d'autres, on allait au bout. Le 22 mars, si on avait écouté la bureaucratie naissante, on n'aurait jamais envahi le bureau du doyen. Il y a toujours des gens dans les mouvements pour calmer le jeu. Les anars ne sont pas à l'abri de la bureaucratisation du mouvement, on avait déjà vu ça en Espagne. »

Auparavant avaient déjà surgi des différends concernant notamment les relations avec les photographes de presse : « On n'avait pas beaucoup d'affinités avec Noir et Rouge, on voyait déjà l'arrivisme d'un mec comme Cohn-Bendit. Quand les caméras ou les photographes arrivaient à Nanterre, Dany était le premier à se faire photographier, c'était un mec avide de notoriété, de se montrer. Nous on avait plutôt tendance à faire le contraire et à dire aux journalistes ou aux mecs qui prenaient des photos : "tu voiles ta pellicule ou on te casse ton appareil. Tu n'es pas maître de ta pellicule, si les flics te la demandent, tu vas la leur donner, donc tu la voiles". Dès qu'on a vu des mecs en 68 nous prendre en photo, à chaque fois on les a neutralisés. »

Inutile, en effet, de laisser les photographes alimenter la police, même si elle disposait déjà de ses propres images : « Les flics le faisaient à partir de bagnoles et il y a certainement des mecs des RG qui ont eu notre portrait. »

Nous avons depuis suivi ce bon principe des Enragés et n'avons jamais cessé de faire la guerre aux photographes et *cameramen*, comme, aujourd'hui, aux téléphones portables. Il faut encore régulièrement rappeler

le danger que peuvent représenter les photos, alors même qu'il est maintenant interdit de se cacher le visage. Nous voir nous cacher à notre âge peut surprendre : un tout jeune homme s'est ainsi étonné de me voir me masquer avec mon foulard, parce que « les mamans n'ont pas besoin de faire ça ». Il a échappé à un coup de pied au cul mais pas à entendre que, ayant refusé d'engendrer, je lui interdisais de me traiter de «maman».

Revenons maintenant à nos Enragés. La raison de leur départ immédiat de Nanterre a été leur refus de « siéger avec des mecs de tendances staliniennes », en l'occurrence ceux de l'Union des étudiants communistes (UEC), trotskistes et maoïstes venant en sus, auxquels « les gens de Noir et Rouge » avaient accepté de s'acoquiner : « Ils ont accepté de siéger avec des staliniens. On a dit : "il n'en est pas question, on ne veut pas collaborer avec des léninistes". »

« *Les vellétés de démocratie directe affichées par le "mouvement du 22 mars" étaient évidemment irréalisables en si mauvaise compagnie et ils (les Enragés) refusaient d'avance la petite place qu'on était tout prêt à leur accorder comme amuseurs extrémistes\*... »*

Notons que le 22 mars de Lyon a su se garder de ces alliances douteuses. Il n'y avait aucun membre de l'UEC bien sûr, mais pas non plus de véritables trotskistes ni de maoïstes. On y trouvait en effet, aux côtés des anarchistes et apparentés, « des gens de la JCR qui avaient rompu avec leur direction et n'étaient plus trotskistes, ils lisaient *Socialisme ou Barbarie* et étaient

---

\* « Le commencement d'une époque », *Internationale situationniste* n° 12, p. 21.

influencés par les situs. Mais ils avaient gardé le sigle pour conserver le local. D'ailleurs, en plein Mai 68, des dirigeants de la JCR sont descendus de Paris pour remettre de l'ordre. Ils se sont fait huer et sont repartis ».

On retrouve – début mai – les Enragés sur les barricades, puis à la Sorbonne. Ils vont bientôt y rejoindre des membres de l'IS avec lesquels ils fondent, à la mi-mai, le « *comité Enragés-Internationale situationniste qui s'installe salle Jules-Bonnot. On peut remarquer, rue de la Sorbonne, un drap accroché à la fenêtre de cette salle, où figure, inscrit en gros caractères : "Occupation des usines-conseils ouvriers-comité Enragés-Internationale situationniste"* ».

Le comité couvre les murs de la Sorbonne de graffitis restés emblématiques de Mai 68. Il participe aux assemblées générales et au premier comité d'occupation élu par l'assemblée. Mais, très vite, l'affaire périlite et les Enragés et situationnistes dénoncent « *les manœuvres des organisations politiques et syndicats étudiants pour saboter l'exercice de la démocratie directe dans la Sorbonne*<sup>\*\*</sup> ». Un Enragé qui n'avait pas été à la Sorbonne observe que ses camarades « avaient très mal manœuvré » face aux « bureaucrates des organisations »... parce qu'« ils n'étaient pas des manœuvriers », ce qui est tout à leur honneur.

Après des péripéties contées en détail dans l'ouvrage signé par René Viénet et dont le récit est complété par celui de Pascal Dumontier, Enragés et situationnistes quittent la Sorbonne pour aller constituer le

---

\* DUMONTIER Pascal, *Les Situationnistes et Mai 68*, op. cit., p. 118.

\*\* *Ibid.*, p. 126.



Conseil pour le maintien des occupations (CMDO), où ils seront rejoints par « *trente à soixante autres révolutionnaires conseillistes (dont moins d'un dixième peuvent être comptés comme étudiants)\** ». Le CMDO s'installe d'abord dans les locaux de l'Institut pédagogique national de la rue d'Ulm qu'il quittera fin mai pour « *les caves du bâtiment voisin, une "École des arts décoratifs\*\*"* ». Selon René Viénet : « *Le CMDO, pendant toute son existence, réussit une expérience de démocratie directe, garantie par une participation égale de tous aux débats, aux décisions et à l'exécution. Il était essentiellement une assemblée générale ininterrompue, délibérant jour et nuit. Aucune fraction, aucune réunion particulière n'existèrent jamais à côté du débat commun\*\*\*.* »

Outre leur participation aux manifestations et barricades, les camarades du CMDO publièrent moult affiches, textes, bandes dessinées et chansons détournées\*\*\*\*. Jusqu'à son autodissolution à la mi-juin, « *le CMDO s'efforça, avec un notable succès, d'établir et de conserver des liaisons avec les entreprises, des travailleurs isolés, des comités d'action et des groupes de province : cette liaison fut particulièrement bien assurée avec Nantes. En outre, le CMDO fut présent dans tous les aspects des luttes à Paris et en banlieue\*\*\*\*\** ».

---

\* IS n°12, p. 25.

\*\* VIÉNET René, *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, op. cit., p. 169.

\*\*\* *Ibid.*, p. 167.

\*\*\*\* Sur le disque *Pour en finir avec le travail. Chansons du prolétariat révolutionnaire*, produit par Jacques Le Glou.

\*\*\*\*\* VIÉNET René, *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, op. cit., p. 177.

Nos camarades de Paris, Bordeaux, Toulouse, Lyon, Nantes et d'ailleurs ont pour la plupart participé très activement aux affrontements incontrôlés de Mai 68, les ont souvent provoqués ou, au moins, encouragés. À Nantes : « Le 13 mai, nous étions en tête de manif, c'est même nous qui l'avons organisée et détournée vers la préfecture et, si la préfecture a été attaquée, on en est responsables. Une photo a d'ailleurs été gênante pour l'un de nos amis. »

À Lyon : « Pour la manif du 24 mai, celle où est mort le commissaire Lacroix\*, on était au comité d'organisation, on devait assurer le service d'ordre et on avait décidé d'encourager les débordements. »

À Angers, comme à Bordeaux, il y a eu la prise du théâtre, et apparemment avec un peu plus de succès du côté des Angevins : « On dit : “demain on essaie de prendre le théâtre”. Je me rappelle la gueule de mon père quand j'ai annoncé : “demain je ne serai pas là parce qu'on prend le théâtre”. C'était au cours d'une manif qui ne passait pas du tout par le théâtre, il avait fallu descendre toute une rue, on était 200 et on est entrés par l'arrière. Là, tout de suite, on pose une banderole “Maison du peuple” [sic], un mec monte sur le toit et met un drapeau rouge. Ça a duré cinq ou six jours. »

---

\* Sur un pont, un camion à l'accélérateur bloqué avait été lâché sur les flics par des manifestants. Le commissaire aurait succombé à une crise cardiaque en voulant le stopper. Des jeunes « trimards » ont été accusés d'avoir provoqué sa mort, puis ont été acquittés, voir AUZIAS Claire, *Trimards, « Pègre » et mauvais garçons de mai 68*, op.cit.

Pour les jeunes enfants de prolétaires qui n'étaient pas encore « politisés », l'affrontement avec la police était déjà une pratique intégrée qui les a amenés à rejoindre le mouvement : « Je tournais avec les mêmes de mon quartier, autour de la gare de l'Est. On ne peut pas dire qu'on était politisés mais, dès les premières bastons au Quartier latin, c'était évident qu'on devait y aller, on avait une culture anti-flic et une fibre sociale dans nos mentalités. On connaissait les légendes des bandes du quartier, toute la mythologie autour de la paix sacrée dès que les flics sont en face. Il y avait de la baston contre les flics, c'était notre place. »

S'affronter aux pandores était un grand jeu, même si on ne gagnait pas à tous les coups : « En mai commencent les premières manifestations. Place Maubert, le 3 mai, on jette des pavés sur les flics, qui n'étaient pas du tout préparés. Un mec lançait plus loin que moi, je recommence, pareil, ça me paraît curieux, je me retourne et c'était le champion du lancer de poids du lycée Condorcet ! »

« Le mouvement a démarré à Toulouse le 25 avril. Il y a eu une manif d'étudiants très violente, les CRS ont tapé, un copain a perdu toutes ses dents. À l'époque on était des boute-feux, on se battait des fois pour rien du tout, il fallait aller taper du CRS, du flic. »

La violence était un signe de la radicalité des luttes car, comme le dit le tract des Enragés intitulé « La rage au ventre ! » : « *Où commence la violence, commence de finir le réformisme\**. »

---

\*Tract daté du 6 mai 1968, in VIÉNET René, *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, op. cit., p. 260.

À Marseille, en revanche, nous n'avons jamais eu la moindre occasion d'en découdre. Le maire Gaston Deferre, qui « avait certainement ses entrées à la préfecture » et voyait dans les événements de 68 « une opportunité politique de contrer le pouvoir gaulliste », a évité tout affrontement avec la police, « il n'y en a même jamais eu pour dégager de façon violente les entreprises occupées », *idem* pour la faculté et le lycée Thiers, rebaptisé Commune-de-Paris. On s'est un peu rattrapés plus tard mais une certaine jalousie envers les Parisiens ne nous a jamais quittés.

Nos camarades étaient alors, comme aujourd'hui, particulièrement favorables aux manifs et aux actions (ou grèves) sauvages : « En 68, il n'y a jamais eu autant de monde dans les manifs sauvages. Celle de la gare de Lyon était typique de la naissance de la manif sauvage pieuvre, on courait dans tout Paris. On est allés à la Bourse, puis on s'est retrouvés à l'Étoile, ça courait de partout. Peut-être que les manifs sauvages de 2006 revenaient à cette origine-là, ne pas suivre la manif, la prendre à contresens, l'évaporer. » « La grande manif partie de gare de Lyon prend la rue Réaumur et arrive à la Bourse. Ceux du commando qui voulait foutre le feu à la Bourse s'y sont pris comme des apprentis, ils n'ont brûlé que trois cabines téléphoniques dans l'entrée! »

Il s'agissait notamment de récuser « les généraux gauchistes » et, d'une façon générale, les groupes qui aspiraient à « diriger le mouvement » : « Nous, à ICO, on n'était que des ouvriers et des employés, le "22 mars" ne nous a jamais demandé quoi que ce soit sur la stratégie, leur prétention était de diriger le mouvement. »

Même si ces groupes ne pouvaient parvenir pour autant à maîtriser la situation : « *Aucun [groupuscule] n'a la capacité d'assumer, d'absorber, d'encadrer le mouvement. C'est au contraire le mouvement qui les digère tous mais qui, malheureusement, ne parvient pas à les dissoudre ou à les rejeter définitivement\**. »

Pas question non plus de défiler entre les cordons des services d'ordre, nous préférons l'en-dehors, les trottoirs, les rues adjacentes où nous pouvons aussi nous livrer à des actions et dégradations de notre cru : « C'est en juin qu'il y a eu les manifs les plus dures. On a cassé des trucs, dont une permanence UDR\*\* rue de Vaugirard. Des banques ont volé en éclats, le mobilier urbain a été pris pour cible, pas seulement les voitures. Il n'y avait pas eu trop d'attaques sur les banques avant, c'étaient surtout les voitures. Mais, rue de Vaugirard, une banque a sauté; on avait préparé des cocktails pour la manif de la gare de Lyon, où la Bourse a brûlé. » « Quand ça a commencé à chauffer dans la rue, je me souviens d'avoir pensé à cette phrase de Breton qui dit que l'acte pur surréaliste, c'est sortir dans la rue et tirer au hasard, ce que je n'ai pas fait bien sûr. Mais à cette époque on a fait des choses qui relevaient un peu de ça, dans la mesure où je n'ai pas souvenir d'avoir vraiment participé à une manifestation. Ce que j'appelle des défilés, ça ne m'a jamais intéressé, je n'en ai jamais rien eu à foutre. J'étais plutôt dans les petites rues alentour, on était ce qu'on appelle aujourd'hui les casseurs, avec les cibles favorites de l'époque : les commissariats, les

---

\* BAYNAC Jacques, *Mai retrouvé*, Robert Laffont, 1978, p. 106.

\*\* Le parti gaulliste de l'époque.

premières entreprises de travail précaire – les premiers, c'était Manpower, ils avaient d'immenses vitrines et, de temps en temps, on se les payait, on n'était pas très pointus sur le sujet mais on avait bien compris que c'était le début de la fin –, et de temps en temps une petite église, ça c'était le fumet surréaliste qui nous chatouillait les narines. Quand ça chauffait en 68, on était protégés par le mouvement général; dans un débordement des forces de police et tout ça, on caillassait des commissariats, on pétait leurs vitrines. »

Ces saines activités, que nous avons poursuivies au fil du temps, avaient pour conséquence des bagarres constantes avec les services d'ordre encadrant les manifestants. C'est à leur intention que l'ami Arthur (l'ex-Vandaliste) lança en 1973 ce beau slogan : « Soldats du service d'ordre, désertez, fusillez vos officiers ! »

Cependant, certains n'admettent « les déprédations » qu'à la condition qu'elles soient sélectives, qu'elles aient « un sens » : « Ils cassaient n'importe quoi, comme des feux rouges, je trouvais ça idiot. Il faut plutôt s'attaquer à des symboles, c'est mieux quand on a des cibles claires qui ont une signification. Mais la destruction pour la destruction, casser pour casser, je n'ai jamais été anar à ce niveau-là, jamais la violence en elle-même n'est porteuse. » « Les mecs cassaient les vitrines ça m'amusait beaucoup, on a réussi à éviter de se faire coincer, mais les déprédations en mai dans les facs m'ont choqué, tout ce bordel, tous ces mecs qui descendaient les escaliers sur les bancs, qui fracassaient les choses, ça ne m'a jamais emballé. L'esprit qu'on avait n'était pas forcément un esprit vandale » (parole de Nantais).

Les commissariats et les cars de police constituaient bel et bien, quant à eux, des « cibles claires », et certains de nos camarades inconnus de moi ont peut-être participé au saccage de huit ou neuf commissariats parisiens en mai 68, comme celui de la rue Beaubourg attaqué par des loubards, action dont on voit le résultat en photo dans *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*\*.

Quant au pillage des marchandises, que nous ne pouvons qu'approuver, il a quelquefois été pratiqué en Mai 68, à Lyon par exemple où, « *au lieu de s'attaquer aux temples du capital, ce furent les temples de la marchandise (Galeries Lafayette et Grand Bazar) qui furent pillés\*\** » mais aussi à Paris et sûrement ailleurs.

Plus tard, le 5 juin 1971, il y eut un fameux pillage « historique » au Quartier latin, « *lieu social où se rejoignent en tant que prolétaires (consommateurs en puissance qui ne possèdent aucun moyen de production en échange) les travailleurs et intellectuels prolétaires. Ils y viennent poussés par des désirs forcément aliénés, mais à partir desquels le renversement de perspective (subversion) est possible\*\*\** ».

Il y eut cette nuit-là pillage et réappropriation de bouteilles d'alcool, de cigarettes, de fringues et d'accessoires et objets divers, mais aussi destruction de marchandises dans un grand feu de joie subversif et, comme rien ne

---

\* VIÉNET René, *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, op. cit., p. 137.

\*\* GUIGOU Jacques et WĄJNSZTEJN Jacques, *Mai 68 et le Mai rampant italien*, Temps critiques, L'Harmattan, 2008, p. 137.

\*\*\* ICO (*Informations correspondance ouvrières*), n° 106/107, juin-juillet 1971, p. 2.

saurait échapper aux lois du capital dans le monde qui lui appartient, il y aurait aussi eu de « la revente ». Les miliciens gauchistes tentèrent de s'opposer au pillage et ne se privèrent pas de crier ensuite à la manipulation policière. Nos amis qui en furent ne s'y sont pas trompés : non contents de participer joyeusement à la fête, certains d'entre eux, sur le point de créer la revue *Négation*<sup>\*</sup>, publièrent l'article cité précédemment et une brochure célébrant et analysant l'événement.

Mais l'émeute et le pillage ne peuvent pas être le moteur exclusif d'une révolution, comme le rappelle aujourd'hui l'un des rédacteurs de cette brochure qui avait participé au pillage : « C'était l'idée que la révolution ne vient pas de la lutte contre l'exploitation, pas dans la sphère de la production mais dans celle de la circulation, le problème est là. On peut faire toutes les émeutes du monde, c'est sympathique, mais la révolution ne peut venir que des luttes du prolétariat sur les lieux de production. »

#### DANS LA SPHÈRE DU TRAVAIL

Parmi mes interviewés, très peu étaient salariés en entreprise dans ces années 68. La grande majorité de ceux que j'ai rencontrés étaient alors supposés faire leurs études au lycée, au collège, à la fac ou dans diverses

---

\* Groupe issu de la revue grenobloise *Archinoir*, publie notamment quatre numéros de sa revue entre 1972 et 1974 et, en 1973, un unique numéro du *Voyou*, *organe de provocation et d'affirmation communiste*. Se rapproche un temps, avant de s'en éloigner, d'*Intervention communiste* (qui deviendra *Théorie communiste* en 1977).



écoles. Quelques-uns étaient enseignants et d'autres déjà « en rupture de ban ». Ceux-là n'avaient pas de travail fixe et vivaient souvent d'expédients. Il faut dire que, à cette époque, la survie était plutôt facile à assurer et que, quand on cherchait du travail, on en trouvait tout de suite, comme en témoigne cette description du petit groupe informel autour de la librairie La Vieille Taupe à Paris : « On était ce qu'on appelait des marginaux, on avait plus ou moins fait des études en général, on les avait abandonnées ou pas faites. On vivait de petits boulots, on était en lien avec des gens qui nous ressemblaient un peu, nos copains n'étaient que des gens en dehors des circuits habituels qui se démerdaient à vivre. On n'avait pas de fric, on vivait de manière assez pauvre, par exemple, moi, j'allais manger au foyer Sainte-Geneviève où je rencontrais des gens. Le soir, on buvait un verre ou plusieurs à La Contrescarpe, où on croisait plein d'autres marginaux. On est en 1966-1967. Notre réseau, c'étaient des gens en rupture, qui ne s'étaient pas bien intégrés. Il est vrai que, à cette époque-là, c'était plus facile de se démerder, on arrivait toujours à trouver un petit boulot, les gens faisaient un boulot pendant une semaine puis s'arrêtaient. Dans notre milieu c'était comme ça. »

Il ne s'agissait pas là d'un phénomène parisien, car cette mobilité potentielle dans le travail était généralisée et a duré jusque dans la première moitié des années 1970 : « J'ai connu des mecs qui travaillaient à la métallerie ou comme chaudronniers à Villeurbanne, et si tu te pétais avec le singe\*, tu traversais la rue, tu trouvais

---

\* Traduction : tu t'engueulais avec le patron.

du boulot immédiatement. Les mecs ils embauchaient et ils débauchaient dans la même journée. Sur Lyon, dans les petites entreprises de métallurgie, ça a duré jusque vers 1973. » « Nous les ouvriers, on pouvait trouver trois patrons dans la même journée et on les choisissait. On pouvait embaucher à 8 heures, sortir à 9 et embaucher ailleurs, ça veut dire que la peur de perdre son travail n'empêchait pas ceux qui tenaient à leur liberté de l'exercer. Ils n'étaient pas tenus au collet comme aujourd'hui. »

Se mettre en grève, occuper sa boîte, séquestrer la direction, c'était aussi une manifestation de cette « liberté » de la classe ouvrière, et nos camarades qui travaillaient n'ont évidemment pas été les derniers à l'exercer. Mais, lorsqu'on prône l'autonomie du prolétariat, on ne participe pas à une lutte pour y faire de la propagande et du prosélytisme. On s'y engage, bien sûr, avec nos idées, mais nul besoin de les afficher en tant que telles pour exprimer nos convictions lorsque c'est nécessaire.

Pour illustrer ce que cette position implique, je vais déroger pour une fois au principe d'anonymat pour le seul de mes interviewés qui a participé à l'occupation de sa boîte en 68. Il s'agit d'Henri Simon, principal animateur de la revue *Informations correspondance ouvrières* : « Pour moi il y a toujours eu une séparation entre activités sur le lieu de travail et activités politiques à l'extérieur. Il s'agissait de pousser les gens à s'exprimer par eux-mêmes, c'était l'autonomie. Je n'ai jamais parlé de mes activités politiques plus théoriques au boulot, au point qu'un jour autour

de 68, un gars m'a demandé si je connaissais *ICO* ! Afficher une position politique aurait entraîné une séparation, la perception d'un engagement politique provoquait un recul et, surtout, ça n'aurait pas été cohérent avec ma vision de l'autonomie, qui était de chercher à déceler les tendances à l'autonomie dans les luttes, quelque chose qui devait s'échapper du carcan légal, du carcan syndical. »

Ce qui s'exprime là, c'est d'abord l'idée de ne pas mettre en avant son « étiquette politique » et ensuite de ne pas chercher à endoctriner ses compagnons de lutte, ce qui n'empêche pas d'exprimer ses convictions lorsque cela s'impose.

Le témoignage d'Henri Simon permet aussi de se faire une idée du flou quant aux raisons d'entrer en grève et aux revendications qui régnait dans les entreprises en Mai 68 : « Dans les assemblées, on parlait de choses très concrètes comme la bouffe. Un jour s'est pointé à la porte un gars qui venait remplacer des troènes dans la cour, il y a eu un débat pour savoir si on le laissait entrer. Le comique de l'histoire c'est que quand la grève a éclaté, on n'avait pas de revendications, y en avait nulle part. Les revendications ont été élaborées à partir de ce que disaient les gens, ça allait de petites réclamations à des trucs plus généraux comme les salaires. Ça explique pourquoi les accords de Grenelle ont facilement pris. Au départ, on entrait en grève parce que les autres étaient en grève. »

Lorsqu'on évoque ce qui s'est passé en Mai 68, les jeunes gens d'aujourd'hui peinent à imaginer ce qu'a été concrètement cette « plus grande grève

générale de l'histoire », dont on devrait plutôt dire, selon *ICO*, qu'elle a été « une grève généralisée » à tout un pays et à tous les secteurs d'activité : « Henri Simon a raison de parler de grève généralisée et non de grève générale. Tout était en grève. Le pays était totalement paralysé. »

On est loin de l'image de Mai 68 réduit à une sorte de Commune étudiante, laquelle ne nous aurait guère intéressés au demeurant : « Il y a des gens qui tiennent absolument à en faire une fête étudiante, un monôme, rien de plus. Moi je dirais, classiquement situ là-dessus, que c'est la plus grande grève générale ouvrière de l'histoire. » « S'il n'y avait pas eu de grève, je me serais tenu à l'écart. » « Si ce n'est pas la masse des travailleurs qui bouge, tout le reste c'est de l'agitation culturelle mais sans conscience sociale, ça ne fait pas peur au capitalisme. »

Une insurrection était-elle imaginable fin mai ? Le général de Gaulle semblait, en tout cas, s'y préparer : « On a pensé à un affrontement avec l'État quand de Gaulle est parti voir Massu. J'avais fait partie de son corps d'armée. Avant de me faire réformer, j'ai fait toute la période des classes. J'ai très bien vu à quoi on nous préparait. Un instit' libéré après m'a dit que dans le régiment, ils étaient en état d'alerte. Massu avait dit à de Gaulle : “quand vous me ferez signe, j'arriverai avec mes bataillons”. »

Sans doute aussi que personne n'a voulu risquer « le bain de sang » : « On a vu que ce pouvoir était contestable. Je ne te dirais pas que c'était un tigre de papier mais qu'il était possible – et on l'a fait concrètement

– de le combattre avec efficacité. On n’est pas allés au bout, on a payé l’addition et on continue de la payer. Il y a des limites que l’on n’a pas voulu franchir, sans ça, on y aurait peut-être bien perdu la vie. On aurait pu continuer à se battre, garder la rue, parce que c’est dans la rue qu’on a gagné, parce que le pouvoir ne voulait pas faire de bain de sang. Si on avait continué l’escalade et les combats de rue, l’étape d’après aurait probablement été le bain de sang, l’armée. » « C’est une révolution qui a échoué à court terme, comparable à 1848. Vingt ans après, beaucoup de choses se sont passées, certaines libérations, je n’en tire pas du tout un bilan négatif. Pourquoi a-t-elle échoué? Parce qu’on n’était pas prêts à mourir pour. En face, ils ne voulaient pas nous tuer non plus, ça compte, sauf du côté de la droite et de l’extrême droite. Il y a ce connard de préfet qui nous aurait canardés pour sauver sa merde de préfecture. L’historien de la fac de Nantes qui a écrit “heureusement l’infanterie de marine était à Vannes” nous aurait canardés lui aussi. Il y avait des versaillais là-dedans. »

Il faut également tenir compte du fait qu’il n’y avait pas tant de grévistes dans les manifestations, à Paris et dans d’autres villes, et que les prolos étaient bien encadrés. Ce qui n’empêchait pas de jeunes ouvriers de se joindre aux barricadiers et aux « casseurs » : « Je voyais qu’il y avait du monde dans les manifs mais pas beaucoup de grévistes. Ou bien ils sortaient des rangs syndicaux, ou participaient individuellement. » « On voyait des ouvriers dans les manifs, mais ils étaient derrière les barrières des syndicats. Des fois, ils se mêlaient à nous. Dans les affrontements, on

trouvait aussi bien sûr des ouvriers. À Gay-Lussac, il y avait une masse énorme d'ouvriers de la banlieue. »

Et pourtant, comme l'écrit Bruno Astarian, « *on s'attendrait à ce que dix millions de grévistes créent un climat insurrectionnel* ». S'interrogeant sur « *pourquoi ça n'a pas été le cas* », il argue que « *le mouvement de Mai doit ses limites aux années de prospérité qui l'ont précédé et dont les acquis sont encore loin d'être entièrement remis en cause. La conjonction du ralentissement de la hausse des salaires, de l'apparition du chômage et du problème des OS provoque la poussée revendicative, mais ne fait pas une situation de crise révolutionnaire\** ». En bref, on était dans une phase prospère du cycle de la production capitaliste et pas encore en période de crise, même si celle-ci s'annonçait.

Il faut aussi considérer certaines modalités de la grève de mai 68. Si les entreprises ont été massivement occupées, le plus souvent, elles l'ont été en réalité par « très peu d'ouvriers ». « Ceux qui occupaient, c'étaient les militants syndicaux », quand bien même ils n'auraient pas été à l'origine du déclenchement de la grève. « *Nous fûmes tout à fait surpris de constater que les usines étaient bien souvent silencieuses et vides. À part cinq cégétistes, la plupart disposés à l'entrée, sous un timide drapeau et la responsabilité d'un permanent syndical, la base était introuvable\*\*.* »

Dans leur grande majorité, les ouvriers « restaient chez eux ». On dit, par exemple, que les magasins de bricolage, bien moins nombreux à l'époque

---

\* ASTARIAN Bruno, *Les Grèves en France en mai-juin 1968*, op. cit., p. 81.

\*\* CIANCIA Guy, *Lille en Mai. Chroniques anarchistes*. Passez muscade, 2015, p. 90.

qu'aujourd'hui, ont vu leurs ventes exploser en Mai 68. Vaquant à leurs occupations, les travailleurs ne semblaient pas très affectés par le non-versement de leurs salaires : « *Cette masse de "passifs" traverse le mouvement en vivant sur ses réserves et en se désintéressant du quotidien de la grève\**. »

Dans cette période encore prospère, bien des ouvriers avaient effectivement des « réserves », comme les tailleurs d'ardoises de Trélazé déjà évoqués, et ils avaient souvent un jardin qui les aidait à « tenir », comme en témoigne ce souvenir d'une rencontre à Flins : « On a rencontré des prolos qui nous ont invités à bouffer chez eux ; on leur a demandé s'ils avaient les moyens de tenir. Le gars nous dit : aucun problème. Les types avaient leur jardin. Comme à Nantes, les mecs avaient leur poulailler et tout, ils pouvaient tenir encore au moins un mois. C'est eux qui nous ont invités à bouffer et on était quand même cinq. »

Mes parents animaient un centre naturiste dans la région de Marseille, ma mère s'occupait de l'intendance. En Mai 68, un problème de santé la cloue au lit. Et nos copains en grève déboulent pour manger, discuter, piquer une tête dans la piscine avant de rentrer à Marseille pour poursuivre leurs activités de lutte. Ils n'allaient tout de même pas rester en permanence dans leurs bureaux de poste, leurs dépôts de bus ou leur usine ! Il fallait donc nourrir tout ce beau monde. C'est ainsi que j'ai consacré pas mal de mes matinées de Mai 68 à courir après le ravitaillement (pas trop dur,

---

\* ASTARIAN Bruno, *Les Grèves en France en mai-juin 1968*, op. cit., p. 82.

nous étions à la campagne) avant de rejoindre mon comité d'action local, d'embarquer avec l'un ou l'autre ou en stop pour aller manifester à Marseille. J'ai donc tout de suite perçu cet « absentéisme de grève », mais je n'en imaginais pas du tout alors le sens profond. Selon Bruno Astarian, *« cet absentéisme des grévistes [...] indique que le lieu de travail (usine ou bureau) n'a plus la fonction centrale qu'il a pu avoir à d'autres époques dans l'affirmation de la classe. La vie des travailleurs au travail, visiblement, n'est pas le lieu de l'affirmation de leur identité\* »*.

Il nous fallut quelques années pour comprendre que, alors que nous avions de l'autogestion généralisée, des conseils ouvriers et de la classe ouvrière triomphante plein la tête, nous étions en train de changer d'époque et « le programme prolétarien » de paradigme. Et encore un peu plus de temps pour énoncer qu'« *il ne s'agit pas pour le prolétariat de triompher, de se libérer, de libérer le travail, d'étendre sa condition... mais bien d'abolir ce qu'il est* », « la question centrale » étant de savoir « *comment une classe, agissant en tant que classe, telle qu'elle est dans la société capitaliste, peut-elle aboutir à l'abolition des classes, donc du capitalisme\*\* ?* ».

En 68, il n'y eut pour le coup pas la moindre tentative de prise en main des outils de production par les ouvriers ou de « grève active » (à quelques exceptions près, tels les imprimeurs qui utilisaient les bécane pour tirer des tracts) : « On était globalement dans l'idée que cette grève générale pouvait se transformer,

---

\* *Ibid.*

\*\* *Histoire critique de l'ultragauche. Trajectoire d'une balle dans le pied, op. cit., p. 19.*



notamment grâce aux comités d'action qui s'organisaient dans les entreprises et qui se mobilisaient contre, en gros, la CGT. La deuxième phase a été la tentative de grève active avec l'idée de s'emparer des entreprises et de les faire fonctionner d'une autre manière. Le terme d'autogestion a été abordé mais concernant des imprimeries qui pouvaient imprimer des textes sans l'accord des patrons, des activités de ce genre. » « Tout le monde parlait de gestion ouvrière, mais il n'y a jamais eu la moindre velléité de quelque chose qui ressemblait à une tentative de gestion ouvrière. Les manifs criaient : les usines aux ouvriers ! Mais les ouvriers n'étaient pas dans les usines, ils étaient tous partis. Et ils étaient partis parce qu'ils s'en foutaient. »

C'est à la reprise qu'on a vu réapparaître tous les ouvriers et qu'ont eu lieu les affrontements les plus violents : « Contrairement à ce qu'on dit en général sur les fins de grève, que ce sont des moments dépressifs, où tout rentre dans l'ordre, la reprise a été un moment très important, c'est là qu'on a vu revenir dans le cadre de la grève officielle toute cette grève souterraine, des gens qui étaient partis, qui n'étaient pas dans les occupations. Et ça a été un moment de grand conflit, c'est Sochaux, c'est Flins, c'est Renault avec Grenelle, c'est le fameux film *La Reprise du travail aux usines Wonder*. » « Les ouvriers avaient pris possession de la ville de Montbéliard, il y a eu des affrontements très durs, les ouvriers auraient fait prisonniers des CRS et les auraient foutus dans des bains d'acide, il y eut un tué. Ça sentait presque l'insurrection généralisée, alors ils ont fini par retirer

les flics. Les sociodémocrates sont intervenus pour régler la situation. C'est le seul moment en 68 où il y a eu vraiment une espèce d'autonomisation du mouvement sur le plan local, et c'était à la reprise. »

Il y eut en réalité deux morts dans les affrontements du 11 juin à Sochaux lors de la tentative d'évacuation par la police de l'usine Peugeot occupée, Pierre Beylot, flingué par un CRS, il avait 24 ans, et Henri Blanchet, 49 ans, tombé d'un mur pendant un affrontement. Il y eut aussi deux blessés graves par des grenades, l'un fut amputé d'une jambe et l'autre d'un pied.

Les « syndicats, qui poussaient à la reprise », ont aussi fait les frais de la colère ouvrière : « Au meeting sur les hauts de Flins, la camionnette de la CGT s'est barrée sous les huées, les mecs déchiraient leur carte. »

Il faut dire que les cégétistes ne l'avaient pas volé, puisque, dès le début du mouvement, « à la montée spontanée des luttes, la CGT s'est mise dedans pour contrôler », « à bloquer tout contact avec l'extérieur » et à éliminer tout adversaire intérieur : « On avait un copain d'ICO qui était OS chez Renault, il a occupé l'usine avec ses copains ; il a été coincé dans un coin par les sbires du syndicat et menacé d'être éjecté de l'usine. »

« Ayant joué pleinement leur rôle d'encadrement », les syndicats ont maintenu leur contrôle aussi serré qu'ils le pouvaient et, en signant les accords de Grenelle, infligé aux grévistes une cuisante défaite.

Face à la puissance de la CGT, les tentatives d'auto-organisation, les comités d'action, les comités de grève que nous prônions, « critiques en actes des appareils syndicaux », se trouvent bloqués, et très peu ont réussi

« à se maintenir après 68 dans certaines entreprises » :  
« J'ai proposé une sorte d'auto-organisation dans la boîte avec des délégués par service. Des jeunes ont commencé à organiser ça. Quand les syndicats l'ont su, ils ont tout bloqué. Ça montrait la réactivité de toute une partie des gens, des idées germaient mais n'ont pas abouti parce que les syndicats bloquaient tout. »

Et ces tentatives ne se heurtaient pas qu'aux syndicats, l'idée même d'auto-organisation était difficile à faire admettre : « La grosse difficulté est de faire passer l'idée qu'il ne faut avoir confiance qu'en soi-même, que personne ne peut nous représenter. Il y a une différence entre être organisé dans une structure ou s'organiser dans une lutte. Il faut que tu comprennes que c'est toi-même qui dois t'organiser et que, si quelqu'un te représente, pourquoi tu lui ferais confiance à vie ? »

Le réflexe immédiat était de dénoncer « les syndicats traîtres qui avaient collaboré avec la bourgeoisie » mais cela revient à dire que le rôle des syndicats est de défendre les travailleurs alors que, en réalité, nous comprenons vite que ce sont des intermédiaires entre salariés et patronat, des « courtiers de la force de travail », et qu'ils défendent avant tout leurs propres intérêts : « La négociation de la force de travail, la question est simple, c'est à quel prix ils la vendent. Il n'y a pas d'autre critique à formuler, une fois que tu sais que ce sont des négociateurs de la force de travail et qu'ils sont prêts à la vendre plus ou moins cher suivant ce qu'on leur propose, c'est comme un mec avec des dessous-de-table. Par exemple, les accords de Grenelle, c'est les syndicats

qui ont empoché un max, c'est pas le fric qu'ils ont donné aux gens, aux travailleurs, c'est des places qu'ils ont données aux syndicats dans l'entreprise, des comités en tous genres, ils ont gagné en puissance, c'est eux qui ont gagné parce qu'ils ont négocié la force de travail. Parce qu'il est négociateur de la force de travail, le syndicat peut en profiter. Le syndicat en soi ce n'est ni bien ni mal. C'est un margoulin qui négocie la force de travail, plus ou moins margoulin, plus ou moins escroc, plus ou moins honnête. »

Autrement dit : *Les syndicats sont des bordels*, ce slogan des Enragés étant sans doute l'un de ceux qui aura le plus longtemps survécu à Mai 68.

Le fait est que, dans le mouvement de 68, cette « *grève dure, qui a eu l'énergie de rejeter Grenelle et de demander plus [...] n'a rompu qu'exceptionnellement avec ses représentants et les a presque toujours laissés parler en son nom ; elle n'a pas inventé les modalités de la lutte qui lui auraient permis de remporter quelque chose de significatif sur les salaires et les conditions de travail* »\*. Et encore moins de remettre en cause l'exploitation et le travail salarié!

---

\* ASTARIAN BRUNO, *Les Grèves en France en mai-juin 1968, op. cit.*, p. 80.



LE CHASSÉ-CROISÉ  
ENTRE TRAVAILLEURS ET « ÉTUDIANTS »

SOUS LE RÉGIME DE LA SÉPARATION

Sauf à Nantes, le mouvement des étudiants et lycéens et le mouvement ouvrier ont presque tout le temps et presque partout fonctionné indépendamment l'un de l'autre : « Il y avait deux mouvements qu'on a mis en relation de façon artificielle. » « Dans les boîtes, les événements du Quartier latin n'avaient aucune incidence. Une espèce de dualisme entre mouvement étudiant et ouvrier a persisté tout au long. On ne pensait pas que ce qui se passait au Quartier latin pouvait avoir une incidence sur l'activité ouvrière, on pensait que c'était un truc d'étudiants. Après la rue Gay-Lussac\*, il n'y a eu aucune réaction spontanée dans le milieu ouvrier contre ça alors que ça avait été largement diffusé. »

Une liaison s'établissait néanmoins lorsqu'il s'agissait d'organiser ensemble une manifestation et de la contrôler. Cela se passait bien sûr au niveau intersyndical, ce qui ne veut pas dire que la base allait suivre : « Le lundi 13 mai, dans la manif étudiante et syndicale qui avait été organisée conjointement, on a remarqué au départ une certaine forme d'encadrement des syndicats ouvriers et étudiants. La plupart des gens de la boîte où je bossais ne sont pas allés manifester, ce qui montre une dichotomie entre la fraction étudiante et la fraction ouvrière. »

---

\* Le 10 mai, « nuit des barricades » à Paris.

Mais on en restait souvent là, parce que étudiants et ouvriers n'avaient pas les mêmes intérêts ni, *a priori*, le même devenir et les mêmes enjeux : « Entre les ouvriers et les étudiants, ce n'était pas évident. Pour les ouvriers, il y avait d'autres trucs, les salaires et tout ça qui déconnaient. Les étudiants, c'étaient en majorité des fils de bourgeois. La plupart des mecs qui barbouillaient "Fin de l'Université" sur le mur de la fac, trois ans après, ils continuaient leurs études et tout le bordel. » « À Strasbourg, on avait un tract de ces ouvriers qui s'opposaient aux syndicats, qui étaient contre les bureaucraties. Un copain et moi, on leur a écrit une lettre qu'on a signée et, après, on a diffusé ce tract dans le milieu étudiant. Mais que veux-tu que ça donne ? Ce n'était jamais que des étudiants soutenant des ouvriers. C'était sympathique, mais la radicalité qui se développait chez nous à partir de là était une radicalité assez abstraite, elle ne s'articulait sur rien de concret, ça n'emmerdait personne. »

Le fossé entre ces deux mondes était manifeste et on pouvait avoir du mal à se comprendre : « Il y a eu des tentatives de faire intervenir des représentants du mouvement ouvrier dans les AG, ils sont arrivés avec des discours qui ne disaient rien aux étudiants. » « Il n'y a eu aucune liaison avec les étudiants. Quand on demandait aux ouvriers : êtes-vous d'accord pour qu'on donne un salaire aux étudiants ? Ils répondaient : vous vous amusez, vous avez tous des voitures (!), vous n'avez qu'à travailler. » « On vivait dans ce monde étudiant qui brassait des idées proches du surréalisme, de la poésie et donc dans une contestation assez littéraire, assez intellectuelle, quelle que

soit la radicalité de cette contestation. » « Je suis allé voir l'entreprise des bus qui était un service municipal, pour discuter avec ces gens-là. Avec nos idées d'autogestion, j'étais allé porter la bonne parole. On leur demande : pourquoi vous ne remettez pas les bus en service ? Les gars m'ont dit : remettre les bus en service, oui, et l'essence, d'où elle vient ? Et si un bus renverse un piéton ? »

Qui plus est, les ouvriers voyaient dans les étudiants « leurs futurs chefs » : « On a eu deux-trois contacts avec des mecs qui avaient été virés et pas soutenus par le parti, ni par les syndicats. Mais c'était assez flou, c'étaient des ouvriers de base et nous des clampins d'étudiants, en chimie en plus, ils nous voyaient presque comme leurs futurs chefs. Ce qui aurait été vrai si on avait continué notre carrière, si on était devenu ingénieurs. »

Les syndicats, et avant tout la CGT, avaient alors beau jeu de dénoncer « *les étudiants, ces jeunes merdeux, des fils à papa qui veulent donner des leçons, c'était tract sur tract de mise en garde. Dix étudiants faisaient plus peur à la CGT qu'un car de CRS\** ».

En conséquence, ils bloquaient au maximum tous les contacts entre ces dangereux « gauchistes » et ceux qu'ils voulaient encadrer : « La grève de la Rhodia, on participait aux manifs ouvrières mais c'était vachement tenu par les stals, on ne pouvait pas s'approcher. » « Quatre ouvriers de l'usine Job viennent nous

---

\* ICO, n° 72 (juin-juillet 1968), p. 2.



chercher, on y va. En arrivant, ils disent : on amène des copains de la fac et on leur répond non, qu'est-ce que c'est que ces conneries? on n'a pas besoin d'étudiants. Rappelle-toi comment c'était, pas question d'approcher. On avait fait un tract, on l'amène à Sud-Aviation, pas question de le diffuser, il fallait donner le paquet aux mecs de la CGT qui les diffusaient mais, souvent, les déchiraient. » « On me filait des paquets de tracts que j'allais distribuer tout seul dans des boîtes en grève. À au moins deux reprises, des mecs me sont tombés dessus, les cégétistes PC me traitaient de tous les noms et puis, forcément, en voyant un môme (de 13 ans) venant distribuer des tracts, certains m'ont défendu. Ma première expérience de la CGT c'est quand je rentrais chez moi gare de l'Est, que je voyais les mecs en grève mais que je me faisais virer sous la menace quand je voulais parler aux cheminots. »

Ce parage des ouvriers par les syndicats semblait nouveau et n'aurait notamment pas été pratiqué en 1936 : « Même s'il y a eu des journées portes ouvertes où ils faisaient entrer des gens dans l'usine, la CGT et la CFDT, surtout la CGT, ont bien barricadé l'usine pour ne pas être emmerdés par des contestataires dans notre genre et ça, en 36, ils n'avaient pas besoin de le faire. En 36, c'était beaucoup plus débonnaire. »

C'est certainement vrai, du moins si j'en crois ma mère, dactylo chez Citroën en 1936, qui m'a raconté maintes fois que ses copains étudiants se trouvaient souvent avec elle dans l'usine occupée et les manifestations.

Non contents d'entraver les contacts, les miliciens de la CGT n'hésitaient pas à employer la violence et à cracher leur haine au visage de ces salauds de jeunes, et moins jeunes, déviationnistes : « Ils te foutaient les jetons et n'hésitaient pas à frapper. » « Je suis allée sur les piquets de grève à la Rhodia, c'est là que j'ai découvert la CGT en vrai, puisque je me suis fait tabasser ». « Je me souviens être allé à Tarbes où les mecs de Voix ouvrière s'étaient fait casser la gueule à l'usine. Une fille s'était fait ouvrir le crâne. »

« À Denfert, Cohn-Bendit est monté avec un mégaphone sur le lion et a commencé à parler, la CGT a mis une sono tonitruante pour couvrir son discours. Il a essayé de descendre au milieu des ouvriers avec son mégaphone, je l'ai suivi et le service d'ordre de la CGT nous a entourés, il y a eu une certaine violence. Ils nous ont poussés sur le côté. Un jeune gars derrière moi me disait : on te fera la peau, salope! »

Aubagne était une petite ville tenue par le PCF. Plusieurs membres de notre comité d'action, où se mélangeaient jeunes travailleurs, étudiants et lycéens, étaient des enfants de caciques locaux du parti. Cela nous a évité sans doute des réactions trop violentes... mais le barrage était particulièrement inflexible et les paires de baffes ont volé entre pères et fils et filles lorsque nous avons tenté de discuter avec les ouvriers encartés!

Pour saisir à quel point la CGT redoutait toute influence «extérieure», voici une anecdote assez révélatrice, non seulement de la méfiance des bureaucrates, mais aussi de leur vision de la grève en cours.

Un comité de solidarité suédois de Göteborg avait collecté de l'argent pour soutenir les grévistes français. Son délégué a eu « *un entretien avec le responsable du comité de grève Renault-Billancourt qui représentait la CGT* », lequel refusa les subsides en arguant « *que la présente grève est une affaire française et ne concerne pas les autres pays [...], que la présente grève n'était nullement révolutionnaire, que seules les revendications étaient en cause, que la mise en marche des usines par les ouvriers pour leur propre compte était une idée romantique inadaptée à la situation française, que cette grève était le résultat du travail patient et ordonné fait par les syndicats pendant de longues années et que malheureusement de petits groupes infiltrés essayaient d'opposer les ouvriers aux dirigeants syndicaux en faisant croire que les syndicats avaient suivi les ouvriers en grève et non le contraire\** ».

Il résulte de tout cela qu'il y a eu très peu de moments et de lieux où les mouvements ouvriers et étudiants se sont vraiment rejoints : « À part Censier, il n'y a pas eu beaucoup d'endroits où ouvriers et étudiants se sont retrouvés ensemble. Sauf peut-être à Saint-Nazaire. Ici, on a rencontré un groupe de paysans, des éleveurs de l'Ain. Il y a une spécificité régionale, en particulier dans la Dombes, où le Modef\*\* était très fort. »

En guise de conclusion, on pourrait aisément adopter cette interprétation : « Mon analyse des

---

\* *Ibid.*, p. 4.

\*\* Mouvement de défense des exploitants familiaux, créé en 1959 par des dissidents progressistes de la FNSEA avec l'objectif de défendre les petits exploitants agricoles contre les grands propriétaires. Il se bat aujourd'hui contre le « libéralisme » et participe à des actions et manifestations altermondialistes.

raisons de l'échec de Mai 68, c'est qu'il n'y a pas eu de liaison avec les ouvriers et c'est entre autres la faute des syndicats, de la CGT et du parti communiste qui ont tout fait pour empêcher la moindre liaison. » Si c'est un peu rapide, ce n'est pas totalement faux.

#### BRÈVES RENCONTRES

Nos camarades nantais sont sans doute ceux qui « ont été le plus loin dans la jonction entre étudiants et ouvriers ». En dehors des manifestations, cette jonction s'est opérée sous la forme d'une aide apportée, généralement sur demande, par les étudiants aux ouvriers : « Quand on a fait la jonction avec Sud-Aviation, le 13 mai, il a tout de suite été clair qu'il n'était pas question d'investir l'usine. En revanche on restait à l'extérieur pour empêcher l'intervention des flics. » « On avait des contacts avec les représentants ouvriers. Sur le terrain, on en a eu pas mal, on a été appelés à la rescousse par quelques comités d'occupation, ça a été jusqu'à la castagne. Pendant la grève des transports en commun, les jeunes de la CNTC (la régie nantaise des transports) nous ont appelés au secours, on a essayé de bloquer le démarrage des bus à leur garage central. On était une poignée d'étudiants, et les jaunes, les partisans de la reprise, nous ont foncé dessus, ils étaient prêts à nous écrabouiller. »

Même spontanée, l'aide des étudiants pouvait aussi être la bienvenue, au moins à Nantes : « C'était pendant les grèves de Batignolles. On avait piqué toutes les couvertures des cités universitaires pour

les donner aux ouvriers parce qu'ils restaient toute la nuit sur place et qu'ils se caillaient un peu ; et on avait fait des collectes pour apporter du pain. J'étais arrivé avec ma bagnole bourrée de pain et de couvertures. Alors là, tu rentres, ça te fait une grosse émotion, y a des centaines d'ouvriers en train de bouffer, un mec au micro dit : "il y a un camarade étudiant qui vient nous livrer du pain et des couvertures". Tout le monde applaudit et, là, tu es comme un con. » Précisons que l'émotion exprimée ici est celle d'un fils d'ouvrier... qui s'était déjà bien juré de ne jamais suivre la même voie que son père.

Nous avons vu précédemment que, à Nantes, les leaders syndicaux avaient été invités aux assemblées générales étudiantes mais que les usines ne tenaient pas pour autant leurs portes ouvertes aux étudiants (même quand ils avaient des fonctions syndicales, comme celui qui s'était fait expulser de Sud-Aviation après y avoir passé la nuit à jouer aux cartes avec le leader CGT). De notre point de vue, cette pratique était cependant cohérente avec notre vision de l'autonomie ouvrière, ainsi que le rappelle un Lyonnais : « On allait à l'usine de Rhodia prêter main-forte aux camarades ouvriers » mais « ce n'est pas aux étudiants d'occuper l'usine, c'est aux ouvriers d'occuper leur propre usine, s'ils le souhaitent. Nous, on est là et on marque notre solidarité. »

Ailleurs, il y eut quelques exceptions et certains des interviewés qui étaient étudiants ou lycéens furent (par hasard ou presque) autorisés à entrer dans une usine. À Toulouse : « On nous met à part et il y a une discussion avec les mecs de la CGT. Il se

met à pleuvoir et ils finissent par nous faire entrer. Et là, un super souvenir, on était assis sur les machines, à expliquer, à une vingtaine ou une trentaine d'ouvriers qui occupaient l'usine, les conseils ouvriers, la révolution allemande, comment est-ce qu'on organiserait la nouvelle société. Ça ne s'est pas reproduit ensuite, les mecs ont dû se faire taper sur les doigts, mais je ne connais aucun autre endroit où cela s'est produit. » À Marseille : « J'ai passé deux nuits dans une entreprise de réparation navale occupée, parce que ma cousine y travaillait » et « la seule fois où on a pu rentrer, rester un moment (avec les travailleurs) c'était à la gare Saint-Charles, ce n'était pas bloqué. »

Les gauchistes, beaucoup plus motivés que nous pour entrer dans les usines, y sont peut-être mieux arrivés, bien que j'en doute sérieusement. À Marseille, en tout cas, les membres de l'Organisation communiste internationaliste (OCI), trotskiste lambertiste, avaient réussi... et ils ont sûrement été les seuls dans la région. « Le seul groupe à ma connaissance qui, en conflit avec le parti communiste, était très bien implanté dans toutes les boîtes de la vallée de l'Huveaune a été l'OCI. Ils avaient monté une espèce de collectif ouvrier, une espèce d'AG qu'ils contrôlaient totalement, sur la vallée de l'Huveaune : Coder, Nestlé, Rivoire et Carret... »

N'ayant en réalité pas grand-chose d'intéressant à faire dans des usines où nous n'avions aucune envie de travailler dans le futur, nous avons d'autres circonstances et lieux pour faire d'intéressantes rencontres, principalement les manifs. Comme à Lyon : « Des

contacts avaient été établis avec de jeunes ouvriers dans les usines, mais il ne faut pas en faire une mythologie, il n'y en avait pas tant que ça; le 24 mai, on comptait pas mal de jeunes ouvriers dans la rue. Et puis les usines étaient occupées, mais il y avait pas mal de jeunes ouvriers qui se faisaient chier dans les usines et qui venaient aux manifs avec nous parce que les manifs étaient surtout étudiantes, la CGT on ne la voyait pas. »

À Paris : « En 68, il y avait une espèce de convivialité révolutionnariste qui fait qu'on pouvait dire des choses, même quand on allait voir des ouvriers. On rencontrait des ouvriers à Nanterre et dans les manifs. »

Il y eut aussi des jonctions dans les bagarres autour des usines à la fin du mouvement : « On avait conscience que le PCF c'était le grand danger, parce qu'on les voyait qui bloquaient les usines, elles n'étaient pas ouvertes. Une alliance s'est faite avec les ouvriers à Flins, mais c'était trop tard. Là, on a pu faire des trucs avec les ouvriers, lancer des pierres sur les camions des jaunes. »

Il y avait également les comités d'action, comme celui du quartier Empalot à Toulouse (où l'usine AZF explosera en 2001) : « Il y avait là essentiellement des ouvriers, c'étaient des réunions du soir, on parlait de la révolution. »

Lyon connut des comités d'action animés par des « copains » et réunissant travailleurs et étudiants : « Les copains du 22 (mars), qui étaient ouvriers, de ce qu'on appelle l'opposition de gauche, étaient en poste dans des boîtes, et on a fait des comités

étudiants-ouvriers, en particulier un comité de quartier à Villeurbanne qui émanait d'une vieille tradition d'opposition de gauche, avec notamment les ouvriers de Richard Continental, une des boîtes en pointe à Villeurbanne. Ils ont eu les drapeaux rouge et noir sur l'usine, la CGT n'en menait pas large, elle a fini par enlever le drapeau noir mais elle n'a pas pu empêcher qu'il y soit quand même. Un vieil anarchiste avait combattu dans la colonne Durruti, fallait pas la lui faire. Et il y en avait d'autres. Et je crois que d'autres usines ont eu le drapeau noir. »

Certains de ces comités d'action ont duré pendant plusieurs années, comme celui de la place des Fêtes à Paris qui rassembla jusqu'en 1971 une cinquantaine de personnes, ouvriers et « intellectuels », dans une structure horizontale auto-organisée. Ce comité fut l'un des premiers, sinon le seul de cette époque, à combattre la destruction du Paris populaire : « Le comité d'action dénonce la destruction de la place des Fêtes, l'expulsion des gens, on était seuls à dénoncer ça. On avait contre nous tout ce qui était à droite, mais aussi le PC. »

Toutefois, bien de ces jonctions ont été ponctuelles et « on ne gardait pas le contact ». À l'instar des jeunes « prolos un peu voyous » qui avaient rejoint les Vandalistes, il arriva fréquemment que les relations entre ouvriers et non ouvriers s'interrompent à la fin du mouvement de mai. Mais certains ouvriers ont « tout laissé tomber pour faire la révolution », ce qui les a parfois mis dans une situation difficile (c'est loin d'avoir été le cas de tous) : « Il y en a qui ont tout laissé tomber pour aller là où il y avait quelque chose de radical contre les patrons,



contre l'État, l'exploitation. Dans ceux que l'on a rencontrés, pour certains ça a mal tourné à la fin. Ils avaient tout laissé tomber, femmes et enfants, pour faire la révolution. L'un, en particulier, était plus âgé que nous, il devait avoir 26 ou 27 ans. C'est avec lui qu'on est allés à Flins un peu plus tard, vers la fin du mouvement. Il s'est retrouvé le bec dans l'eau ensuite pour retrouver du travail. Avec les filles aussi, les étudiantes qu'il rencontrait, ce n'était pas socialement évident pour lui. »

Quant à ceux qui, comme moi, ont commencé à travailler pendant l'été 68, ils ont pu parfois mesurer la distance entre leurs idées et la réalité du monde du travail. L'exemple qui suit est d'autant plus frappant qu'il vient d'un fils d'ouvriers (pas de gauche, il est vrai) : « Ce qui m'intéressait, c'était de discuter avec d'autres gens qui n'étaient pas étudiants. Je faisais de l'intérim pour avoir un peu de fric. L'été 68, j'ai travaillé un mois comme ouvrier et, après, j'ai fait des petits boulots de merde, dans lesquels ce n'était pas la classe ouvrière dans l'usine, c'était la classe ouvrière dans les supermarchés, les bureaux, c'étaient des employés et, là, on discutait avec des jeunes et on sentait un terrible décalage entre des positions que je commençais à acquérir et la réalité du vécu et de la pensée des ouvriers ou des employés. La seule fois où j'ai eu une véritable discussion, c'était avec un vieil ouvrier anarchiste qui était complètement désespéré de la classe ouvrière et disait : ceux-là, ils ne peuvent rien faire. La rencontre avec les ouvriers, ça a été un véritable désabusement. »

De mon côté, j'ai eu plus de chance. Démonstratrice itinérante pendant tout l'été 68, je travaillais dans les rayons alimentaires des supermarchés ou des grands

magasins dans une zone qui allait du Tarn aux Alpes-Maritimes. J'y ai rencontré des femmes qui avaient mené des grèves dures, n'étaient nullement résignées et qui, apprenant que j'avais été étudiante et que j'avais participé au mouvement, ont souvent provoqué des échanges d'expérience passionnants et rigolos.

Là où les discussions étaient sans doute les plus fructueuses, c'est lorsque ce sont des ouvriers qui sont venus à la rencontre des étudiants dans les facs occupées : « À Toulouse, en Mai 68, on crée une salle, une espèce de séminaire dans la fac, qui va se tenir quatre ou cinq fois, toute notre intervention était axée sur les conseils ouvriers. Il y avait des ouvriers, de jeunes ouvriers radicaux. D'où l'importance de créer des lieux. La moitié ou les trois quarts étaient des étudiants et des syndicalistes, des anars, les Espagnols. Un de mes plus chouettes souvenirs. »

Il y eut ainsi, dans diverses régions, des tentatives de comités d'action ou de liaison travailleurs-étudiants ou travailleurs, étudiants et paysans dans des locaux universitaires dont la plus aboutie est, à coup sûr, celle du comité de Censier.

#### L'AVENTURE DU COMITÉ D'ACTION

#### TRAVAILLEURS-ÉTUDIANTS DE LA FACULTÉ DE CENSIER

L'histoire du Cate de Censier est assez méconnue, même si l'un des membres de ce comité a écrit un livre, *Mai retrouvé\**, qu'elle est plus ou moins évoquée

---

\* BAYNAC Jacques, *Mai retrouvé*, *op. cit.*

dans tous les textes et livres sur l'ultragauche à cette période... et jamais dans les autres. Selon Jacques Baynac, « *la maigreur de l'information concernant Censier ne tient à aucun ostracisme particulier des médias. C'est au contraire la méfiance à leur égard des "militants" de Censier qui explique leur silence. Dès les premiers jours fut en effet prise la décision d'interdire l'entrée aux journalistes et aux "touristes" [...]. Ainsi fut éconduite une équipe de France-Soir et des personnalités telles que le cinéaste William Klein ou l'écrivain Jean Genet\**. »

Et ce n'est qu'avec le recul que ses participants ont compris « à quel point Censier a été unique » en son genre, même si ce n'est qu'à la marge : « Maintenant je me rends compte à quel point Censier a été unique. C'était le lieu où les gens comme nous rencontraient des ouvriers sur la même longueur d'onde. C'était une infime minorité. La minorité qui était un peu radicale, c'était 10 % des ouvriers et nous, on en avait 1 % mais, à tort ou à raison, on pensait que le vrai mouvement social était là, la classe ouvrière était là, et pas à la Sorbonne. Il y avait plein d'ouvriers à la Sorbonne mais, là, à Censier, les ouvriers étaient en train de faire quelque chose de qualitativement différent. » « Je croyais que je délirais en pensant que Censier c'était unique. J'aurais imaginé qu'il y avait eu des trucs comme ça un peu partout, mais non. »

« *Il me fallut longtemps pour [...] admettre la production subversive de l'annexe Censier de la faculté des lettres de la Sorbonne comme unique dans le mouvement de 68\*\*.* »

---

\* *Ibid.*, p. 15.

\*\* *Ibid.*, p. 14.

Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, considèrent ce comité comme « *l'initiative la plus remarquable à ce moment-là* ».

Dans ce comité, il y avait relativement peu d'étudiants et ceux-ci n'étaient pas préoccupés par les problèmes spécifiques aux étudiants : « Ça regroupait des ouvriers, tous ces marginaux qui s'étaient agglutinés avant et des étudiants en rupture avec le mouvement étudiant qui voulait améliorer l'université, qui parlait des diplômes, etc. On était complètement en dehors de tout ça. Les étudiants qui venaient étaient des gens qui en avaient ras le bol des discussions autour des étudiants et n'avaient plus rien à voir avec les études. » « En fait, le lien avec le mouvement étudiant était relativement faible. »

Censier a été, à ma connaissance, le seul lieu où étudiants, marginaux et travailleurs ont véritablement fonctionné ensemble pendant le mouvement de mai : « Il y avait aussi un dépassement des barrières sociologiques, moi j'étais un petit étudiant de 20 ans qui ne connaissait rien à la vie, je crois que ce qu'on a vécu là avec des ouvriers ne s'est pas produit ailleurs, ou à une très petite échelle et pas pendant un mois. » « On était les uns et les autres dans une espèce de fusion spontanée. »

On peut donc se demander pourquoi c'est dans une faculté que ce comité s'est constitué et dans celle-ci précisément. L'explication est toute simple, c'est une affaire de quartier. Si on peine aujourd'hui à « se

---

\* *Histoire critique de l'ultragauche, op. cit.*, p. 267.

*rappeler que le quartier Mouffetard fut longtemps un lieu de désordre social, provoquant au XVIII<sup>e</sup> siècle l'installation de la caserne qui se trouve toujours place Monge\** », il faut savoir que, dans les années 1960-1970, la Mouffe, comme on l'appelait, était encore un quartier très populaire. Mais, comme c'est au Quartier latin, c'était aussi une aire de rendez-vous pour la jeunesse, étudiante ou non. On s'y retrouvait dans les bars, on s'y réunissait aussi dans des lieux comme « un petit théâtre vers le bas de la rue Mouffetard » où « Voix ouvrière avait un cours le samedi après-midi » avant de rejoindre les mêmes bars. Il y avait aussi deux librairies qui diffusaient textes, revues et livres anarchistes, de la gauche communiste et des situationnistes (avant que ceux-ci ne se fâchent avec l'une et l'autre et lui préférèrent l'anonymat du kiosque Cluny) : La Nef, rue des Boulangers, et La Vieille Taupe, rue des Fossés-Saint-Jacques, précieux lieux de rencontre et de discussion pour nos camarades parisiens.

Les anarchistes préféraient La Nef : « La librairie de Nataf, à côté de Censier, rue des Boulangers. Nataf était libraire-éditeur, anarchiste. Sa librairie, c'était le lieu où on pouvait se retrouver. Je n'allais pas à La Vieille Taupe, on était vraiment anarchistes ! »

Pour beaucoup d'autres, La Vieille Taupe constituait un point de ralliement d'où « ça fusait dans le quartier » et le collectif informel qui l'animait s'est trouvé tout naturellement au cœur de ce qui s'est passé à Censier : « On avait aussi une implantation territoriale, le fait qu'on soit arrivés à Censier, c'est aussi lié à ça, on avait

---

\* MIESSEROFF Lola, « Encore un peu le temps des merveilles » in *Un Paris révolutionnaire, op. cit.*, p. 123.

un réseau relationnel. Avec les gens qu'on rencontrait le soir à la Contrescarpe, on ne discutait pas forcément de textes théoriques, c'étaient des copains. Censier, ce n'était pas loin de là physiquement; tu marches dans la rue dans un secteur où tu as plein de copains et tout d'un coup tu as Censier qui est là. On était dans notre univers, notre zone géographique, mais ce n'était pas en lien avec les étudiants. »

La faculté était donc avant tout un lieu de proximité disponible : « Maintenant en revoyant l'histoire, aller à l'université c'était un moyen pour une très petite minorité de salariés de trouver autre chose, ils allaient retrouver des étudiants, mais dans le petit groupe qu'on était, on n'était que deux étudiants. J'ai l'impression qu'ils sont venus d'eux-mêmes. Quand il se passe un événement important, les gens se retrouvent dans les lieux publics disponibles. »

Ce n'était cependant pas le seul lieu possible, la Sorbonne et l'Odéon n'étaient pas très loin, mais ce qui se passait à Censier pouvait légitimement être considéré comme plus « sérieux », moins symbolique et plus efficace : « Pourquoi Censier? Peut-être parce que la Sorbonne apparaissait comme un lieu de désordre, où tout le monde avait la parole, c'était la confusion. Après tout, les situationnistes sont partis de la Sorbonne. » « La Sorbonne, c'était pour les clowns et l'Odéon pour les artistes; à la Sorbonne sont allés les clowns, les grandes gueules et les artistouilles en tous genres, tous les gens qui pensaient qu'il fallait être dans un lieu symbolique mais qui n'étaient pas des "militants" au sens propre, bon, je n'aime pas le mot militant, mais

ce n'était pas des gens qui étaient là pour faire quelque chose, ils étaient là pour parler, discuter, échanger, se montrer, être avec, mais pas pour faire quelque chose. À Censier, on s'est retrouvés avec tous les autres, ceux qui pensaient qu'il fallait faire des actions, préparer des manifs, préparer des tracts. On n'était pas là pour se faire voir ou voir comment ça se passe. »

Finalement, c'est un peu comme si chaque courant avait plus ou moins trouvé « naturellement » son lieu : « On arrive à Censier en revenant de la grande manif de mai. Quand ça a explosé, la grève est devenue générale, il y a eu des gens pour aller à la Sorbonne, les autres sont allés à Censier parce que c'était plus naturel, on ne pouvait pas tous aller au même endroit. Je crois que les choix se sont faits de manière implicite, il y a peut-être eu des discussions de répartition mais je ne vois pas qui, quoi, qu'est-ce. À Normale sup' et aux Beaux-Arts, pour aller vite, il y avait les maos. » « À Censier, ce n'était pas une atmosphère pour les gauchistes, ils ne devaient pas avoir envie de venir ou ils avaient mieux à faire ailleurs. »

À Censier, le comité s'est d'emblée installé à l'écart des gauchistes, qu'il va rapidement déborder : « On rentre dans la faculté occupée et on est confrontés aux gens de la FER\*, les trotskistes lambertistes. Il se trouve que, le 12 mai, pendant une réunion avec les lambertistes qui voulaient former le comité d'occupation de la fac, un gars qu'on connaissait du quartier arrive dans la salle, nous reconnaît et dit : “laissez tomber tous ces cons, venez avec nous au troisième

---

\* Fédération des étudiants révolutionnaires, organisation lambertiste.

étage, on commence des réunions avec des ouvriers”. Du coup, on va au troisième étage et, à partir de là, commence ce fameux comité qui était un truc du quartier. Les premiers étaient arrivés par le comité d’action travailleurs-étudiants du quartier de Censier. Toute l’histoire de Censier commence à partir de là. »

Le comité occupe la fac, nombreux sont ceux qui y vivent jour et nuit, il s’empare de la plupart des services pratiques et les activités s’organisent sur la base du « volontariat spontané », de la libre coordination : « Une des caractéristiques, c’est qu’on ne voulait pas de délégation de pouvoir, une sorte de comité de coordination se forme. Dans Censier on se retrouve rapidement à une centaine de personnes à assurer la logistique de ce qui se passait. À l’intérieur de ça émerge une espèce de comité de coordination qui n’est pas élu, on se réunit de façon continue et informelle pour partager les tâches, organiser les choses avec un volontariat spontané. Du coup, des gens vont se retrouver à la cuisine, ou à la ronéo, à diffuser des tracts. Chacun fait un peu selon ce qu’il sait faire. On était une centaine en permanence à dormir sur place. »

Ce fonctionnement s’explique par le fait que c’est le courant ultragauche, avec des gens de La Vieille Taupe, de Pouvoir ouvrier, du Groupe de liaison et d’action des travailleurs\* et d’autres, qui apporte à Censier « une armature politique » et « la volonté de s’étendre avec les comités de base, les comités d’action » : « La cohérence de Censier, c’était un

---

\* Glat : groupe militant d’ultragauche partisan de l’auto-organisation ouvrière, diffusant de 1960 à 1978 le bulletin *Lutte de classe*.



groupe de gens passés par le moule de la Gauche communiste, PO pour les uns, S ou B pour un autre. Ce n'était pas n'importe quoi. »

Ceux-là invoquent des activités très différentes de celles des Enragés et situationnistes, accusés de « ne pas faire grand-chose » et d'avoir, en quelque sorte, raté un coche en refusant de participer au Cate : « Le problème, quand les situationnistes sont à la Sorbonne, c'est qu'ils sortent des textes qui ne sont pas inintéressants ou des affiches "Tout le pouvoir aux conseils ouvriers" et tout ça, alors qu'il n'y a pas de conseils ouvriers. En dehors d'effets oratoires, qui ne sont pas à minimiser, ils ne sont pas là. Ils ne font pas grand-chose. Il n'y a pas d'effet en dehors des idées. » « Ce que nous on a fait, c'est complètement différent. Les gens arrivaient à Censier parce qu'ils sentaient que soit à l'Odéon, soit à la Sorbonne, soit avec les situs, il n'y avait rien qui se passait. Les situs ne disaient pas de conneries mais ils n'étaient pas enclenchés avec quelque chose. Nous, on n'était pas dans le délire, il y avait des trucs concrets. »

*« Un peu avant 68, l'IS, dans le numéro 11 de la revue, répondait aux ultragauches que les situationnistes ne se souciaient pas de regrouper autour d'eux des ouvriers pour mener une action "ouvrière" permanente. Le jour où il y aurait quelque chose à faire, disait l'IS, les révolutionnaires seraient avec les ouvriers révolutionnaires. C'est ce qui se passa [à Censier]\*. »*

Le comité produit des tracts, distribués « *aux portes des usines, des stations de métro, des gares, des grands*

---

\* « Le roman de nos origines », in *La Banquise. Revue de critique sociale*, n° 2, p. 26, sur le site [archivesautonomie.org](http://archivesautonomie.org).

*magasins et même des PMU* », et appelle à la création de comités d'action autonomes sur les lieux de travail. L'un de ces tracts, rédigé en espagnol, portugais, arabe et serbo-croate, s'adresse aux travailleurs étrangers. Les diffuseurs invitent ceux qui sont intéressés par le contenu des tracts à venir se joindre aux assemblées de Censier : « Au comité d'action travailleurs étudiants, les ouvriers sont venus après la manif et sont restés. Ça débattait, ça préparait des manifs. C'était un mouvement, tu ne pars pas d'une manif d'un million de personnes pour rentrer chez toi et regarder la télé – qui en plus n'était pas terrible ! »

« Plein de gens venaient à Censier, ils voulaient faire la grève. Et c'est seulement après que certains se radicalisaient, pour employer un mot mal vu aujourd'hui. » « Nous, on va au hasard distribuer des tracts dans les usines, soit on est accueillis, les gens nous font entrer, soit non. Le seul endroit où il y a un blocage qui va être infranchissable pendant tout le mois, c'est Renault-Billancourt. Citroën est moins monolithique et pas aussi bien contrôlé, il y avait plein de travailleurs étrangers. Et, en plus, on n'y allait pas comme étudiants et les mecs qui étaient avec nous n'étaient pas des étudiants. J'ai souvenir de prolos, ceux qu'on appelait des marginaux, qui se mettaient à tenir des discours. Nous, on ne faisait pas grand-chose par rapport à eux. Des mecs montaient sur des bidons et se mettaient à haranguer les gens devant l'usine, moi j'étais scié de voir ces gars qui,

---

\* BAYNAC Jacques, *Mai retrouvé*, *op. cit.*, p. 120.

intellectuellement, ne semblaient pas très finauds et qui, tout d'un coup, se mettaient à parler, ils avaient les mots qu'il fallait pour étonner et intéresser les gens. C'est comme ça qu'en quelques jours on se retrouve à 400 ou 500 en AG. »

« Dans les entreprises, au même moment, se déclenchent des comités d'action en dehors des syndicats, des petits regroupements se forment qui veulent déclencher la grève ou occuper l'usine si la grève a déjà été déclenchée. Il y en a plusieurs dizaines, et ce ne sont pas des petites boîtes. »

Des contacts se nouent et de plus en plus d'ouvriers, dont des « délégués informels d'ouvriers radicaux » et des comités d'action, se rendent à Censier et y participent aux AG au fur et à mesure que la grève s'étend. Au sein du Cate, « chacun suivait plutôt un comité ou un autre » ; l'un « s'occupait de la RATP », d'autres étaient en relation avec les ouvriers de Citroën, d'autres encore avec les employés du Service des eaux de la Ville de Paris ou avec le comité d'action de Rhône-Poulenc. Il y a également des synergies avec des comités de quartier dont celui du XIV<sup>e</sup> pour lequel le Cate va publier le bulletin *L'Anti-Mythes*\*.

S'il y a eu « jusqu'à 500 personnes dans les AG », l'objectif du Cate n'était pas de recruter mais d'impulser des comités d'action autonomes : « On poussait

---

\* La seule trace trouvée de ce bulletin (sur le site Bianco : 100 ans de presse anarchiste) le donne pour émanant du comité d'action travailleurs-étudiants de Créteil. À ne pas confondre avec *L'Anti-Mythes* (1974-1978), revue connue surtout pour ses entretiens réalisés avec des anciens de Socialisme ou Barbarie et Pierre Clastres. Sur [archivesautonomie.org](http://archivesautonomie.org).

à la création de comités d'action dans les usines, c'était l'idée générale; on était tous d'accord sur le fait qu'il fallait des comités d'action partout, y compris, bien sûr, chez les grévistes. C'étaient quelques ouvriers qui étaient partants pour la constitution de comités d'action sur place. Ils demandaient de l'aide, du soutien et on faisait le soutien. Mais l'idée c'est que ça se constitue là-bas. Étudiants-machins trucs, c'était juste de l'aide pour que se constituent des comités d'action autonomes. On était un comité de liaison qui visait à la constitution de comités d'action sur place. »

Puisqu'il ne s'agissait pas de prendre le pouvoir politique, on pouvait espérer de ces comités d'action la mise en œuvre, rapidement déçue, d'une « grève active » dans les entreprises, puisqu'il ne s'agissait pas de prendre le pouvoir politique : « La question s'est posée de qu'est-ce qu'on fait? L'idée était plus de transformer en grève active et pas de prendre le pouvoir, comme aller attaquer l'hôtel de ville par exemple. » « Est-ce qu'il y a eu une série d'exemples concrets de prise en main d'appareils de production? Je ne sais pas mais c'était dit, c'était exprimé. Par exemple, les gens de la RATP disaient : on fait le métro gratuit. Mais c'était en gestation. »

On pouvait alors imaginer une organisation différente de la vie quotidienne, avec des solidarités comme celle des agriculteurs qui ont ravitaillé Censier : « À un moment donné, au bout d'un certain temps, on n'a plus d'argent individuellement, pour manger, ni rien, et du coup des agriculteurs ont envoyé de la bouffe. Certains d'entre nous avaient

pris des contacts avec des groupements d'agriculteurs et, du coup, des camions de bouffe sont arrivés à Censier. C'est l'idée de ce que pouvait être une grève active, l'idée qu'on pouvait organiser la vie de manière différente. »

Néanmoins, l'idée même d'un comité de grève peut sembler paradoxale à ceux qui refusent toute délégation : « L'idée était que dans les entreprises, où il y avait parfois plusieurs comités d'action, ils élisent un comité de grève en opposition aux organisations syndicales. Il y a eu des projets mais ça ne s'est pas fait et c'est caractéristique de ce type de mouvement de ne pas arriver à se donner de délégation et de le refuser en même temps. Le comité de grève, ça revient à une délégation. On était pris dans des contradictions : on était dans cette fusion spontanée et, en même temps, on se disait : il faut qu'on s'organise. »

Cette idée de comités de grève ne posait cependant aucun problème à un groupe formalisé comme le Glat (qui en était l'auteur), fonctionnant pourtant sur des bases « conseillistes et antibureaucratiques », mais ce n'était pas le cas de « cette espèce de regroupement autour de La Vieille Taupe qui était très informel avec des trucs spontanés et des trucs qu'on faisait séparément et dont on discutait ensemble quand on se retrouvait » ni celui des ouvriers des comités d'action qui ont « hué le texte sur les comités de grève proposé en assemblée générale ».

Ce sont d'ailleurs les militants du Glat qui, au moment où s'amorce la fin des grèves, lancent le comité inter-entreprises (CI) dont la première réunion

se tient à l'usine Nord-Aviation de Châtillon. « *Vingt à trente militants, syndiqués ou non, travaillant dans une douzaine d'entreprises ou de secteurs différents [...] décident de coordonner leurs actions\**. » Le CI se réunira ensuite tous les jours à Censier. C'est aussi la base de la RATP qui « rue dans les brancards » et réunit « plusieurs centaines de personnes, 400 ou 500 » à Censier le 10 juin. « À ce moment-là, ces gens de la RATP qui arrivent en force ont un comité d'action très puissant. Ils disent : "on arrive non seulement à empêcher la grève de s'arrêter à la RATP et on maintient la grève dans toute la boîte mais on pense qu'il peut encore y avoir un retournement de situation, un redémarrage du mouvement" » ; « le comité inter-entreprises arrive avec l'idée qu'on peut encore cristalliser une force antisyndicale et à relancer le mouvement. »

Las, c'est bel et bien la fin du mouvement, le Cate abandonne Censier le 14 juin. Le comité inter-entreprises se réunira à la Mutualité, puis dans une salle de la rue de Rennes, jusqu'à sa dissolution en février 1969 « *plutôt que de s'organiser en groupe léniniste\*\** ».

C'était aussi la fin des espérances en la création et la dissémination des comités d'action auto-organisés : « Je pensais, avec l'échec de la grève et la réaction contre les syndicats qui avaient trahi la grève, etc., que de ces comités allait sortir une organisation qui aurait duré, assez souple mais quand même une organisation, fondée sur les comités d'action, mais un comité d'action unique conséquent, pas les 15 membres de

---

\* *Ibid.*, p. 226.

\*\* *Ibid.*, p. 245.

PO plus les 30 membres de S ou B, quelque chose qui, à l'échelle de Paris, aurait réuni des milliers de gens, coordonné je ne sais pas trop comment mais coordonné quand même. Pas un parti non plus. Je pensais que ça allait se faire à Paris et ailleurs et que ça allait être la suite de mai. Ça aurait été le début d'une auto-organisation. »

Même si le comité inter-entreprises permet de se faire encore quelques illusions, elles seront sans lendemain, du moins pour ce qu'il en est du comité : « Le comité se réunit une fois par semaine pendant un an et, petit à petit, perd de sa consistance. On voit ce qu'on a perdu mais moi, pendant longtemps, je pense que ça va arriver. »

*« Petit à petit l'ensemble des relations s'effilochera et les actions pratiques, surtout dirigées contre les appareils syndicaux, feront place à des discussions de "café du commerce", et ce collectif décidera sa dissolution\* . »*

---

\* CERUTTI François, *D'Alger à Mai 68, mes années de révolution*, op. cit., p. 109-110.

## AU TEMPS DU MUGUET

### UNE EXPLOSION DE LIBERTÉ

Sans doute comme tous les « soixante-huitards » (appellation qui fleure quand même un peu la jalousie envers tous ceux qui ont eu la chance de participer à l'explosion de Mai 68), nous avons vécu intensément cette période. Ce qu'on m'en a dit ne diffère donc guère de ce qu'on peut lire couramment ailleurs. Néanmoins, il m'a semblé qu'il aurait été dommage de ne pas en rendre compte, ne serait-ce que parce que, pour beaucoup d'entre nous, Mai 68 a été un aller sans retour, un événement dont « on ne se remet jamais » : « On a vu le monde différemment pendant un mois. On était avec les autres, on était soi-même. Ce qu'on faisait avait immédiatement une conséquence. C'est de ça qu'on ne se remet jamais. Il m'est arrivé de comparer des gens qui avaient vécu 68, pas tout le monde certes, avec les cosmonautes qui avaient mis le pied sur la Lune, ils ont tous eu après un drôle de syndrome, ils ont vu la Terre depuis la Lune et ils sont devenus un peu jobards. Comme eux, on a mis le pied ailleurs. On était dans ce monde-là et tout d'un coup on l'a vu différemment. Les pratiques, les rapports entre les gens, les choses devenaient un peu plus évidentes, ce qu'était la société et ce qu'elle pouvait être, ce que pourraient être les rapports entre les individus. Ce sentiment de faire quelque chose ; même ce que tu faisais individuellement ou avec deux ou trois, tu sentais que



ça avait tout de suite un impact sur les autres, et réciproquement. Chacun restait vraiment un individu, il n'y avait pas de fusion, c'était l'interaction. »

Ce dont on « ne se remet pas », c'est d'abord de se sentir faire partie d'un grand tout où on « se sentait bien », dans les échanges verbaux et dans l'action, et d'en être sorti transformé :

« Cette radiance d'anonymat, cette force, comme un fleuve que rien ne peut arrêter. J'étais bien dans ce fleuve. Avec des gens qui n'étaient ni ouvriers ni étudiants. J'étais comme un poisson dans l'eau, avec tout ce qui me permettait de me couler là-dedans. »

En effet, on n'est plus isolé, on est en « interaction », « tout le monde se parle » directement, simplement, « à tous les coins de rue » et tout ce qu'on se dit « a une conséquence » : « Une foule de gens, jeunes mais pas que. À Angers, sur la place du Ralliement, la place du théâtre, à causer, à parler. Je me sens complètement dedans. J'étais une gamine, j'avais 15 ans, tu imagines... On veut rigoler, on veut se parler, il y a la simplicité de parole. » « Ce qui a changé en 68 et qui a disparu après c'est une énorme possibilité de communication, il y avait des lieux dans Paris où les gens discutaient avec n'importe qui de n'importe quoi. Et c'était pareil dans les boîtes. Des gens que je ne connaissais pas – on était entre 4 000 et 5 000 – sont venus me voir, m'ont raconté leur vie, ils avaient besoin de parler de leurs problèmes personnels; ce qui ne se produisait pas normalement. » « Il n'y avait pas de plafond, tout le monde parlait. Pourquoi? Parce que les gens faisaient des choses et que les mots avaient une conséquence. Tu étais pour ou

contre, pour ou contre la poursuite de la grève, tout le monde avait une opinion. Après, tu parles dans les lieux de travail jusque dans le milieu des années 1970. » « Ça a libéré la parole. Les gens n'ont jamais autant parlé entre eux. Le plus beau côté de 68, c'est que les gens n'avaient pas à bosser, ils se parlaient jusque très tard dans la nuit à tous les coins de rue. » « On parlait à des gens qu'on n'aurait pas regardés la veille et qui nous auraient pas regardés non plus, des vieux qui parlaient à des jeunes. Tout ça de manière assez spontanée. » « Le point de renversement, pour des tas de gens, c'est ce qui se passe à Paris entre le 9 et le 11, cette nuit des barricades qui est vraiment l'explosion. C'est une expérience où tu as des milliers de gens très mélangés, jeunes, vieux, prolos, étudiants, qui se retrouvent à se bastonner ensemble, ça n'a strictement rien d'une population étudiante, les barricades. On a du mal à se rendre compte de ce que c'était, t'étais dans un film mais c'était vrai. Une nuit passionnante et dramatique, tu ne pouvais pas en sortir comme tu y étais entré. »

C'était comme si, tout d'un coup, tout changeait, et nous avec, dans une ambiance de liberté, de fête, de poésie et de « jubilation » partagées : « Jubilation d'un éclatement du carcan, le sentiment que c'est ça la vie, bordel ! », « une liberté tous azimuts que je n'avais jamais connue ». « J'ai eu 20 ans le 15 mai 68. J'ai trouvé qu'ils avaient vachement bien organisé tout ça, ils m'ont fait une fête, je n'aurais pas pu rêver mieux. »

Et cela a eu une incidence immédiate sur notre vision de la vie parce que « l'Histoire nous transforme » : « Un autre contact avec le monde, on prenait conscience d'un

avenir qui nous paraissait différent de ce à quoi on nous avait préparés. » « Pour moi, il allait y avoir un changement radical, je ne cherchais plus à entrer dans les normes. » « Le gros bouleversement, la grosse histoire, c'est les barricades du 10 mai, c'est le point de renversement de la civilisation. Il y a un avant et un après; dans mon vécu et au niveau de ce qui se passait à Paris, il y a eu quelque chose de réellement fulgurant, l'atmosphère a changé et mon vécu aussi. » Le plus « étonnant, c'était cette rapidité, cette soudaineté » avec laquelle on voyait ces transformations s'opérer et notre « esprit aller vite » et, mieux encore, le faire collectivement : « L'espèce de tension qu'il y avait à apprendre vite un tas de choses aussi bien théoriques que pratiques. Être pris par la vitesse des événements. Il fallait apprendre vite et beaucoup. On était dans une période d'action et de réflexion en même temps, ça faisait une boucle. On disait à l'époque qu'il fallait aller vite, on voyait sur les murs : "aller vite". L'esprit devait aller vite. Le grand drame des révolutions c'est souvent de ne pas avoir été assez vite. Mais la contradiction, c'est qu'il faut en même temps réfléchir ensemble, établir des points de vue communs. » « Une expérience importante de 68 – et que j'ai vu revivre à un autre niveau en Yougoslavie à la fin des années 1980 –, c'est la rapidité, la fulgurance avec laquelle des groupes de gens peuvent complètement changer d'attitude et même de pensée, à quel point à un certain moment, les événements font les individus, il y a une transformation des gens, le cadre explose et les individus soudainement laissent tomber ce qu'ils pensaient avant. Ça saute aux yeux. C'est quelque chose qui file la pêche de savoir ça,

d'avoir vécu deux événements du même ordre. Quand tu te poses la question de la période de transition, tu rigoles cinq minutes en voyant la rapidité du surgissement et qu'il faut tout refaire. À un certain moment, tu as les militants de la FER bien encadrés, bien organisés, qui arrivent devant le Luxembourg et laissent tomber la manif, c'est là que tu vois le cortège se disloquer avec une partie qui rejoint les gens qui font les barricades. Les mecs se retrouvent individus et se déterminent autrement dans un événement, dans une situation. Ils ont complètement oublié l'ordre militaire dans lequel ils étaient encastrés dix minutes auparavant. »

Nous avons plus ou moins le sentiment de vivre « une page d'histoire » où « le pouvoir n'existait plus, il était dans la rue », où nous éprouvions comme « un sentiment, une sensation de l'insurrection »; nous pensions que nous étions en train de « changer le monde dans lequel pourrissaient nos vieux à trimer comme des cons. C'était acquis ». Et cette page d'histoire s'inscrivait pour nous dans l'Histoire dont nous étions les héritiers : « Quelque chose qui a été un peu comme l'apparition au grand jour d'une tendance à l'œuvre depuis au moins un bon siècle, depuis la Commune de Paris et qui est encore là. Un spectre hante le monde : la vieille taupe\* ». »

Nos idées pouvaient nous sembler, comme « c'était déjà écrit dans l'IS, dans toutes les têtes » : « Pour nous,

---

\* Joli amalgame entre deux citations de Marx. La première, tirée du *Manifeste* : « Un spectre hante l'Europe : le communisme » et la seconde du *18 Brumaire* « Bien creusé vieille taupe » (emprunt de Marx à Shakespeare).

c'était l'autogestion, les conseils ouvriers. Tout ça traînait un peu dans les esprits même si tu n'avais pas lu *S ou B*, l'*IS* ou *ICO*. On baignait en plein là-dedans. »

Mais nous savions plus ou moins confusément que nos visions théoriques étaient « ultraminoritaires » et nous n'étions pas, sauf à Nantes et à Lyon, « dans les instances qui décidaient de négocier les manifs ou des trucs comme ça. On était plutôt à la base et l'idée de décider ensemble collectivement n'était pas encore dans les mœurs. Il n'y avait pas la pensée qu'on pouvait intervenir et prendre des décisions à la base ». Nos idées et nos modes de fonctionnement restaient en marge et se heurtaient aux « bureaucraties gauchistes ».

#### LA RÉVOLUTION QUI N'EST PAS ADVENUE

Nous devions être nombreux, bien au-delà de la mouvance outre-gauche, à avoir cru en Mai 68 et, au moins dans les années qui suivirent, que nous étions alors au début d'une révolution, « l'équivalent d'un tremblement de terre au niveau social » : « Je pensais révolution et j'y crois encore. » « Il y avait sinon la conviction, en tout cas l'intuition que c'était une période révolutionnaire. En l'espace de quelques semaines, chaque jour était un peu différent de la veille, ça allait très vite, à une vitesse fulgurante. On a cru, même quand ça s'arrêtait, que c'était une pause et que ça allait repartir de plus belle à la rentrée. Et pendant un certain nombre d'années, on a continué de le penser. » « Pour des jeunes comme moi, on croyait

vraiment qu'on allait faire la révolution. Je pense que ça a été effectivement un espoir de révolution dans une grande partie de la population. Pas seulement chez les lycéens et les étudiants. Les étudiants étaient les plus cons dans leur version gauchiste réformiste, parce qu'ils croyaient s'opposer au pouvoir gaulliste. En revanche les ouvriers qui ont occupé les usines y ont cru, mon propre père a cru, à un moment, qu'on allait faire la révolution et il s'est mis à haïr le parti communiste, et notamment Marchais\*, parce que, pour lui, c'était un traître. On pensait vraiment que ça allait déboucher sur la révolution. »

« C'est clair que ce n'est pas une révolution. Mais c'est un événement qui en avait tous les parfums et que beaucoup de gens ont vécu vraiment comme quelque chose d'important. Il y a un avant et un après 68. Parmi les questions, la première et la plus idiote était : quand est-ce qu'arrive la révolution ? » « On avait l'impression que le monde pouvait changer, pas immédiatement, mais des barrières se brisaient, on rencontrait beaucoup de monde, on rencontrait tout le monde, se retrouvent des inconnus qui ne sont plus des inconnus, l'idée que beaucoup de choses étaient possibles, pas forcément la révolution mais... » « J'étais assez excité de penser que le mouvement pouvait triompher. Tout en pensant que ça avait échoué partout, à Budapest, en Allemagne, en Espagne. Les grèves sauvages, les occupations, occuper les usines, on pouvait penser que ça allait déboucher sur autre chose. »

---

\* Georges Marchais, secrétaire à l'organisation du PCF de 1961 à 1972, puis secrétaire général jusqu'à sa retraite en 1994.

Même les « anciens » se croyaient à l'aube d'une révolution : « Je retrouve Marc (Chirik) dans un café de Saint-Germain au lendemain de la manif où meurt Gilles Tautin, il était avec Jean Malaquais\*, et les deux vieux étaient totalement euphoriques et hystériques, ils disaient : “les étudiants c'est comme les soldats de la révolution russe”. »

On croyait d'autant plus qu'une révolution était possible que « ça bougeait un peu partout » dans le monde depuis un petit moment, notamment en Italie, où un mouvement d'occupation des universités, initié en 1967, était seulement en train de se terminer, en Allemagne, où l'assassinat de Rudi Dutschke venait de provoquer les « émeutes de Pâques », aux États-Unis où, en plus du mouvement contre la guerre au Vietnam, des émeutes avaient été déclenchées par l'assassinat de Martin Luther King, au Japon, où la Zengakuren livrait des batailles rangées contre la police, et en Espagne, avec des occupations d'universités et des grèves ouvrières, ainsi que des manifestations ouvrières de solidarité contre la répression des étudiants. Il y avait aussi le « Printemps de Prague » qui interpellait les antisoviétiques que nous sommes. Comment ne pas imaginer que la révolte était « en expansion mondiale » ?

« Plus on avance vers une “radicalisation” à un moment donné, même si on n'utilisait pas ce terme-là,

---

\* Wladimir Jan Pavel Malacki dit Jean Malaquais (1908-1998). Écrivain et traducteur polonais de langue française, appartenant au courant communiste de gauche, ami de Marc Chirik et de Benjamin Péret, auteur notamment de *Planète sans visa* et *Les Javanais*.

plus ça se met en place; il y a les négociations de Grenelle, les forces de négociation se mettent en route et arrivent à casser le mouvement pendant que nous, on ne voit pas le coup arriver; en même temps ça fuse en Europe et dans le monde entier, ça se met en place, il y a des manifs un peu partout. Je me souviens de réunions où on est encore dans Censier et on parle de l'extension mondiale, il y avait Prague. Donc, on est à ce moment-là à se dire, avant la fermeture de Censier, qu'on voit une expansion mondiale. »

« Il y avait eu des choses encore très exaltantes, par exemple le pillage du Quartier latin en 1971 avec les situs, l'ultragauche et les anars, et les loulous du coin, un tas de gens. Puis, de nouveaux espoirs avec l'histoire de 1977 à Bologne. Je suis allé en Italie après. Il y a eu le Portugal en 1974. Ça pétait partout en Europe. »

Il s'agissait de « tout remettre en question », d'opérer « une remise en cause qui touchait tous les domaines » pour « créer quelque chose de tout à fait nouveau et plus satisfaisant » parce que « tout ce qu'il y a dans ce monde est à détruire » : « On était en train de renverser l'ordre social existant, pas seulement le capitalisme, mais aussi tout ce que ça impliquait de nos vies, de nos conditions de vie, ce qu'on exigeait de nous, ce qu'on allait vivre, la consommation, etc. C'est contre ça qu'on s'est dressés à poings nus sans avoir peur une seconde d'y perdre la vie, car enfin on pouvait très bien se ramasser quelque chose dans le crâne. Le monde changeait de face et on a mis toutes nos forces dans ce but-là. »

Espérance et « utopie » nous guidaient alors : « En 68, une utopie mobilisait les gens, elle pouvait



se décliner selon différentes variantes, comme les conseils ouvriers par exemple. Alors qu'aujourd'hui il n'y en a pas. C'est fondamental, on n'avait pas le sentiment en 68 que l'avenir était totalement bouché. »

On pouvait penser, sur l'instant, qu'on était bel et bien en train de la faire, cette révolution : « Il n'y avait pas de projection sur le futur. On ne se demandait pas si ça allait être la révolution, c'était la révolution. La seule chose importante, c'était le présent, ce qu'on était en train de faire, minute après minute, pas après pas, tous les jours, c'était ça la révolution, c'était pas le lendemain qu'on chanterait, c'était maintenant. »

Sans direction ni parti, chacun devait pouvoir y participer à sa façon, la théorie devait « s'emparer des masses », et les masses créer leur théorie : « Le renversement de toutes les institutions, de la famille à l'État. La question qu'on nous posait était : qu'est-ce que vous voulez ? À chaque fois, on renvoyait la question au pauvre gars qui la posait, on lui disait : et toi ? Obéis à tes rêves. » « Les idées antipartidaires comme préambule à l'action, pour une unité basée sur la spontanéité, la théorie s'empare des masses. »

Même si la révolution s'est fait attendre, le mouvement a néanmoins dépassé largement ce qu'on pouvait en espérer : « Personne à Nanterre, en janvier et ni même en mars, ne pensait que ça irait si loin. On faisait de l'agitation, on ne pensait pas que ça se terminerait par une grève sauvage généralisée. Même dans nos plus grands désirs, et on croyait à nos désirs, on n'aurait pas imaginé que ça aille jusque-là, c'est le grand charme de l'histoire. Avec si peu, il y a eu

*l'iskra*, comme disait Lénine, l'étincelle. On a mis le feu au bon moment. »

Toutefois, il pouvait y avoir aussi du scepticisme parmi toutes ces espérances : « J'étais pris dans le tourbillon avec des pans de lucidité qui se déchiraient en moi. Une prise de conscience que le capital pouvait être fragile, mais je n'ai jamais eu d'illusions. » « À l'époque, peut-être parce que je n'étais pas encore complètement débarrassé des idées de gestion ouvrière, d'organisation ouvrière, je ne pensais pas que ça allait être la révolution. Je me rappelle même que je sous-estimais la profondeur du refus qu'il y avait eu. Mais, malgré les limites, je pensais qu'on allait vers une sorte de grand mouvement, un peu comme les unions allemandes de 1919, quelque chose qui n'aurait pas été un syndicat, ni un parti, mais une assemblée qui aurait continué pendant des années. Un peu comme ce qu'il y a eu en Italie ou, après, en Espagne avec le mouvement assembléiste. Qui aurait été bien sûr minoritaire par rapport au PC et à la CGT qui nous apparaissaient à l'époque comme des puissances. » « D'emblée, c'était la résolution de toutes sortes de problèmes que j'avais en même temps qu'une résolution historique plus vaste. C'était : moi et le monde, on va faire quelque chose, l'idée qu'on allait transformer le monde. Mais avec qui? Ce n'était pas évident. Il n'y avait que les étudiants début mai, on n'en était pas encore aux barricades. C'est avec les barricades que j'ai été embarqué dans un truc, on rencontrait des gens mais on papillonnait pour arriver à comprendre. On était certains qu'il se passait quelque chose mais je ne savais pas trop quoi. »

Certains disent avoir rapidement compris alors que le mouvement n'allait « pas durer » : « En 68, on a eu assez vite conscience que ça ne durerait pas. Tout le monde disait : plus rien ne sera comme avant. Très vite, avec le groupe du Conseil de Nantes, on se voulait plus intelligents... c'était sans doute vrai. On était assez intelligents, on avait des vues et des analyses justes sur la situation et, plus ça allait, moins on avait de prise sur la réalité. On pensait qu'on se trompait. Quand tu penses quelque chose de juste et que ça n'a aucune prise sur la réalité, c'est que tu te trompes. » « Je n'avais aucune illusion, je n'ai pas fait de projection. Très vite, j'ai pensé à la phrase de Marx : je n'ai pas de recettes pour les marmites du futur. »

Ou même considérer que l'échec était sans retour possible et que le désespoir serait dorénavant notre lot : « J'ai su tout de suite, mi-juin, que c'était fini, que c'était pour la vie et que ça ne reviendrait jamais, que c'était une perte définitive et sans appel. Je n'ai pas imaginé une seconde que la révolution viendrait plus tard. On avait mis toutes nos forces et c'était impossible qu'on en retrouve autant. J'étais convaincue que la répression serait définitive et mortelle. Que cela ne reviendrait plus... et ça n'est jamais revenu. Moi, je ne me suis pas suicidée mais un ami nous a invités chez lui à l'été 68 et il s'est suicidé devant nous. »

Ceux dont je suis ont, en revanche, pensé que le mouvement était « enclenché » et ce jusque tard dans les années 1970, voire jusqu'à aujourd'hui : « J'y ai cru jusque vers 1978, quand j'ai compris que le capitalisme avait réussi à se restructurer. » « J'y ai cru et j'y crois encore. »

Et c'est cela qui nous aurait peut-être « immobilisés » et conduits à contribuer ainsi à l'écrasement des libertés qui avaient été conquises : « C'est un événement qui marque une rupture, une fin, une charnière. Il libère beaucoup de choses qui vont mettre un certain temps à se faire écraser. Il y a une ambiguïté, je pense que tout l'idéalisme qui a survécu à 68 a participé à cet écrasement. On était tellement dans l'attente de la révolution qui arrivait le lendemain qu'on était complètement immobilisés. Tu me diras que, si on n'avait pas été immobilisés, ça n'aurait peut-être pas changé grand-chose. Mais on est restés dans une vision complètement idéalisée de la révolution pendant un paquet de temps, jusqu'à la fin des années 1970. »

Aux yeux de quelques-uns, c'est l'arrivée des « groupes autonomes », puis leur formalisation, qui correspondrait à un point de « rupture » marquant la fin du mouvement de 68 : « J'ai cru que le processus révolutionnaire était enclenché pour de nombreuses années jusque vers 1976, quand des groupes autonomes se sont fait complètement avoir dans une manif où j'étais, et où les gauchistes, notamment les trotskistes, ont isolé des gens, leur ont cassé la gueule et les ont livrés aux flics. Là, tu perds tout espoir, tu te dis que c'est vraiment foutu. » « On est restés dans une vision complètement idéalisée de la révolution pendant un paquet de temps, jusqu'à la fin des années 1970. La rupture, elle se fait avec l'arrivée des espèces de caricatures autonomes en 1979. L'irruption du discours autonome est une rupture, ça marque un essoufflement ».

On peut aussi penser que le mouvement a muté dès lors qu'il est passé de « la critique totale » aux critiques

«parcellaires» qui ont engendré en 1971 les mouvements des femmes et des homosexuels : « Quand tu regardes rétrospectivement tout ce qu'il y a eu après, le mouvement des femmes, des homos, c'était le début pour ces mouvements. Mais c'est aussi la fin parce que la transversalité a disparu à la fin de 68. En 68, tout le monde semblait concerné par les malheurs des autres, tu étais profémiste, propédé, on ne te demandait pas de choisir, tu étais solidaire. Après ça a été chacun son truc. » « La contre-révolution, la particularisation, c'est là que ça a commencé, l'isolement dans sa particularité. Après l'échec du mouvement, tout le monde se replie sur sa particularité. » « C'était une critique totale, pas parcellaire. Après, ça a été parcellarisé avec les mouvements qui en sont sortis, les féministes et homosexuels. »

La «parcellarisation» et les corporatismes étaient certes déjà présents en mai, avec ces étudiants voulant réformer l'université et aussi tous ces comités regroupant transversalement les gens d'un même secteur d'activité comme les écrivains, les travailleurs du spectacle et bien d'autres, parmi lesquels les footballeurs : « Le football aux footballeurs, ça m'a marquée. Je croyais qu'ils allaient dire : un ballon pour tout le monde, non, c'était : le football aux footballeurs. »

Il y eut par ailleurs, un très éphémère « *minuscule et mystérieux "Comité d'action pédérastique"* » qui « *tente, dans la Sorbonne occupée, de coller huit affiches manuscrites qui dénoncent la répression des homosexuels, leur isolement, les carrières brisées, les passages à tabac par la police\** ».

---

\* MARTEL Frédéric, *Le Rose et le Noir. Les homosexuels en France depuis 1968*, Le Seuil, 1996, p. 21-22.

Nous reviendrons plus loin sur les groupes féministes et homosexuels. Pour l'instant, bornons-nous à constater que leur création a eu l'avantage (de notre point de vue) de faire « éclater pas mal de groupuscules gauchistes où ces questions de vie quotidienne n'ont pas été du tout abordées ». Par exemple, le groupe VLR (Vive la révolution), créé en juillet 1969, a rassemblé pendant deux ans nombre de maoïstes et de membres de l'ex-JCR, comme Guy Hocquenghem qui sera l'un des fondateurs et « leaders » (que nous appelions « petits chefs ») du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR). Parallèlement, la Ligue communiste semble d'ailleurs avoir commencé, dès 1969, une épuration moralisatrice, excluant par exemple sous divers prétextes, dans la région de Marseille, une femme trop libre de son corps, un homosexuel de 16 ans et même un jeune prolo maghrébin coupable de fumer du kif. Celui-ci m'avait confié, mort de rire : « pour une fois qu'ils avaient un ouvrier, arabe en plus, me virer parce que je fume comme la plupart des Arabes de mon HLM, ils sont vraiment cinglés ! »

Quoi qu'il en soit, la fin du mouvement de mai augurait l'annonce d'un avenir pas très radieux : « Ce mouvement était la prise de conscience d'un monde qui allait arriver et une tentative de s'y opposer. On avait l'idée que le monde allait être un peu ce que l'on voit maintenant, on subodorait la chose. Je reprends du Vaneigem : nous n'avions de communautaire que l'illusion d'être ensemble. »

Pour ceux de ma génération que cela n'a pas découragés, elle amorçait notre destin de « radicaux

ultraminoritaires » : « C'est un truc qui a déterminé ma vie du bon côté et du mauvais côté. Ça m'a permis de me libérer sur certains points et m'a emprisonné dans un carcan que je n'aurais pas connu s'il n'y avait pas eu 68. Ce carcan, c'est la radicalité, le fait d'être ultraminoritaires ; où que l'on soit, quand on discute avec des gens, on est ultraminoritaires. » « Il y avait quelque chose qui allait tout bouleverser et finalement ça n'a pas bouleversé grand-chose. Toutes les vies individuelles ont changé mais chacun dans son petit truc, pas un truc général. Sur l'instant, les rapports entre les gens ont changé mais, six mois après, c'était fini. »

Je crois cependant qu'aucun d'entre nous n'a regretté d'avoir vécu ce superbe printemps : « Nous, on a au moins été l'étincelle. Tu te dis : on a mis le feu au bon moment. Je ne regrette pas mes 20 ans en 68. Je ne sais pas ce qui s'est passé lorsque Nizan avait 20 ans pour qu'il affirme qu'il ne laisserait personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. »

## L'ŒUF ET LA POULE

Sur ce qu'a été Mai 68, ses causes et ses conséquences, si nos ressentis ne diffèrent pas toujours de ceux des autres, notamment des gauchistes, ce n'est que rarement le cas des différentes lectures théoriques que nous en faisons. C'est en passant en revue divers aspects de ce mouvement qu'on pourra essayer de voir ce qu'il en est.

### LA « RÉVOLTE GÉNÉRATIONNELLE » QUI A LANCÉ LE MOUVEMENT

Tout le monde s'accorde plus ou moins sur le fait qu'il y avait déjà, *grosso modo* depuis le milieu des années 1960, « une révolte de la jeunesse récurrente » et que « la révolte ouvrière s'est engouffrée dans cette révolte de la jeunesse », qui a entraîné les luttes de Mai 68 : « Même si ça a été le plus grand mouvement ouvrier de l'histoire, qu'il y a eu des luttes ouvrières avant – Sochaux, Caen, Lyon, Saint-Nazaire – et que ça exprimait quelque chose, c'est le mouvement étudiant qui a été le déclencheur. »

On peut donc se demander ce qui a suscité cette révolte massive des jeunes. On note tout d'abord qu'on a affaire à « une première génération qui n'a pas connu la guerre » mais qui avait peut-être « des comptes à régler avec la Deuxième Guerre mondiale » : « L'extermination des Juifs, la mauvaise conduite, on était hantés par Vichy. »



À cet égard, il faut rappeler le discours dominant qui décrivait complaisamment la France comme un pays peuplé de vaillants résistants et la déportation des Juifs comme le seul fait de l'occupant nazi. Dans le film *Nuit et Brouillard*, qui était largement montré aux lycéens, la censure avait d'ailleurs fait gommer les indices de l'implication de la police française dans les arrestations et déportations. Quant au documentaire *Le Chagrin et la Pitié*, il ne fut montré qu'en 1971 et interdit de diffusion à la télévision. C'est dire que, à moins d'avoir eu des parents résistants ou très avertis, la plus grande partie de la jeunesse ignorait à peu près tout de la réalité de la collaboration. Pour le coup, tout le monde n'avait pas eu la chance d'avoir un père héros de la Résistance qui écrivait ironiquement dans les années 1970 : « *Si on n'avait pas vu surgir après la Libération des masses de résistants, le monde aurait pu croire que notre Résistance n'avait été le fait que d'une toute petite partie de la population. Si on n'avait pas mis à poil et rasé une quantité de femmes, on aurait pu douter du courage et du patriotisme de beaucoup de Français. Il faut que les générations futures sachent que les grandes villes de France se sont libérées elles-mêmes et que les trains de cadavres de soldats de l'armée d'Afrique et d'Américains étaient remplis de soldats, morts il est vrai, mais morts d'indigestion peut-être* ». »

---

\* MIESSEROFF Oxent, *Au maquis de Barrême. Souvenirs en vrac*, publié initialement à compte d'auteur en 1978 sous le titre *Le Charme discret du maquis de Barrême* avec le bandeau *La Résistance vue côté pile*, puis dans une édition revue et augmentée chez Égrégores éditions, « Petite bibliothèque du malséant », 2006, p. 10.

Nous étions donc peu nombreux à être alors au fait de tout cela mais on peut bien se figurer que le slogan « “Nous sommes tous des Juifs allemands”, s’il n’explique pas le mouvement (de 68), est l’un des symptômes » du fait que la guerre de 39-45 « hantait » la jeunesse, ne serait-ce qu’inconsciemment.

Cette génération, dite du baby-boom, est conséquente, la population étudiante augmente en proportion et on assiste, sous l’effet de l’évolution du marché du travail, à une montée (relative mais certaine) du nombre d’étudiants non issus de la bourgeoisie : « Des classes d’âge arrivent hypernombreuses, il n’y aura pas de boulot pour tout le monde, donc on en colle à l’université. Les exigences du marché du travail n’étaient plus les mêmes. » « Il y a probablement des effets démographiques. Tout d’un coup, on est passés de 100 000 étudiants en France à peut-être un million, un effet massif. Et puis, une quantité de gens issus de milieux populaires sont devenus étudiants. Moi, à l’époque où j’ai fait mes études, il n’y avait pratiquement que des bourgeois. »

Cette masse d’étudiants se retrouvait dans une université traditionnelle et « sclérosée », inadaptée à ses aspirations : « Mai 68, ce n’était pas un complot, même si les flics étaient persuadés qu’on était manipulés par l’Allemagne de l’Est, c’était la non-adéquation des buts de l’université avec les rêves de la jeunesse. »

La critique de cette université et, plus globalement de l’enseignement, telle qu’elle a été initiée avec *De la misère en milieu étudiant* est, comme on le verra plus loin, un des thèmes porteurs de la révolte de cette époque.

Plus largement, la jeunesse des années 68 s'est attaquée au « carcan » qui enserrait une société « bloquée » de tous côtés : « Il y avait cette bouffée rock and roll, cette aspiration à vivre confrontée à ce carcan épouvantable de l'époque. »

Dans cette « importante remise en question de toutes sortes de choses sur tous les plans » qu'on peut voir comme « une éruption de boutons sur une société sclérosée », la « critique de la vie quotidienne » des situationnistes s'est exercée à différents niveaux et s'est étendue à l'ensemble de la société dans la foulée de Mai 68.

#### UNE CONTESTATION DE TOUTES LES AUTORITÉS

Dans une « société structurée par le salariat et l'économie marchande où les gens étouffaient », le mouvement des années 68 a été marqué par « une révolte contre toutes les autorités, tous les autoritarismes », révolte initiée par « les étudiants qui la mettaient en avant, d'où des slogans comme : “profs, vous nous faites vieillir” » et qui débordait bien au-delà du cadre universitaire pour s'étendre à toute la « vie quotidienne » : « Tout ce qui exerçait une autorité était mis en question », « si l'IS a si bien fonctionné, c'est qu'ils étaient dans la critique de la vie quotidienne, et c'était ça qui était au centre du jeu. Très critique vis-à-vis des rapports entre les mecs et les nanas, entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, les rapports entre les parents et les enfants, etc. ».

On aurait donc tort de réduire cette révolte à « une contestation étudiante » ou « un amusement

culturel », « alors qu'il s'agit d'un rapport d'oppression réel », dont toutes les dimensions sont attaquées. À commencer par les rapports « nanas-mecs ». Comme dans tous les milieux politiques, à quelques exceptions près, les filles étaient « sous-représentées » dans le nôtre : « Dans tous les milieux militants, et chez les anars, on trouvait peu de filles. Il y en a eu davantage après 68. » « Partout où il y avait groupe, il y avait toujours une prédominance de mecs. »

Et elles étaient presque « toujours confinées dans des rôles subalternes ». Comme à peu près partout, il y avait aussi « du machisme dans le milieu ultragauche ». C'était là « un point aveugle » dans « le vaste ensemble de ce qu'on pourrait appeler le monde politique qui était un monde entièrement masculin et l'est encore à mon sens ».

Mai 68 aurait été « une naissance pour beaucoup de filles, même si elles n'étaient jamais au premier plan dans les meetings » : « Plein de filles se lançaient entièrement dans la lutte, au même titre que nous, mais, même si elles participaient, il n'y avait pas d'oratrice parmi elles. À l'exception d'une, arrivée après, au Conseil de Nantes. »

Pourtant, pas mal de filles ont émergé et, surtout, « nous étions partout » et partout à notre affaire : « Nous étions de très nombreuses femmes en 68, nous faisons de tout – pas seulement le ménage et la vaisselle : des cocktails Molotov, balancer des pavés, animer des comités de soutien aux luttes (et pas seulement les dactylos pour tirer les tracts). On faisait tout, il y avait des femmes partout, il y en avait sur le pont, il y en avait sur les barricades. »

Et ce, même si « ça ne veut pas dire qu'il n'y avait pas de division sexuelle chez les révolutionnaires, et il y en avait, mais, en Mai 68, on a eu une chance, c'était tellement le bordel que chacun faisait ce qu'il voulait ».

Les filles ne se contentent pas de « soulever la question des relations hommes-femmes », elles sont un certain nombre à « prendre des responsabilités » et des initiatives sexuelles vis-à-vis des hommes : « Ce qui se passe c'est qu'il y a un moment donné où l'idée du couple n'est plus à l'ordre du jour et que c'est plutôt les filles qui vont décider avec qui elles vont baiser, si l'on peut dire. À Censier par exemple, les filles qui arrivent prennent des responsabilités, c'est pas des filles qui sont en couple, et c'est plutôt elles qui vont aller vers les mecs que le contraire. »

N'utilisant pas « l'irréel jargon des professionnels », les filles apportent aussi une liberté de parole nouvelle, celle de « parler sans réticence de sa vie, de ses expériences, de son travail ». On a vécu là ce qui n'a peut-être été que cette jolie parenthèse décrite par Jacques Baynac : « Les filles osent enfin parler. Elles se sentent tout à coup des individus à part entière. Jusque-là, dans les groupuscules, on attendait d'elles qu'elles se conduisent en femelles ou, au contraire, en hommes. Celle qui ne connaissait pas l'histoire de la révolution russe sur le bout du doigt et qui poussait l'inconscience jusqu'à n'avoir jamais lu *Le Capital* n'avait plus qu'à séduire pour être tolérée. "J'ai su que Mai était terminé lorsque, après le 24 mai, un type m'a draguée dans un couloir de Censier. L'ordre ancien était restauré. À nouveau, j'étais une nana." Or, soudain, de tels rapports sont abolis. Les garçons ont l'air d'attendre quelque chose

*des filles. Celles-ci se sentent investies d'une responsabilité. Si elles gèrent les misérables finances du groupe [...], elles décident aussi, à part entière, des actions politiques\*.* »

Pour autant, ce pourrait être une erreur que de « rabattre le mouvement des femmes et le féminisme à Mai 68. Le mouvement féministe français commence le 26 août 1970\*\*. Je suis convaincue que les femmes qui étaient dans les mouvements révolutionnaires qui nous intéressent avaient une pensée théorique révolutionnaire accomplie et que ce n'est pas de ces théoriciennes militantes accomplies de 68 que le mouvement féministe est sorti ».

Cette remise en cause des rapports hiérarchiques a eu aussi un effet immédiat sur les rapports des adultes aux enfants, et notamment des professeurs aux élèves : « La chose étonnante, c'est comment en vingt-quatre heures le rapport des adultes aux mômes s'est totalement modifié pour longtemps. Les profs ne s'adressaient plus à moi de la même manière. Je me suis retrouvé face à un monde d'adultes qui devaient réapprendre à parler aux mômes, avec des manifestations de "respect" qui auraient été inconcevables avant. » « Fin juin, les lycéens rentrent dans les lycées. Le fils de copains à moi arrive au lycée avec une semaine de retard. Son prof lui dit : "mais où étiez-vous? Ça fait une semaine que nous avons repris les cours"; et le gosse, qui devait

---

\* BAYNAC Jacques, *Mai retrouvé*, op. cit., p. 164.

\*\* Date à laquelle un groupe de femmes dépose une gerbe sur la tombe du soldat inconnu avec une banderole portant l'inscription : « *il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme* ». Cette action est considérée comme l'acte de naissance du Mouvement de libération des femmes.

avoir 13 ou 14 ans, lui répond : “Monsieur, j’étais à la Sorbonne.” Et le prof s’est écrasé. »

Dans certains lycées (en l’occurrence le lycée parisien Jacques-Decour), il y eut, à la rentrée 1968, comme un bouleversement «sauvage» de l’enseignement : « À la rentrée scolaire 68, on a un prof qui la joue cool, on s’engouffre dans la brèche, on commence à dire : on supprime les cours de latin, on fait un cours de français généralisé et on débute par un cours sur le surréalisme. Pendant tout le premier trimestre, on était une bande de 5-6, on a parlé à notre classe (de 1<sup>re</sup>) de Dada et du surréalisme, et on en arrive à Georges Bataille. J’ai fait un coup très fort, j’ai lu intégralement *Histoire de l’œil* sur l’estrade à tous les élèves, ça a fait un scandale dans le lycée. On s’est bien marrés cette année-là, les dissertations n’étaient plus faites de la même manière, on a réformé de façon sauvage. »

Dans le monde de l’entreprise, les relations hiérarchiques font l’objet de revendications et d’une critique en actes dans la grève : « Les grèves, c’est le rapport d’autorité. L’organisation sociale reposait sur la notion de hiérarchie, les chefs, tout ce qu’on entend à nouveau maintenant et qui fait peur. »

« Les gens sont brimés dans les usines, ils ne peuvent pas faire un pas sans être surveillés. Toutes les revendications ouvrières sont liées au manque de fric et aux brimades. »

« L’organisation du travail, le modèle taylorien » sont rejetés, en même temps que l’autorité des centrales syndicales est souvent «contestée», et il en résulte que « tu as une génération que la CGT n’arrive pas à contrôler ».

Tous ces bouleversements font partie d'un ensemble, d'une « critique totale », qui remet en cause, sur l'instant et au moins pour les années qui suivent, tout ce qui fait la société, ses « repères », ses façons de penser et les rapports de ceux qui la constituent : « Les gens avaient réellement perdu leurs repères sur des tas de plans. On s'est retrouvés avec des gens qui devaient réapprendre à penser. Le type de rapports qu'ils pouvaient avoir avant ne fonctionnait plus, était ébranlé. » « C'était une critique en actes du rapport travail-famille-patrie. Les expressions politiques des trois années qui ont suivi, c'était autour de ça. » « Le rapport à l'autorité a été bouleversé. Je ne te dis pas qu'il ne soit pas reformulé aujourd'hui sous d'autres habits mais, à l'époque, toutes les positions hiérarchiques qui étaient dans des rapports symboliques et imaginaires d'autorité, les profs sur les élèves, les patrons sur leurs ouvriers, tout ça a été transgressé, ça nous a apporté la preuve qu'il s'agissait bien de postures. »

Si l'autorité de l'État a vacillé à un moment, c'est bien sous l'effet de cette poussée globale contre toutes les autorités. Hélas, celles-ci en ont été seulement quittes pour une bonne trouille de cette *pègre* qui a fait régner *la chienlit* autant qu'elle l'a pu. Reste à se demander comment et par quoi tout cela est arrivé.

#### LE DÉBUT DE LA FIN... DES TRENTE GLORIEUSES

La reconstruction d'après-guerre, la forte croissance et les gains de productivité qu'a connus le capitalisme occidental pendant les fameuses Trente



Glorieuses, avec la redistribution aux travailleurs d'une partie du produit de ces gains, histoire de leur permettre de consommer et de stimuler encore la croissance – ô *cercle vertueux* du fordisme! – ont « allégé considérablement la misère dans les pays développés ». On entre dans « la société de consommation » et de l'État-providence, dont profitent particulièrement ce qu'on appelle « les classes moyennes » : « C'est le début du *Welfare State*. On était la génération de l'après-guerre. Quand je suis née, il n'y avait chez mes parents ni salle de bains ni chiottes, mais un poêle à charbon. Dix ans après ma naissance, on déménage dans un bâtiment genre Le Corbusier, où il y avait la salle de bains, les chiottes, etc. Le bien-être matériel et économique s'installe chez les classes moyennes, et on était les enfants des classes moyennes, on n'a pas connu l'étranglement de la guerre, la famine, les restrictions. C'est le début de la société de consommation et de la panoplie d'objets qui va avec. »

Si l'on part du principe que « ce n'est pas de la misère que naissent les révolutions », on peut dire que les conditions étaient réunies pour un mouvement de contestation sociale : « Comme l'a dit un vieil anarchiste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle\* : les mouvements ne sont forts que dans la prospérité, la misère n'engendre jamais de grand mouvement révolutionnaire. Qu'est-ce qui a produit 68? La prospérité, qui nous a permis de souffler et de penser à autre chose. » « Ça a été une conjonction très réelle. Si tu pars du précepte

---

\* Il s'agit bien sûr de Bakounine.

de base qui est de dire que la misère ne permet pas la révolte, la misère étant allégée considérablement dans les pays développés, la révolte avait toutes ses raisons d'être. À partir du moment où tu commences à critiquer une société, il n'y a pas de raison que les gens qui subissent l'exploitation ne l'entendent pas, surtout qu'ils étaient en position de l'entendre. Sinon, tu pisses dans un violon. La classe ouvrière n'était plus misérable, elle avait quitté la misère, donc elle était apte à poser la vraie question de l'exploitation. »

« Tu as tous les éléments, tu n'as plus la misère, tu as un début d'éducation d'un peu tout le monde, on a progressé en nombre et en culture. Une classe se constitue, elle n'est plus abrutie, elle n'est plus dans la misère, des gens de part et d'autre commencent à se révolter, à émettre des idées, des revendications un peu partout, pas que dans la classe ouvrière. Il y a une espèce de montée, les grèves de 47 ne pouvaient pas aller jusque-là, on était encore dans le rationnement. Là, on est passés de l'autre côté du mur. Du fait de la croissance réelle en nombre et en culture. »

En même temps, « cet essor absolument incroyable du capitalisme mondial, du moins ce qu'on en vivait en France, arrive au bout de quelque chose et ça se fissure de tous les côtés », « le modèle commence à ne plus fonctionner ». Concrètement, la croissance s'essouffle, les salaires sont assez bas, surtout chez les OS, le taylorisme commence à révéler ses limites, tandis que le chômage commence à se manifester et le rapport capital-travail à se tendre : « Un essoufflement d'un certain type de croissance et des rapports

de l'exploitation du travail, avec un début du chômage partiel. L'intensification du travail et la compensation que les OS avaient en termes de consommation existaient, mais il y a quand même un moment où ça s'use un peu trop, surtout quand le chômage partiel commence à arriver, mais ça ne peut pas se mettre en équation. Il n'y avait pas de crise économique à l'époque, mais un certain essoufflement du traitement du travail, celui des OS en particulier. »

Le spectre d'une crise économique se profile : « 1967, c'est la rupture de l'ambiance économique d'après-guerre, la livre est dévaluée et le système monétaire explose, la fin du dollar et de Bretton Woods\* comme fixe. C'est la première fois que l'Europe, le Japon, l'Allemagne deviennent exportateurs, c'est la fin de la reconstruction, c'est le moment où on va parler de chômage et de crise économique. 1967, c'est le numéro de *L'Expansion* titré : "Va-t-on vers un nouveau 1929?" On recommence à parler de crise économique alors que ça avait disparu. »

En réalité, selon Bruno Astarian, on est à « *la fin d'une époque* » et « *il s'agit [...] des premiers signes de l'entrée dans une période de récession longue, dont l'ouverture est souvent fixée à la crise dite pétrolière de 1974, et qui dure encore\*\** ». »

Ces prémices de la crise entraînent « le réveil de la lutte de classes » : « En décembre 1967, au moment

---

\* Accords internationaux de 1944, établissant un ordre monétaire mondial en créant notamment le Fonds monétaire international et la Banque mondiale.

\*\* ASTARIAN BRUNO, *Les Grèves en France en mai-juin 1968*, op. cit., p. 70.

où Nixon prend toutes ces nouvelles mesures économiques, où ils abandonnent l'étalon-or, Marc (Chirik) écrit un article qui était prophétique. Il dit : la reconstruction est finie, une nouvelle période commence, on va vers une nouvelle crise du capitalisme et il y aura un réveil de la lutte de classes. Mais c'est très théorique, comme quand on dit qu'il y a une planète parce qu'on voit la déformation des autres planètes. »

Prophétiques ou pas, ces projections montrent la corrélation entre le début d'une crise du capitalisme et la contestation qu'elle fait naître : « Si le capitalisme avait encore eu ses capacités de la période des Trente Glorieuses, peut-être que les gens qu'on a envoyés au casse-pipe au Vietnam n'auraient rien dit. À partir du moment où ça ne va plus très bien au niveau économique, on commence à contester et ça suit partout dans la société. »

Les changements qui s'opèrent dans le travail et la composition des classes sociales transforment la vie quotidienne et rendent ses conditions de plus en plus insupportables, entraînant cette remise en cause globale de la société par les travailleurs et les jeunes, ce qui a fait la particularité du mouvement de Mai 68 : « Ça a eu lieu à ce moment-là pour plusieurs raisons. D'abord essentiellement, la décomposition de la classe ouvrière, l'automatisation. La classe ouvrière entrait dans une phase de décomposition, de bouleversement de ses mœurs. Les ouvriers sont face à l'automatisation en même temps que la petite-bourgeoisie va se transformer en cadres. Donc, les conditions d'existence entraînent une pensée différente, dans laquelle

on a besoin d'une reconnaissance de la jouissance du corps et des loisirs, des choses comme ça. » « C'était la fin d'un cycle, le début de la manifestation d'une crise dans la domination réelle qui commence en 1966. Si ça s'est manifesté chez les étudiants, c'est parce qu'il y avait une prolétarianisation des étudiants, ce n'est pas possible de l'expliquer autrement. C'est la première lutte prolétarienne étudiante contre leur prolétarianisation qui était implacable et allait arriver. »

Cette remise en cause va, comme par un effet de dominos, toucher jusqu'à une partie des cadres, ce qui montre qu'on est bien face à une crise de la gestion du « rapport entre le capital et le travail » : « Il y a eu un nombre relativement important d'ingénieurs, suffisant pour qu'ils soient visibles, qui se sont dit qu'ils ne voulaient plus être ingénieurs comme avant, ils voulaient être ingénieurs à la mode CFDT. Comme je suis matérialiste marxiste, je me dis que, si l'ingénieur se pose des questions, c'est parce que l'OS le force à s'en poser. De façon un peu grossière, je pense que si, dans l'entreprise, les gens d'en haut se posent des questions, c'est parce qu'ils y sont un peu poussés par les gens d'en bas. Depuis des années, quelque chose mijotait, en particulier chez les OS, et ça pousse des cadres à se dire qu'ils voudraient que ce soit la démocratie dans l'entreprise. Au fond du fond, il y avait la crise de la gestion d'un certain travail, du rapport entre le capital et le travail. »

Cette crise du rapport social capitaliste qui s'amorce est un « préambule » à ses transformations qui vont intervenir par la suite : « C'est un préambule

à la fin des Trente Glorieuses, du keynésianisme. C'est peut-être une explosion qui a précédé ce qui allait advenir : le libéralisme économique, Thatcher, la fin de la classe ouvrière, de la classe unie sous la bannière du stalinisme. »

Précisons que cette « fin de la classe ouvrière » ne signifie pas sa disparition mais la fin de sa capacité à « s'autoaffirmer » comme la classe « qui allait prendre le pouvoir », fondement de toutes les théories léninistes.

#### LE DÉBUT DE LA FIN...

#### DE LA DICTATURE DU PROLÉTARIAT

Au niveau le plus immédiat, l'échec du mouvement de 68 peut être attribué aux syndicats, et surtout à la CGT, qui a « maintenu l'intervention des ouvriers dans son carcan » suscitant critiques, oppositions et révoltes, tant lorsque la confédération centrale court après le mouvement débutant que quand les ouvriers résistent vigoureusement à la reprise : « Ça a fait craquer la chape que les syndicats ont posée sur le monde ouvrier. »

Derrière le constat de ce qui semble être une « trahison » des syndicats, c'est la crédibilité du Parti communiste qui en prend un coup. On peut certes accuser le PCF, aux ordres de Moscou, d'avoir tout fait pour juguler le mouvement afin de préserver l'équilibre entre les deux blocs décidé à Yalta : « On ne pouvait pas gagner à cause de Yalta, à cause de la guerre froide. C'est à cause du Parti communiste essentiellement, lequel roulait pour Yalta. »

De Gaulle ne serait-il, comme on le dit, « pas seulement allé voir Massu, mais aussi les Russes, quand il est allé en Allemagne, pour s'assurer que l'accord de Yalta restait en vigueur, qu'il pouvait compter dessus »? Peu importe après tout, le fait est que le PCF s'est clairement prononcé pour l'ordre républicain contre *les aventuristes* et que son caractère « contre-révolutionnaire » est devenu visible aux yeux de tous, bien au-delà de notre petite mouvance.

*A posteriori*, nous finirons par comprendre que, sans le savoir (même si c'était ce que nous attendions théoriquement), nous avons assisté à « l'ouverture de la fin de la contre-révolution stalinienne » et au début de la déconfiture du Parti communiste français, qui semble aujourd'hui achevée. Difficile, à l'époque, d'imaginer que ce déclin serait si rapide, même si « l'antistalinisme fait son chemin, il y a eu le rapport Khrouchtchev, les intellos quittent le PC », que « S ou B, les situs, *ICO* et d'autres font partie des groupes de penseurs de la fin du parti-providence, du parti stalinien » et que « en Mai 68, il y a la résurrection de toute cette mémoire des luttes antérieures qu'on croyait englouties et qui, soudain, redevenaient d'actualité, comme avec *Le Retour de la colonne Durruti*<sup>\*</sup>, j'en passe et des meilleures... ». Sans compter les contestations dans les pays du bloc de l'Est, et notamment le Printemps de Prague.

Plus profondément, c'est donc le rôle conféré au prolétariat par le léninisme qui commençait à être remis en cause, même « si on ne le voyait pas sur le

---

\* La bande dessinée détournée d'André Bertrand qui a accompagné la diffusion de *De la misère en milieu étudiant...*

moment. Quand tu réfléchis à ce qu'on a vécu, la classe ouvrière était la base de tout, mais le mouvement contredisait en même temps cette classe ouvrière qui allait prendre le pouvoir, qui allait être la classe dominante. On l'a théorisé après coup. C'est la critique de tout ce qui avait été le mouvement ouvrier qui a permis à 68 d'être cette période exceptionnelle. On ne s'en est pas aperçus, mais Mai 68 ça a été la liquidation de tout ça. Y compris du conseillisme qui faisait partie de toutes ces organisations ouvrières, de cette identité ouvrière qui allait être triomphante ».

Parce que c'était là que menait « cette généralisation de la critique de tout », alors que « nous étions tous dans une contradiction, à la fois avec cette belle classe ouvrière – qui était, en 68, encore bien stable, bien définie, mais plus dans une dynamique de gestion ouvrière, de prise du pouvoir – et en même temps avec la critique de toutes les instances de la reproduction (du capitalisme), la critique de la vie quotidienne. C'est pour ça que c'était une période bénie [*sic*] théoriquement et pratiquement. »

Dans les années 68, nous en étions tous bel et bien à faire « la critique du mouvement ouvrier classique et de toutes les institutions qui faisaient de la classe ouvrière une classe subordonnée au capital, au nom de l'autonomie, de l'auto-organisation, du spontanéisme. C'est ce qui nous faisait nous opposer aux gauchistes qui voulaient encore chapeauter la classe ouvrière et lui apporter la conscience de classe ».

Quelques années après 68, certains d'entre nous, dont je faisais partie, allèrent un peu plus loin pour



« théoriser la révolution prolétarienne comme ne pouvant plus qu'être l'auto-abolition du prolétariat, l'abolition de toutes les classes ». Pour nous, la période historique où la lutte devait aboutir à la prise du pouvoir par la classe du travail et à une phase de transition vers le communisme était terminée. Nous avons, à tort ou à raison, consacré beaucoup d'énergie à combattre le *programmatisme* qui serait « directement un produit de mai », ce vocable désignant les visions ne mettant pas en cause « *le capital comme mode de production, mais seulement la gestion de la production par la bourgeoisie. Il s'agissait d'arracher l'appareil productif à cette classe parasite et de détruire son État pour en reconstruire un autre, dirigé par le parti porteur de la conscience, ou de saper la puissance de l'État bourgeois en organisant eux-mêmes la production à la base, par l'organe des syndicats ou des conseils\** ».

De cette démarche naquit la théorie dite de la communisation : « Cette idée de la communisation était plus ou moins en germe dès lors qu'on se trouvait embarqués dans ces comités d'action qui étaient bien plus ouvriers qu'étudiants et dépassaient la classe ouvrière traditionnelle. » Si cette théorie peut sembler « difficile à comprendre et à expliquer », on peut pourtant assez simplement décrire la vision de la révolution qu'elle propose : « *Que dès ses débuts, et donc sans "période de transition", une révolution future commencera à transformer les rapports sociaux capitalistes en rapports sociaux communistes : destruction du*

---

\* DANIEL François, préface à *Rupture dans la théorie de la révolution. Textes 1965-1975*, Senonevero, 2003, p. 8.

*travail salarié, de la propriété privée, de l'échange marchand, de la division sociale et de la division sexuelle du travail, de l'État et tutti quanti\*.* »

Bien d'autres chemins ont été empruntés par les uns ou les autres, beaucoup de nos camarades se refusant à envisager par avance le chemin et les processus de la révolution. On n'en est pas fâchés pour autant et on se retrouve souvent, avec plaisir, au coude à coude dans des discussions, dans les mouvements et les manifestations.

UN TREMPLIN POUR LA NÉCESSAIRE  
MODERNISATION DU CAPITAL

Cette société « coincée » et « archaïque » freinait le développement de la société du capitalisme moderne. En ce sens, le mouvement de 68 a permis une évolution « libérale » des « mœurs » et des modes de fonctionnement pour une meilleure adaptation aux évolutions des besoins du capitalisme : « Par moments, je me demande si ce n'était pas une espèce de rattrapage d'une vie ringarde. Les idées ont eu la part belle mais cela a entraîné de mauvaises choses. Le libéralisme a été plus fort après qu'avant. » « Depuis un certain temps on observait une transformation des mœurs. Les formes de contrôle de la société étaient inadaptées aux évolutions. 68 a brisé ces formes de contrôle, a modernisé le système. Sur les photos des assemblées de 68 que j'ai, les responsables syndicaux sont tous en costard-cravate.

---

\* DAUVÉ Gilles, *De la crise à la communisation*, Entremonde, 2017, p. 162 et sur le blog [ddt21.noblogs.org](http://ddt21.noblogs.org).

J'étais le seul à ne pas être en costard-cravate. Tu vois le conformisme de cette époque! » « L'échec de 68, c'est ce qui a ouvert la porte à une France qui était très en retard sur le monde actuel. Du point de vue des dirigeants, la France était trop fondée sur des héritages, des situations acquises, la grande bourgeoisie, les familles. Maintenant, il n'y a pas de situation établie, tout doit être flottant, il y a la compétition, dès que tu n'es pas le meilleur, ouste! Les familles, elles touchent le fric mais elles ne dirigent plus. Les bourgeois, on leur laisse le fric mais pas la direction. »

Les revendications de 68 deviennent alors des matériaux utiles à la bourgeoisie pour opérer les réformes nécessaires : « Comme pour la Commune, les revendications de 68 ont été plus ou moins réalisées après, et de manière parcellaire, par le pouvoir naturellement. » « Toute cette libération des mœurs va être exploitée par la publicité et travaillée par les politiques. »

Ces réformes favorisent une nouvelle façon de gérer les entreprises : « Le capitalisme a essayé de se renouveler. Il a profité des émeutes et des grèves pour se refaire une santé en procédant à des réformes à tous les niveaux; en acceptant les quatre semaines de congés payés, il a apaisé le mouvement. En se concentrant, en concentrant le capital... la classe dirigeante a dû se rendre compte que sa façon de gérer les affaires était surannée. Il était urgent de changer la gouvernance. »

L'objectif étant, bien sûr, de rentabiliser au mieux le travail : « Le capital en a profité pour moderniser le rapport entre le capital et le travail, sur le long terme,

comme la Révolution française a aidé la bourgeoisie. Là on est dans la longue durée, à l'échelle de trente ans. »

« Le capital avait besoin de pomper un peu partout pour achever la domination réelle. Ça a servi à restructurer la finance internationale et à la modernisation des comportements, il y avait besoin que les femmes bossent davantage, que les syndicats veillent plus sur leurs ouailles. Quelques années après, l'or n'a plus été l'étalon, le dollar allait passer maître du monde. Les accords de Matignon, la mainmise sur la force de travail, une nouvelle gestion de cette force, le niveau de profit et, déjà, la mondialisation. »

En même temps, les opportunités que les capitalistes ont su saisir à partir de l'échec des grèves de 68 vont se retourner contre eux en 1972-1973, en provoquant les grèves des OS, qui étaient principalement des travailleurs immigrés : « La condition ouvrière n'a jamais été aussi bonne que dans les cinq ou six années qui ont suivi Mai 68. Il a fallu y mettre un terme. Le capital, le patronat, a réagi en faisant, pendant trois-quatre ans, encore plus de fordisme et de keynésianisme. Ça se passe toujours comme ça dans les crises du capital, la réaction est d'accentuer les contradictions qui ont amené la crise dans les années qui suivent. Concrètement, ça a été le début de la question des travailleurs immigrés, c'est la grève de Pennaroya à Lyon et celle des grandes presses de Billancourt, c'était un boulot très dur, il n'y avait que des étrangers, et environ 300 Maghrébins. »

Ce qui va en contrepartie commencer à diviser la classe ouvrière : « Ça a entraîné une fracture dans la

classe ouvrière, sont apparues des grèves essentiellement menées par les immigrés sur des problèmes généraux de la classe ouvrière, mais aussi sur des questions spécifiques. En essayant de surmonter la crise avec des méthodes keynésiennes et fordistes, les capitalistes ont en même temps segmenté la classe entre nationaux et immigrés. Même si ce n'était pas le but recherché ; et les syndicats ont marché là-dedans à plein tube. »

Division de fait : « Il y avait essentiellement des immigrés qui ne pouvaient pas dire “tous ensemble” », mais c'était sans grande importance à cette « période de plein-emploi où il n'y avait pas encore cette concurrence » qu'on connaît aujourd'hui. Néanmoins « ça a été le début de cette question qui rebondit jusqu'à maintenant », les autorités religieuses et étatiques se joignent aux néogauchistes de tous poils pour imposer l'idée d'une communauté et d'une origine « musulmanes », niant au passage toute perspective de classe. Et, dans une confusion extrême, taxer d'une même « islamophobie » aussi bien les discriminations subies par le prolétariat (et la bourgeoisie) issu de l'immigration que les critiques des identités religieuses et raciales dans lesquelles on tente de l'enfermer\*.

Si l'on revient à nos années 68 et aux effets bénéfiques du mouvement de mai sur le capitalisme, on

---

\* Voir SIDI MOUSSA Nedjib, *La Fabrique du musulman*, Libertalia, 2017, et PINOT-NOIR Alexandra (MIESSEROFF Lola), GRIM Flora (C. Sandra), *Sur l'idéologie anti-islamophobe*, 2016, <https://vosstanie.blogspot.fr/2016/05/sur-lideologie-anti-islamophobe.html>.

peut se dire que, bien sûr, le capitalisme n'a pas créé ce mouvement dans le but d'en profiter ensuite mais « on sait bien que les périodes contre-révolutionnaires se construisent sur les bases acquises par les moments révolutionnaires ».

C'est effectivement dans une période de contre-révolution que nous entrons sans imaginer qu'on en prendrait pour au moins un demi-siècle.



## LA GRANDE LESSIVE

À présent, voyons de plus près quelques grandes proclamations de 68 exprimées par des slogans qui, tels des mantras, jalonnaient notre discours et les murs de nos parcours urbains.

### NE TRAVAILLEZ JAMAIS

Beaucoup de jeunes, surtout ceux issus de la classe ouvrière, se retrouvaient d'emblée dans le refus de mener la même vie que celle de leurs parents : « L'image familiale planait comme un modèle culturel et était devenue un contre-exemple à ne pas reproduire. Je n'avais pas envie de vivre comme mes parents, de trimer du matin au soir. » « Déjà, tu ne voulais pas rentrer en usine, tu voulais avoir une vie différente. »

L'idée était de ne pas « perdre sa vie à la gagner » : « La société nous impose trop de contraintes, parmi lesquelles le travail. Quand tu travailles, t'as déjà dix heures de foutues dans la journée, le temps d'y aller et de revenir et, après, tu fais quoi? Tu dors? C'est quand même central dans la vie des gens. »

Cela commence par la critique du travail salarié : « Le refus du travail salarié, le dégoût du travail salarié, de cet esclavage. Toujours dans la thématique : nos vies doivent servir à être vécues, comment une société donnée nous oblige à gâcher nos vies et notre temps pour si peu de plaisir. »



Nous ne manquions pas, dans la critique du travail, d'ancêtres auxquels nous référer : « On avait lu Lafargue, *Le Droit à la paresse*. » « On trouve une amorce de critique déjà implicite dans Marx, la critique du salariat. » « La critique du travail est déjà là chez les surréalistes, personne ne veut aller bosser. Breton a toujours des problèmes de boulot; quand il travaille chez Doucet, c'est pour pouvoir marier Simone Kahn, Doucet lui donne le boulot parce que, vis-à-vis de la famille, il fallait qu'il ait un emploi. Breton avait horreur du travail, il n'a pas attendu Guy Debord. »

« Le refus du travail, c'était déjà le refus du salariat, l'abolition du travail dans le sens de sa nature même, qu'il n'y ait que des idées créatives, qu'il n'y ait plus de production pour la production. Ce n'était pas réduire la journée de travail, le temps de travail, ce n'était pas partager le travail existant, c'était transformer totalement la nature même de l'activité. Ça a été facile à comprendre dès lors qu'on a lu Vaneigem. *Le Traité de savoir-vivre* a une importance capitale. »

Pour la plupart d'entre nous, le travail salarié est vu comme exploitation et aliénation conjointes : « Comme on allait entrer dans le monde du travail, on s'est dit : c'est là l'exploitation, l'aliénation de l'homme. » « Le travail en tant que tel, le *tripalium*, le travail en tant qu'idéologie; dans la devise de Pétain "travail, famille, patrie", c'est le travail en tant qu'idéologie. Bien sûr, l'exploitation continue. Quand on inscrit sur le portail d'un camp : "le travail rend libre", ce n'est pas du tout par hasard. Le travail en tant qu'idéologie est fondamental pour la soumission. »

Pour « en finir avec le salariat », il faut en finir avec l'exploitation et, donc, avec le capitalisme : « L'abolition du salariat, c'est l'abolition du capitalisme. » Pourtant, la critique de l'exploitation n'a pas attendu l'avènement du capitalisme, comme en témoignent ces vers de Chrétien de Troyes : « *Et nous sommes en grand'misère / Mais s'enrichit de nos salaires / Celui pour qui nous travaillons\**. »

C'est bien du travail exploité qu'il s'agit quand on parle de refus du travail, et non du travail « en tant qu'activité humaine », on parle du travail qui nous est volé et nous aliène : « Qu'il y ait une critique de l'emploi, du salariat, bien sûr. On confond souvent avec une critique de l'activité. » « Le refus du travail est le refus de la forme dominante du travail, le travail salarié, pas celui de l'activité humaine. » « À partir du moment où tu parles de travail aliéné, c'est tout à fait légitime. Faire la critique du travail tout seul, c'est une connerie, tu ne parles pas de travail aliéné pour tout et n'importe quoi. Si tu fais ton œuvre, ce n'est pas pareil, même si tu calques de fait les modes de fonctionnement du travail aliéné. S'il n'y a pas de rapport avec l'exploitation, ton travail est libre. »

C'est la conception même du travail salarié, son organisation qui structure la société d'exploitation, qu'il s'agit d'attaquer, et nous n'étions pas les seuls à la

---

\* CHRÉTIEN DE TROYES, *Le Chevalier au lion*, 1170, trouvé dans : CHASSAGNE Alexis, MONTRACHET Gaston, *La Fin du travail*, Éditions Vivre/Stock 2, 1978. La couverture est illustrée par la photo de l'entrée d'un camp, avec l'inscription *Arbeit macht frei* surmontant le portail, photo qui a sérieusement obéré la distribution du livre.

faire : « La critique du travail, c'est la critique de l'organisation du travail, des contraintes qui pèsent sur notre emploi du temps et qui nous aliènent. C'est la critique des chefs, de toute une organisation médiatisée par des pouvoirs qui sont insupportables, c'est le refus de ça. » « Ne travaillez jamais, c'est un mot d'ordre : vivez sans vous soumettre au travail à l'usine, au bureau. Essayez de vivre sans passer par les fourches caudines du salariat. Un autre slogan était "faites en sorte de mettre fin au travail". Ce qui était pesant, c'était l'organisation du travail, le prolo taylorisé. Ce n'était pas ressenti seulement que par les gens qui ont connu l'IS ou travaillé en usine. Regarde l'afflux de hippies à San Francisco en rupture de ban. Et j'ai eu la même discussion avec d'anciens copains devenus maos. »

Mais on ne peut pas dire que cette critique globale du travail salarié ait été très opérante en 68, car elle est demeurée le fait d'une minorité : « À l'époque, je n'aurais pas parlé de critique du travail, j'aurais dit que les ouvriers ne voulaient pas être exploités. Maintenant, je dirais : il n'y a pas eu de critique pratique du travail, plutôt un refus et une désaffection par une minorité active d'ouvriers. »

Puisque cette « désaffection du travail » – ce « droit à la paresse » – n'est pas devenue une revendication collective en 68, elle est généralement restée cantonnée au niveau individuel : « La critique du travail, je la revendique toujours, je me considère comme un fainéant revendiquant ma paresse, c'est quelque chose que je n'ai pas lâché. On est des enfants de Lafargue, du bon docteur Paul, le seul médecin dont je reconnais l'autorité. »

Du slogan « Ne travaillez jamais », chacun a ainsi fait l'usage qu'il pouvait : « La désaffection du travail c'est : je n'ai pas envie d'y aller, ça m'emmerde, j'irai travailler quand j'aurai besoin d'argent; là, je peux vivre de petits boulots et, quand j'aurai besoin d'argent, j'irai. Le refus, c'est autre chose, c'est vraiment essayer de ne pas travailler. Comme F. qui a dû travailler deux ans dans sa vie, là, on peut parler de refus. »

« Ne travaillez jamais. On s'est employés activement à trouver des solutions pour ne plus travailler ou le moins possible. Ce qui sous-tendait notre pratique, entre guillemets. Le but principal était de passer sa vie rien qu'à rigoler. » « J'étais très Vaneigem, c'était fondamental de trouver comment je pouvais ruser pour échapper au travail, à la programmation. » On peut cependant trouver dans les années 1970 des contre-exemples de revendication collective contre le travail (dont l'esprit refleurira chez les « chômeurs heureux\* » de la fin des années 1990) : « En 1974, la première ville où je débarque, c'est Bourges. Tout ce que j'ai, c'est l'adresse d'une librairie considérée comme libertaire, fréquentée le soir par une bande d'élèves d'une école normale d'instits qui ont entre 16 et 18 ans, et dont le chef est tailleur de pierres. Ils passent leur temps à faire le siège de l'ANPE en demandant du travail à temps partiel au nom du droit à la paresse. »

La plupart d'entre nous étant au bout du compte dans l'impossibilité de refuser totalement de travailler, il a donc bien fallu s'y résigner en essayant simplement

---

\* Voir *Le Manifeste des chômeurs heureux*, Libertalia, 2013.

de « travailler le moins possible » et avec un minimum de contraintes : « Bien sûr, à un moment de notre vie, il a fallu travailler pour arriver à un niveau d'autonomie et que cette obligation, cette acceptation des contraintes, soit la moins dure possible. » « La critique du travail, pour moi, c'est très profond. Ce n'est même plus une question de théorie, c'est du vécu. Je n'ai jamais aimé le travail et ce n'est pas théorisé, ce n'est pas politique, c'est un refus. J'ai essayé de travailler dans la société le moins possible. » « Concrètement, ça consistait à éviter soi-même d'être salarié, ce qui ne nous empêchait pas de travailler parce qu'il fallait tout de même, d'une façon ou d'une autre, gagner un peu de sous de temps en temps. » « J'alternais des petits boulots. C'était une époque simple, t'avais besoin de sous, t'allais dans une boîte d'intérim, dans la journée tu trouvais une mission, tu pouvais te faire virer au bout de trois jours mais ce n'était pas grave. J'ai fait des enquêtes. Et puis j'ai eu des activités parallèles. Je suis même parti dans un plan artisan, artisanat d'art. »

Toutefois, refuser de travailler pourrait bien aussi apparaître comme une « posture » élitiste, voire « aristocratique » : « Ça me gênait, ça avait un côté aristocratique. Quel est le rapport avec la vie ? Ceux que j'ai connus qui disaient ça, c'était une posture, donc une imposture. Comment ils avaient le pognon ? Moi, en 1966, j'avais dit à mon père que je ne travaillerais jamais pour cette société. J'y suis plus ou moins arrivé, je ruse avec l'argent. »

En effet, comment peut-on y arriver ? Comme le dit souvent un ancien ami plus jeune que nous : « Ne pas

travailler, ça coûte combien? » On pouvait, par exemple, avoir recours à des « combines » permettant de toucher les allocations de chômage : « Ruser avec le travail et avoir toutes les combines possibles pour échapper au travail, s'inscrire au chômage. Avoir de l'argent sans travailler en exploitant la "générosité" de l'État. »

Par exemple, il suffisait de monter une association bidon, d'employer deux de nos amis pendant trois mois puis de les licencier – sous prétexte que l'association n'avait plus d'argent – pour qu'ils touchent des allocations pendant plusieurs années. Cela demandait un peu de boulot, des fonds pour payer les charges sociales (bien moins élevées qu'aujourd'hui) et des liquidités à faire circuler pour financer des cotisations, ainsi qu'un réseau de complices fournissant des chèques de cotisation en échange. Mais, si on pouvait trouver tout ça, l'opération en valait vraiment la peine.

Quelques-uns ont pris des options plus radicales pour faire la critique en actes du travail : « la délinquance », « aller chercher le fric où il était » : « La critique du travail, décider de ses activités, ne pas être soumis au salariat. Quand tu échoues à le faire collectivement, tu prends un flingue et tu vas braquer une banque, il y a un lien évident. Tu ne peux pas passer ta vie à voler des oranges à l'étal de l'épicerie, donc tu voles de l'argent. »

Si « d'autres gens le faisaient sans rien dire », certains considéraient cela comme une forme de lutte, « comme si tu faisais de la lutte armée », et voulaient lui donner une valeur d'exemple : « Tout le monde le savait autour de nous. Quand tu es dans ce trip-là,

c'est que tu as quelque chose à dire, ce n'est pas simplement la survie. On voulait le faire savoir, jouer l'exemplarité », encourageant ainsi les foudres de « l'ultragauche » : « On s'est fait cracher dessus par toute l'ultragauche, ils critiquaient le fait d'avoir recours à la délinquance pour ça. »

Une fraction de l'ultragauche exprimera clairement sa vision « moraliste » du banditisme, dans une brochure, publiée en défense des membres du MIL qui venaient de se faire arrêter par la police espagnole, sous le titre *Gangsters ou révolutionnaires?* Le propos était de distinguer ces *révolutionnaires* des vulgaires *gangsters*, parce que leurs *attaques à main armée étaient destinées à financer certaines activités révolutionnaires*. Par ailleurs, on note que *le caractère subversif de ces expropriations ne doit pas non plus être assimilé à « l'action armée » visant à « la préparation de l'insurrection » menée par des organisations politico-militaires qui font aussi partie du racket politique\**. De l'art de trier le bon grain de toutes les ivraies ! Si la situation n'avait pas été aussi tragique, on aurait pu en sourire. Mon compagnon et moi nous nous fendîmes d'une lettre de protestation dans laquelle nous faisons en substance observer que l'honneur des camarades du MIL était d'être *gangsters ET révolutionnaires*, les deux étant par eux indissolublement liés dans leur attaque conjointe de l'État et du monde du fric et de la marchandise.

Quant à la valeur exemplaire de ces pratiques, on ne s'étonnera pas que « la propagande par le fait »,

---

\* *Gangsters ou révolutionnaires? La vérité sur les emprisonnés de Barcelone*, octobre 1973. Disponible sur [archivesautonomie.org](http://archivesautonomie.org).

typiquement anar, soit critiquée par une camarade ancrée dans le marxisme : « J'ai connu tous ces gens qui faisaient des tas d'efforts pour ne pas travailler. Je n'ai pas de point de vue là-dessus, à partir du moment où tu ne prétends pas être le modèle pour tous. Tu peux toujours dire que le salariat c'est le vol et c'est vrai, tu peux toujours dire que toi tu es pour la reprise individuelle. Tant que tu ne dis pas que c'est par là que va se faire l'émancipation des autres... »

Nous avons aussi connu des camarades qui ont réussi à ne pas avoir d'emploi salarié toute leur vie ou presque. Cela a malheureusement mené « beaucoup de jeunes gens à la clochardisation », tandis que d'autres ont déplacé le problème en laissant travailler leur compagne : « Certaines personnes critiquaient le travail en cessant de travailler. J.-P., ouvrier, a lâché le travail d'une façon très pragmatique. La solution qu'il avait trouvée était de faire bosser sa copine. Il y avait aussi A.M., l'esclave du groupe, qui partait travailler tous les matins. Ça m'a toujours choqué le rapport de certains avec leurs copines. »

Je précise que, si j'ai connu des hommes qui ont pratiqué un refus du travail systématique, je n'ai quasiment pas rencontré de femmes à l'avoir fait. J'ai un peu l'impression que, dans ma génération, dans notre *milieu* en tout cas, a émergé une petite tendance à inverser les rapports hommes/femmes, les filles ne rechignant pas à faire bouillir seules la marmite – ce qui a parfois été mon cas. J'ai aussi des amis qui n'ont jamais appris à conduire et se font encore véhiculer par leur compagne. Mais, en revanche, ils



étaient un bon nombre à faire les courses, la cuisine, la vaisselle et le ménage. Là-dessus aussi, nous avons malheureusement été ultraminoritaires. Alors que nous évoquions avec une copine le cas d'un camarade connu pour avoir toujours trouvé des femmes dotées de moyens financiers pour subvenir à ses besoins (des héritières, plutôt belles et intelligentes de surcroît!), nous nous sommes demandé pourquoi nous n'avions jamais trouvé de mec pour nous entretenir. Elle m'a répondu : « Sans doute que nous ne les aurions pas aimés! » J'ajouterai que c'est aussi parce que nous étions (et sommes encore!) des femmes libres, et pas des femmes *libérées*, si vous entendez la nuance, et que nous entendions le rester.

Tous les autres ont composé autant que possible avec le salariat, en s'efforçant de trouver des emplois pas trop fastidieux ou qui au moins leur laissaient du temps libre : « J'ai travaillé toute ma vie depuis l'âge de 18 ans, il y a certes des moments où je me suis fait chier, mais j'ai eu un privilège, pendant la plus grande partie de mon existence, d'avoir un travail plutôt bien. » « Ce qui m'intéressait personnellement dans l'enseignement c'étaient les mois de vacances. »

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas une mince affaire, ainsi que l'écrit l'ami Claude Besson\* en guise de suite à son interview : « *Les porosités des contextes*

---

\* A participé au Groupe anarchiste autonome André-Breton de Chambéry puis à la revue *Archinoir*. Aujourd'hui, il se définit comme « poïethicien » et publie le samizdat à périodicité variable *Le Manoir aux dictions*, qu'on peut se procurer en envoyant un mail à [claud.besson.fara@hotmail.fr](mailto:claud.besson.fara@hotmail.fr).

*sociaux qui, par infiltration, relie de proche en lointain les fils de la langue (donc des praxis) du bas en haut de l'échelle étatique – ce qui commence par les ruses avec l'argent et le travail et qui peut aller dans certains cas jusqu'aux collaborations avec l'“ennemi”... en effet où situer le rôle d'un prof qui garde en cage des ados torturés, entre autres de devoir rester le cul sur une chaise, et terrorisés par la course aux résultats ? »*

En plus, on aurait bien voulu s'éviter les « crises de conscience » : « Les gens qui ont enseigné ont eu des crises de conscience là-dessus. Je ne comprends pas pourquoi, tu l'as, tu t'en vas, tu ne l'as pas, tu restes, c'est tout. Les gens qui enseignent, je ne leur ai jamais craché dessus, mais par contre s'ils me cassaient les burnes avec leur mal-être, je leur disais : épargne-moi ça s'il te plaît. Moi, quand j'ai travaillé, ce que je faisais n'avait pas d'implication sur la vie des gens, je n'étais pas à leur dire d'augmenter les cadences. Dans un labo de socio, ton rôle dans la société est assez limité, tu n'as pas de poids sur la vie des autres. »

Mais je dois dire qu'à mon sens, d'une part, ce sont ceux qui ont des diplômes qui s'en tirent le mieux et, d'autre part, *il n'y a que de sots métiers\** dès lors qu'on les exerce pour avoir un salaire.

C'est dans le travail moins qualifié qu'on trouve logiquement ce qu'on appelle *l'anti-travail*. Sabotage, blocage, perruque\*\*, récupération de marchandise et de

---

\* Détournement de proverbe généralement attribué à Paul Éluard, avant qu'il ne devienne stalinien.

\*\* Faire de la perruque, c'est utiliser le temps, le matériel et/ou les outils de son travail salarié pour son usage personnel.

temps de travail font partie de l'histoire de la résistance ouvrière à l'exploitation. C'est ce que découvre d'emblée avec le plus grand plaisir un copain qui n'avait alors que 16 ans : « L'ambiance qu'il y a dans les boîtes après 68 est incroyable. Quand tu entres dans une boîte, au bout de vingt-quatre heures tu as toutes les combines pour ne rien foutre : on s'organise pour pioncer à tour de rôle et pour saboter. Quand j'ai bossé chez Nicolas, j'étais ripeur, je déchargeais les camions, on avait des combines pour piquer des caisses et les revendre aux commerçants, histoire d'arrondir nos journées. Et puis il y avait ce qu'on appelle les "cassées", c'est un système qui marchait tellement bien que, pour qu'il n'y en ait pas plus, la direction fermait sa gueule, on avait droit à quelques bouteilles par jour, c'était un acquis. Parfois elles étaient cassées pour de bon. La spontanéité avec laquelle ça se faisait immédiatement, j'avais l'impression que c'était nouveau. »

Il faut dire que ce copain avait bien commencé puisque, dès son premier « petit boulot » de distributeur de prospectus, il a « eu le plaisir de foutre (sa) main dans la gueule de (son) premier employeur » qui avait « changé le mode de rémunération » passé du paiement à la journée au paiement au prospectus distribué. Résultat tel qu'il le raconte : « C'était ma première lutte sociale gagnée. Moi j'ai été viré, mais mes camarades ont continué à être payés 30 francs par jour. »

L'été 68, dans ma tournée de démonstratrice, je suis passée par un supermarché du Var où, dès les premiers jours, j'avais remarqué que les vendeuses (parce qu'en ce temps-là, il y avait des vendeurs, et surtout

des vendeuses, dans ces magasins) du rayon alimentaire disparaissaient par deux ou trois à tour de rôle entre 14 et 16 heures. Le troisième jour, elles avaient suffisamment eu le temps de me connaître pour me mettre dans la confiance et, pendant que le directeur partait faire sa sieste, j'ai été invitée à me joindre à elles dans la réserve pour me goberger de champagne, gâteaux et autres friandises. Je garde le meilleur souvenir de ces agapes, mais plus encore de cette chouette complicité au nez et à la barbe du patron.

Ces pratiques ne sont bien sûr pas toutes à considérer comme de l'anti-travail, dont la définition est complexe\*. Mais cela n'empêchait pas d'en user, quand bien même on les réduirait à une simple révolte sans dépassement possible : « Le sabotage n'est pas une critique du travail. Moi, j'ai bossé sur une chaîne; le premier jour ils me mettent en tête de la file, je ne comprenais pas pourquoi. Je voyais bien que les filles me regardaient bizarrement. Le deuxième jour, une fille vient me voir à la pause et me demande qui je suis, d'où je viens, si je suis étudiante, et m'explique : "Si tu poses ton pied à cet endroit, on ne peut plus nettoyer, alors tu fais ça régulièrement, toutes les demi-heures par exemple, il n'y a plus d'eau et donc on arrête. Tu n'oublieras pas?" Je n'ai pas oublié. Les mecs qui gravaient "vive Mao" sur les volants des bagnoles, c'est du sabotage mais ça n'a jamais rien fait. C'est une révolte naturelle et normale, comme la per-ruque, une pratique ouvrière qui est loin derrière nous mais qui a sa raison d'être. Ce qui m'intéresse dans le

---

\* Voir sur Hic Salta, blog de Bruno Astarian : <http://www.hicsalta-communisation.com/accueil/quelques-precisions-sur-lanti-travail>.

refus du travail, c'est en quoi cela peut se poser comme refus de l'exploitation et lutte contre l'exploitation. »

Toutes ces indisciplines ont, semble-t-il, peu à peu plus ou moins disparu ou considérablement reculé : « Certaines choses se sont perdues. Dans le bâtiment, tu ne filais jamais de pourboire à un mec qui te faisait un cadeau, c'était mal vu. Souvent, quand tu allais dans une boîte de matériaux, il arrivait que tu payes un sac de ciment et que tu sortes de l'entrepôt avec deux sacs, c'étaient des pratiques hypercourantes, l'employé tournait la tête, mais des fois, c'est même lui qui te les chargeait. C'était impensable à l'époque de lui filer une pièce. La période d'après, ça continuait mais tu finissais par lui filer des pourboires. Et après, ça ne se faisait pratiquement plus, et puis maintenant tout est contrôlé. À l'époque, tu avais un ennemi commun, ça s'appelait le patron. Ne pas aimer le flic et le patron, c'était une évidence de base, et tout ce qu'on pouvait faire contre, ça fonctionnait. »

Bruno Astarian explique ainsi comment les patrons ont réussi à juguler ces actes d'indiscipline : « *L'indiscipline qui a régné dans les usines fordisées des années 68 est difficilement imaginable aujourd'hui. Ni les syndicats ni la maîtrise ne pouvaient la contrôler. Le capital n'y est parvenu qu'en procédant aux investissements et aux délocalisations devant lesquelles il reculait jusque-là en raison de leur coût. Mais les usines étaient devenues ingouvernables, les concessions très onéreuses accordées aux ouvriers n'ayant pas suffi à les faire rentrer dans le rang\**. »

---

\* *Ibid.*

Qui oserait encore, aujourd'hui, à une époque où toute une frange de la population risque bien de ne jamais avoir d'emploi, inscrire sur les murs ce « Ne travaillez jamais » qui fut l'un de nos cris de guerre des années 68 ?

#### AUTOGESTION GÉNÉRALISÉE.

#### TOUT LE POUVOIR AUX CONSEILS OUVRIERS

Nos projections tournaient alors à peu près toutes autour de l'idée d'autogestion. Nous avions pourtant déjà fait le constat de son échec en Algérie comme en Yougoslavie mais « on s'en sortait en disant que c'était de la fausse autogestion puisqu'il y avait l'État, que "la vraie autogestion" c'était sans l'État ».

Nous avons vu précédemment que, dans les grèves avec occupation de mai-juin 68, il n'y avait pas eu le plus petit commencement de tentative d'autogestion. Quand le sujet était évoqué, il aboutissait vite à une impasse : « Dans les AG, je disais qu'il fallait maintenir la lutte et je critiquais les syndicats. La CFDT a balancé le truc de l'autogestion. Je suis intervenu pour dire que c'était une autogestion dans leur intérêt. Un petit comité s'était formé pour étudier l'autogestion. Dans ce comité, il n'y avait que des cadres moyens, les employés s'en foutaient complètement. Ils se voyaient gestionnaires, c'était la conception technocrate de l'autogestion. Je leur ai dit : "finalement, dans un autre système, l'assurance est complètement inutile. La seule question est ce qu'on fera des locaux, on peut les transformer en un hôpital ou je ne sais pas quoi". »

À travers ce petit exemple est posée la question de l'utilité de l'activité de l'entreprise et de l'intérêt de l'autogérer; derrière, c'est celle de poursuivre la production existante. Ou, encore, la façon d'imaginer un autre mode de production, une autre manière de produire, posée par les plus avancés de nos camarades, tout à fait nouvelle pour les autres : « Il n'y avait pas d'illusions sur ce que vont gérer les ouvriers, c'était tellement confus que pour certains il suffisait d'enlever les patrons, l'idée de ce que gèrent les gens n'était pas discutée concrètement. » « Je parlais de gestion ouvrière, des conseils, et P. me dit : "ce qu'il faudrait voir, ce sont les rapports de production communistes". Il voulait dire : le problème n'est pas que les ouvriers gèrent la production mais l'important c'est qu'ils fassent autre chose. Ce qui est aujourd'hui d'une grande banalité, mais moi, je n'avais jamais entendu ça. »

En 1996, ce sujet fut remis en chantier par Bruno Astarian, lequel essaie de décrire ce que serait une *production sans productivité* où, « *avant d'être activité productive "matérielle", l'activité des individus communistes est autoproduction de rapports sociaux dont la justification n'est autre que la satisfaction que chacun y trouve, ou non, à exprimer ses capacités singulières d'action et de jouissance. [...] On ne dira pas : produisons des pommes de terre parce que c'est nutritif et qu'il faut se nourrir. Mais : imaginons une façon de se rencontrer, de ne pas s'ennuyer, qui soit productive de pommes de terre\** ». On peut trouver vaine, prématurée ou même

---

\* « La question du communisme. Le communisme, tentative de définition » (avril 1996), revue *Hic Salta*, 1998, p. 16.

délirante une telle proposition. Il n'empêche que ce qu'elle soulève contient, entre autres, une critique de l'autogestion que bien peu surent faire dans les années 1968-1970.

L'aventure des ouvriers de Lip\*, pour aussi sympathique qu'elle fût, concrétise bien l'aspect problématique de l'autogestion : les ouvriers produisent et vendent des montres (mais à quoi serviraient des montres si le temps de travail n'était plus compté?) en « autogestion », tentant ainsi de s'exploiter eux-mêmes sans s'émanciper, en fin de compte, du processus du travail salarié.

Ensuite, puisque gestion il y a, il faut bien disposer d'une instance gestionnaire. Puisqu'on rejette les syndicats et les partis, c'est l'assemblée qui doit être souveraine et sa forme celle des conseils ouvriers.

L'idée des conseils semblait faire sens dans le tissu industriel concentré des années 1960 : « Les conseils c'était l'idée de l'époque, une idée qui correspondait à des données objectives, la concentration des travailleurs dans les lieux de travail. »

Sans oublier que les conseils et les assemblées faisaient déjà partie de nos modèles de référence, de la Commune de Paris aux soviets russes en passant par l'Espagne de 1936, toutes ces « expériences historiques avec l'idée que les gens doivent gérer eux-mêmes ce qu'ils produisent » et rompre avec le

---

\* Face à la menace de licenciements massifs, les ouvriers de l'usine de montres Lip à Besançon commencent en mai 1973 une longue grève avec occupation. Ils se proclament en autogestion en déclarant : « c'est possible : on fabrique, on vend, on se paie ».



rapport marchand : « Ce monde sans argent dont je rêvais, ma mère l'avait connu en Espagne. »

Mais, au-delà de ces références, nous n'avions aucune vision concrète de ce que pourraient être ces conseils : « Je pensais que c'était la révolution qui arrivait et, comme tout le monde, j'en étais un peu au délire conseilliste. Pour moi, c'était le pouvoir des conseils. Mais je ne peux pas te dire que c'était clair en 68. » « Les conseils, on les voyait en creux, le pouvoir de l'assemblée était sacralisé. Pour moi, la discussion sur l'organisation révolutionnaire et la critique des syndicats et du parti est fondamentale, et c'est par ce biais-là qu'on arrive à valoriser les conseils ouvriers. Après, qu'est-ce que les conseils ouvriers? Je n'ai jamais connu de conseils ouvriers, alors... »

Voir les conseils « en creux » c'était notamment « les soviets russes et la Commune de Paris, une sorte de fusion des deux. La prise de pouvoir dans les usines, on opposait tout le temps les conseils ouvriers au contrôle ouvrier des trotskistes, l'expropriation et l'autogestion oui, mais pas l'autogestion étatique à la yougoslave. Les comités d'usine, les conseils de paysans et les communes, tout ça organisé de façon fédérale, non étatique ».

En même temps, quand on met en avant l'autonomie ouvrière, la moindre cohérence serait de ne pas essayer de construire par avance le modèle de ce que devraient être les conseils : « Si, à l'époque, on nous avait demandé comment ça allait se passer concrètement, on serait restés comme des cons. Il n'y avait pas de raison qu'on ait des idées là-dessus, à moins de penser, et ce n'était pas notre cas, que

la théorie c'est ce qui prévoit tout et qu'il ne reste plus qu'à la mettre en musique. On aurait su ce que c'était si ça s'était fait. Mais ça ne s'est pas fait, c'est compliqué de parler d'une chose qui n'existe pas et dont on n'avait presque par principe aucune idée concrète. Ce n'était pas notre souci principal d'avoir des idées concrètes là-dessus, on ne se prenait pas pour des théoriciens qui énoncent des choses en disant que les masses vont les appliquer. On se posait des questions, mais les réponses concrètes se seraient faites dans l'action, dans la pratique. Je ne trouve pas très grave que ça n'ait pas de contenu concret, justement parce que c'est la pratique qui le décide. Ou alors, on est des théoriciens qui écrivent des livres en attendant que le moment soit favorable pour que les masses s'en emparent et mettent ça en pratique, ce qui n'était évidemment pas notre point de vue. »

Quant aux étudiants, ce n'était bien sûr pas à eux d'expliquer aux ouvriers qu'ils devaient créer des conseils : « Je ne voyais pas de conseils ouvriers se former où que ce soit et je ne pensais pas que c'était à nous les étudiants de dire aux gens ce qu'ils avaient à faire. »

Sur le fond, par-delà la question de ce qui, dans une unité autogérée, serait à produire et de comment ce serait produit, il fallut bien aussi se rendre compte que « la gestion ouvrière » reste de la gestion et que l'ouvrier reste à son poste. Où était donc passé notre cher refus du travail ?

« Il y avait une énorme contradiction dans l'IS entre les conseils ouvriers d'un côté et, de l'autre, le refus du travail. Le truc qui nous gênait, c'était

de faire de l'autogestion. Le fait d'occuper les usines et de les faire fonctionner pour soi nous semblait contradictoire avec le refus du travail. À *Archinoir*<sup>\*</sup>, on en arrive très vite à mettre en cause l'autogestion. »

Il semble bien que nous nagions dans la contradiction et que nous nous accrochions à l'idée des conseils parce que nous n'avions que ça à opposer à la bourgeoisie : « Même dans le numéro 12 de l'*IS*, le fameux passage sur les conseils ouvriers, c'est en pleine contradiction avec tout ce qu'ils avaient apporté comme critique du mouvement ouvrier. » « Dans les discours qu'on développait à une époque, la critique de la démocratie se faisait sur fond de conseillisme. C'était la seule réponse qu'on pouvait apporter à la critique du système politique de la bourgeoisie. On avait puisé ça à droite et à gauche, chez des gens comme Pannekoek. »

Or, cette « critique de la démocratie » comme instrument de « la domination politique de la bourgeoisie » est « vite devenue compliquée ». S'il était le plus souvent admis que « démocratie et fascisme sont les deux faces d'une même monnaie », la question de la démocratie « directe » commençait à nous diviser et nous divise encore. Pour les situationnistes, leurs alliés et leur descendance, assemblées et conseils de la démocratie directe sont les garants de l'émancipation, tandis que, pour d'autres, la démocratie directe ne fait, dans son formalisme, que reconduire le principe

---

\* Revue publiée à Grenoble entre 1968 et 1970, une partie de ses rédacteurs participera ensuite à la revue *Négation*. On trouve les trois numéros sur le site [archivesautonomie.org](http://archivesautonomie.org)

des décisions majoritaires, et devrait, comme la démocratie parlementaire, « être considérée comme ce qui fige les choses en l'état et non comme ce qui permet de les modifier\* », devenant ainsi un frein potentiel au développement des luttes pour l'émancipation.

Mais, comme il n'y eut pas de conseil en 68, nous nous sommes contentés d'en appeler aux conseils par défaut : « Il y avait une affiche du CMDO qui disait que les conseils ouvriers sont la seule solution puisque les autres ont échoué. C'était illogique : ce n'est pas parce que toutes les autres ont échoué que celle-là est obligatoirement la bonne. »

Tant et si bien que de la théorie des conseils on en vint à « l'idéologie conseilliste », le « conseillisme » : « Comme il n'y a pas eu de conseils en 68, il y a eu le conseillisme. »

Des critiques qui en furent formulées plus tard, je me rallie, pour ma part, à celle qui considère que les conseils ouvriers, « historiquement datés », sont devenus obsolètes dès lors que « la force de travail ne pouvait plus s'auto-affirmer » et que « cette identité ouvrière qui devait être triomphante » ne peut plus envisager à présent que son « auto-abolition » en tant que classe du rapport social capitaliste.

VIVRE SANS TEMPS MORT, JOUIR SANS ENTRAVES

La critique de la vie quotidienne d'Henri Lefebvre, « reprise à son compte par l'Internationale

---

\* DE MATTIS LÉON, *Mort à la démocratie*, L'Altiplano, 2007, p. 74.

situationniste », a bien sûr directement influencé tous ceux d'entre nous qui étaient inspirés par l'IS. Mais la mise en pratique de *la dérive* et de *la construction de situations* se trouverait déjà en germe chez les surréalistes : « La critique de la vie quotidienne était faite très concrètement par les surréalistes bien avant Lefebvre. Les surréalistes ne voulaient surtout pas vivre comme tout le monde, c'était la rencontre, la dérive qui ne s'appelait pas encore la dérive. C'étaient des pratiques surréalistes de la vie quotidienne, sans les conceptualiser comme l'a fait Lefebvre, c'était du vécu. Tu le retrouves dans plein de textes de Breton à l'époque. »

C'est toutefois bien la lecture de l'IS qui a lancé ses jeunes adeptes dans la recherche constante « d'une situation créée et inédite dans le registre ordinaire de la vie des gens ». Ainsi les Vandalistes avaient notamment entrepris de mettre en œuvre « une provoc tous azimuts » : « Par exemple, on avait une espèce de slogan : les voitures marchent sur les trottoirs, marchez sur les voitures, et on prenait un malin plaisir à marcher sur les voitures au lieu de marcher sur les trottoirs. On entrait dans un magasin, on nous disait : qu'est-ce que vous désirez ? Quelles chaussures ? Et nous : je ne désire que vous, madame ! C'était un mode de fonctionnement. »

Derrière ce qui ressemble à des jeux de potache, l'intention était de mener une lutte immédiate contre tous les aspects de l'aliénation : « On a pris à l'époque une conscience suraiguë de ce qu'était l'aliénation. On a décidé d'engager le fer, non pas à la manière des bureaucrates dans l'espoir du Grand Soir mais

tout de suite, maintenant. À l'époque, nous étions très peu à être sur cette base. »

Cette critique de la vie quotidienne est aussi entrée en résonance avec les thématiques générales les plus radicales du mouvement de 68 et de ses prolongements ultérieurs, jusqu'à parfois en devenir une espèce de fourre-tout. Ce qui est assez logique quand on considère que cette critique s'attaque *in fine* à tout ce qui nous aliène et nous sépare, de l'espace urbain au travail en passant par les rapports de domination et l'oppression sexuelle, et que le mouvement de 68 est souvent défini comme une tentative de *changer la vie* en commençant par chercher à se libérer tout de suite de ses entraves : « Il n'y a pas de politique sans critique de la vie quotidienne. » « Le plus important, c'est comment cette vie quotidienne peut être concrètement changée. Si elle ne change pas, qu'elle ne porte pas en elle et ne permet pas de réaliser une liberté qui devient la nôtre, la révolution ça ne veut rien dire. Qu'on prenne plaisir à être avec des gens, à faire des choses. Que la vie ne s'organise certainement pas à partir de contraintes qui nous obligent à travailler, à gagner notre vie. »

« La critique de la vie quotidienne, c'était la critique des rapports sociaux hiérarchiques, les vieilles conventions d'usage, et aussi la sexualité. Les rapports entre les garçons et les filles, une volonté d'égalité, ça c'était très fort. Très vite aussi, avec l'introduction des idées situs, la critique du travail, le refus du travail, la critique de l'urbanisme, la critique de la ville, et évidemment le "Ne travaillez jamais" debordien, là on était tous d'accord. »

Dans les attaques contre la « société de consommation », on retrouve la critique de la marchandise marxienne enrichie par les situationnistes : « La notion de marchandise qui isole. L'isolement qu'on voit en ce moment, on le sentait venir. Quelqu'un avait jeté son poste de télévision du premier étage de la tour Eiffel en 1967, ça a fait la une des journaux. » « On se moquait mais on était pris de court quand l'essence manquait. On ne savait pas à quel point on avait touché un nerf. La critique de la consommation était présente dans toutes nos actions. Ce n'était pas fin, mais quand on a péché les vitres du magasin Decré, le grand magasin de référence de Nantes, pendant une manif, c'était ça. La méfiance vis-à-vis de la pub. On était fondamentalement contre le règne de la marchandise. »

C'est dans le mouvement des communautés des années 1970 tel qu'il a été vécu par les nôtres qu'on peut notamment repérer la critique situationniste de la séparation et sa recherche de cohérence radicale dans la subversion des rapports : « Il n'y avait pas de différence entre ce qu'on pensait des rapports sociaux et comment on vivait. » « On n'était pas des idéologues de la communauté, on ne disait surtout pas communauté, on pouvait dire club, équipage, on acceptait d'être un groupe de vie. Dans la théorie situ, l'expérience situ, ce qui était fascinant et ce qu'on a bien su faire sans effort, c'est créer des moments rares et heureux, créer du plaisir collectif. » Et, les mêmes, en 2016 : « Après toutes ces années, on vit dans le même bled. Des gens qui n'ont rien d'autre que leur plaisir à être ensemble et à se voir, ça fait société par l'affectif et

le ludique. On a atteint un âge certain, qui l'eût cru ? Les forces dialectiques sont toujours là, dieu merci [*sic*], cette dialectique historique permanente, bien sûr qu'elle est là. On aura créé une forme de sociabilité, de famille hors famille, avec tous les avantages et les plaisirs de la famille sans les obligations, sans les contraintes et sans la bénédiction d'une famille. »

Et ce n'est pas un hasard si nos camarades de Strasbourg et de Bordeaux ont été parmi les premiers de notre génération à « vivre en groupe », parce qu'« on ne disait jamais communauté, on disait groupe », « communauté ça voulait dire communauté de la misère » : « Dans cette remise en question de la vie quotidienne, on a dû sans doute être l'une des premières communautés, du moins sur Bordeaux, où on a décidé de vivre en groupe en 1967. Mais on ne disait jamais communauté, on disait groupe, ça variait, groupe autonome, groupe radical, base autonome libérée. C'étaient des termes folkloriques. » « S'était esquissé ici en 1965 quelque chose qui avait le nom de kolkhoze, un habitat collectif où se sont retrouvés ces gens qui allaient plus tard former ce groupe d'étudiants de l'AFGES. »

Il y avait sans doute une tendance des jeunes en révolte ou en rupture de ban à vivre en bandes turbulentes. C'est ce que nous faisons, mes amis et moi, à Aix-en-Provence en 1966, où, à l'instar de Monsieur Jourdain, nous faisons de la critique de la vie quotidienne sans le savoir.

Dans ces bandes, comme dans une bonne partie de la jeunesse, « on fumait beaucoup » et certains découvraient dès 1967 les drogues hallucinogènes



« pour trouver d'autres états de conscience », mais surtout « pour le plaisir », « le rapport festif ». Mais il semble bien que la forte consommation d'alcool ait été l'une des plus redoutables caractéristiques des situationnistes et de ceux qui étaient influencés par eux : « La drogue, je n'ai jamais pratiqué. Dans l'IS, à part le hasch, personne ne prenait de drogue dure. Mais l'alcool faisait partie de la panoplie des comportements révolutionnaires après 68. On ne peut pas être révolutionnaire si on n'est pas alcool, ça fait partie intégrante de l'idéologie de la jouissance : l'alcool et le sexe. » « Une désastreuse manière de s'alcooliser, avec une influence catastrophique de Debord. »

J'ai bien connu cette idéologie de l'alcool comme élément de la « panoplie » révolutionnaire. Il y eut même un moment où, pour la contrer, je buvais ostensiblement de l'eau minérale. Ce qui est plus tragique, c'est que ce diktat a conduit plusieurs de nos amis à l'alcoolisme puis à la mort.

Quant à la fameuse « libération sexuelle », elle se déployait pour nous sur deux axes convergents. Tout d'abord, il s'agissait de subvertir pratiquement les rapports traditionnels entre les hommes et les femmes et d'en finir avec le « machisme » : « La vie qu'on avait c'était une vie en communauté complète, avec des relations hommes-femmes totalement bouleversées par rapport à ce que ça pouvait être avant. Les gens comme nous étaient sensibilisés à ce genre de choses, on n'était pas dans la reproduction d'un schéma machiste classique. On ne se comportait pas – j'emploie un terme qui n'existait pas – comme le “beauf” moyen. »

Pour cela, il fallait aussi que les femmes soient libres de leur corps, qu'elles ne soient pas « bloquées par la peur d'être enceintes ». Avortement et contraception sont donc les outils de cette libération, et nous avons vu, avec l'exemple de Nantes, que femmes et hommes menaient enfin ce combat ensemble. « Enfin », parce que si mes souvenirs sont bons, le Planning familial était essentiellement une association de femmes. La question de la non-mixité ne s'est posée en fait qu'avec la création du MLF. Une de mes amies la justifie pour ce qui est de « parler de trucs de femmes » comme « un speculum et un miroir pour montrer à des nanas qui ne l'avaient jamais vu la structure de leur sexe, des trucs qui sont libérateurs au sens le plus générique du terme, même s'ils ne sont pas libérateurs de l'exploitation au sens strict, il y a matière à lever des aliénations très réelles » et parce que « l'autonomie d'un mouvement se fait par les acteurs eux-mêmes », tout en récusant l'argument victimaire : « Les femmes sont des débiles, les mecs nous empêchent de parler. Les pauvres chéries ! Moi, jamais un mec m'a empêchée de parler. »

S'il est vrai qu'il y a toujours eu parmi nous et dans notre histoire beaucoup de femmes fortes et puissantes, il faut cependant admettre que c'était loin d'être le cas de toutes et que certaines aussi restaient dans l'ombre des mecs. Et, contre ça, il fallut, et il faut encore, mener le combat.

Logiquement, tout s'oppose pour la plupart d'entre nous à la séparation des terrains de lutte mise en œuvre par les mouvements catégoriels, parce que ceux-ci font le jeu du capital : « *La "libération" de la*

*femme, de la sexualité, des mœurs, etc., est une fragmentation. On sépare en soi une fonction des autres. Au lieu d'aller vers l'être total, multiple, on découpe, on se comprend et on se défend tout à tour comme femme, comme consommateur, comme producteur, comme breton, etc., alors que les intérêts de ces catégories s'opposent les uns aux autres. On réussit ainsi le tour de force de créer en soi la division que le capital s'efforce d'entretenir au sein du prolétariat\*.* »

En outre, se rassembler de façon pérenne sur la base d'une « identité » commune, qu'elle soit de genre, d'orientation sexuelle ou d'origine, mène forcément à une alliance « interclasses » (ce qui nous a sauté aux yeux lorsque nous nous sommes risquées, avec des copines, à une assemblée des débuts du MLF où il y avait plein de jeunes femmes bien habillées décontracté chic et propres sur elles auprès desquelles nous avions l'air de souillons). Quant à la liberté de l'avortement et de la contraception, il a été tenté de les envisager sous un autre angle pour aboutir à l'idée que, encore une fois, nos combats pouvaient aussi servir les intérêts du capital : *« Les femmes, les jeunes, les immigrés tendent à remplacer peu à peu les hommes, les adultes, les autochtones, comme prolétariat fondamental (producteur de plus-value), ces derniers restant des prolétaires, mais le nombre du prolétariat fondamental diminuant ainsi par rapport au nombre global des prolétaires. Il faut donc, parallèlement au développement des crèches et cantines, garderies et écoles (laïques ou parallèles, des Jeunesses hitlériennes, en passant par les Éclaireurs de France, les Jeunesses communistes et*

---

\* « Le roman de nos origines », art. cit., p. 27.

les crèches sauvages) parallèlement à la mécanisation du travail domestique (appareils ménagers, conserves, plats cuisinés, restaurants d'entreprise, etc.), il faut empêcher la femme de procréer sans arrêt car les grossesses, les soins à donner aux enfants, font perdre un temps précieux qui doit être utilisé à la production [...]. Pour cela, on développe une idéologie de sa "libération" de son ancien rôle, et son accession à une "autonomie" chère aux cornettes du MLF : cette idéologie, cette autonomie trouvant immédiatement ses limites dans le baignoire du salariat. [...] La contraception et l'avortement permettent ainsi d'éviter la production d'individus qu'il est et sera de plus en plus difficile d'intégrer au procès de production. [...] L'idéologie du choix, caractéristique de la conception démocratique de l'activité humaine, consiste à faire croire au prolétaire à sa capacité de "choisir", de "décider" [...]. Femmes, vous pouvez "choisir" de vous faire avorter ou non, vous deviendrez "autonomes", c'est à vous de "décider"... Ainsi, l'infecte fiction démocratique, qui a tiré sa forme générale du parlementarisme, tente, avec le stade de domination réelle du Capital, de faire du corps humain lui-même un "parlement" où la femme voterait, "choisirait" en toute conscience (grâce à l'information!) son type de mutilation actuelle (les trois solutions : avortement, procréation et contraception étant de toute façon dans cette société aussi inhumaines et purement réponse du capital)\*. »

Proche du cercle des rédacteurs de ce texte, je suis aussi de celles qui ont refusé la procréation. Dans les années 1970, nous étions une petite bande de copines

---

\* *Avortement et pénurie. La reproduction de la vie immédiate en suspens*, supplément au n° 2 de la revue *Négation*, janvier 1974, sur le site [archivesautonomie.org](http://archivesautonomie.org).

défendant cette position. À la fin des années 1980, nous n'étions plus que deux à avoir tenu bon. Quant aux hommes ayant accepté la vasectomie, je n'en ai guère connu, mais je n'irais pas, comme Raymond Borde, jusqu'à dire que : « *Je suggère que les reproducteurs portent une marque infamante, qui les désigne à la risée publique, et je trouve exemplaire cette coutume polynésienne que rapporte Victor Segalen, à propos de la caste Arioi : les hommes qui avaient la bassesse d'engendrer en étaient exclus\**. »

Le deuxième axe était celui de la liberté des rencontres et des jonctions amoureuses, « la liberté d'aimer, la liberté de faire l'amour, la liberté de s'associer », qui faisait pour nous partie intégrante du projet émancipateur. On se situait là dans la lignée de la tradition anarchiste de l'amour libre et de la famille d'élection, dans la critique de la famille et du couple institutionnalisés. Il nous semblait qu'il fallait, dans les rapports amoureux, se respecter mutuellement en tant qu'individu et, pour cela, se libérer des sentiments de possessivité et de jalousie (ce qui demandait tout de même quelques efforts!) : « Tout ce qui est la relation homme/femme, ou amoureuse d'une façon générale, comment cette liberté revendiquée va se transposer dans la relation que tu entretiens avec l'autre. Et dans quelle mesure tout ce qui peut limiter la liberté de l'autre s'articule à tout ça. Dans ma vie à moi, c'est quelque chose qui a été très important, j'ai beaucoup travaillé là-dessus pour ne pas succomber à des manifestations de jalousie. » « Il y avait

---

\* BORDE Raymond, *L'Extricable*, op. cit., p. 62.

l'idée de liberté sexuelle. On pouvait dans le couple avoir des relations "extraconjugales" sans que normalement ça fasse une histoire. Déjà dans nos petits milieux ces questions étaient posées. »

*« On est tous d'accord : l'amour ne saurait être exclusif, l'être aimé possédé, l'aimant possédant. Et donc, la jalousie c'est pas joli-joli, ça dévie l'envie, ça pourrit la vie. C'est une avarie, une avanie, une vilenie\*... »*

La *transparence des rapports* était un enjeu majeur, parfois surévalué comme dans un tract (que j'ai cosigné) où nous affirmions tout de go qu'elle était *le but et le moyen de la révolution*. De façon plus pragmatique, il fallait refuser le mensonge, notamment (mais pas seulement) dans la relation amoureuse, comme en témoigne cette critique faite à André Breton : « Les surréalistes, c'était un peu la famille tuyau de poêle. Quand tu regardes la vie amoureuse de Breton, ce qui est incompréhensible, c'est que quand il s'est séparé de Simone, ça s'est fait en cachette. Alors que quand tu regardes ses aventures avec Nadja ou d'autres, ce n'était pas caché. Je ne conçois pas d'avoir une aventure cachée, pour moi c'est totalement exclu, c'est une tromperie. La tromperie c'est de cacher à ton partenaire du moment ton aventure. »

Nous sommes nombreux, tant filles que garçons, à avoir vécu dans l'euphorie, après Mai 68, cette liberté, nouvelle pour la plupart, de « baiser tous les uns avec les autres ». Mais on peut considérer aussi qu'il est venu un moment où, à la liberté, se serait substituée

---

\* BURLAT Anne, *Dieu rigole quand tu tombes*, inédit.

une règle de vie, une « norme » : « Sur le moment, oui, mais tout de suite après, quand c'est devenu un mode de vie, je n'ai jamais adhéré à ça. Sur le moment, la vie quotidienne n'était pas séparée des grèves, des manifs, de ce qu'on vivait en passant quinze jours dans les dortoirs du lycée. Ce n'était pas une alternative. Quand c'est devenu un mode de vie avec des normes, il fallait vivre comme ça, si tu ne vivais pas comme ça, tu passais pour un petit-bourgeois ou pour un attardé. Je ne suis jamais rentré là-dedans. »

« Quand j'avais 15 piges en 1955-1956, il y avait le Cluny Palace où le dimanche matin on passait des films espagnols, il régnait une atmosphère débridée de sensualité, on embrassait des rangées de filles. Les surprises-parties, ça me semblait plus libéré que la révolution sexuelle, plus spontané, moins téléguidé que cette espèce d'obligation de coucher. On couchait les uns avec les autres, mais ce n'était pas obligé, ce n'était pas forcé. »

Certains, « proches du surréalisme », voyaient même une atteinte « totalitaire » à *l'amour fou*, *l'amour sublime*, dans cette vision particulière de la critique de la vie quotidienne qui s'attaquait au couple amoureux : « La critique de la vie quotidienne avait presque quelque chose de totalitaire, par exemple sur le plan de la sexualité, si tu vivais avec quelqu'un, tu étais un petit-bourgeois ; comme on était proches du surréalisme, tu imagines bien que ça coïncitait. Dans *Archinoir*, j'ai écrit un texte où je défendais l'amour, tout comme je l'avais fait au camping international de Côme contre 50 reichistes [*sic*]. Il y avait de grandes discussions le soir, j'étais le

seul à défendre la thèse que la sublimation n'est pas obligatoire, qu'on n'a pas à chercher à aménager le quotidien. La vie quotidienne, c'est de la merde, et la critique de la vie quotidienne, c'était comment vivre en aménageant les choses. Pour cela, on nous proposait un système normatif de comportements à acquérir pour avoir l'étiquette de révolutionnaire. Se voir reprocher de vivre en couple. Des filles qui refusaient de coucher avec un mec se faisaient traiter de petites-bourgeoises. Tout ça n'était pas notre histoire, ça nous semblait une forme de dictature avant-gardiste. »

Cette « dictature », pour pouvoir s'exercer, devait en général venir de camarades proches : « On avait des visions différentes sur à peu près tout. Y compris sur hommes et femmes. Un texte disait que l'amour fou est une forme de destruction de la femme par l'homme qui domine. Le prolétariat est une contradiction entre pure subjectivité et objectivité en soi sociale, l'amour fou est une forme pure de la pure subjectivité du prolétariat. »

Dans tout ça, on remarquera que l'homosexualité est bien absente. Parmi les interviewés qui ont évoqué cette absence, il en est qui se contentent de la relever : « On a des relations hétérosexuelles en général, on n'est pas dans l'homosexualité affirmée – même si elle n'est pas condamnée. » Tandis que d'autres avouent : « On était très rétrogrades sur l'homosexualité ; en fait, on avait hérité ça des surréalistes, il y a de drôles de filiations. Ils étaient cons là-dessus et nous on était aussi cons. »

Il y avait pourtant parmi mes amis nombre de filles qui préféraient les filles et de garçons qui préféraient



les garçons. Je dis «préférer» parce que nous entendions tout connaître et ne pas nous en tenir à une seule option. Qu'on soit «homo» ou «hétéro», on rêvait de ne pas l'être exclusivement, autant que possible en pratique, à deux, à trois ou en groupe. Il y a eu bien plus de rigolades que de grincements de dents, beaucoup de plaisir et de belles découvertes... mais pas de grand changement dans nos préférences respectives, juste des possibilités en plus. Par ailleurs, il y avait longtemps que nous nous heurtions à ce qu'on a appelé plus tard «l'homophobie» et aux «hétéroflics». C'est ce qui a poussé notre petite bande à s'intéresser au Front homosexuel d'action révolutionnaire qui débutait et dont la dénomination même n'annonçait pas un front de lutte séparée. Nous nous y sommes impliqués, dans les actions, dans les AG et dans le comité de quartier du Marais, lequel était encore un quartier populaire où le yiddish s'entendait dans les rues. Nous avons déchanté lorsque l'assemblée commença à être manipulée par « *une bureaucratie occulte sous l'égide de petits chefs gauchistes* » et que des artistes se mirent à nous inviter à leurs mondanités. Mais le vrai différend était que, pour nous, ainsi que nous l'avons écrit dans un texte de rupture, « *l'émancipation des homosexuels ne sera pas l'œuvre des seuls homosexuels. Le problème de l'homosexualité n'est qu'un aspect du problème général des rapports* » et « *c'est de la conscience de leur oppression que peut naître leur conscience de leur oppression générale des rapports\** », ce qui n'était pas du tout « la thématique centrale du FHAR »

---

\* Tract « Et voilà pourquoi votre fille est muette », sur le site archivesautonomie.org.

ni le tournant que prenaient ses pratiques. En effet était en train de s'y reformer une nouvelle sorte de ghetto, avec notamment l'affirmation d'une identité homosexuelle donnée pour révolutionnaire en elle-même, ce que ne serait pas la bisexualité considérée comme une récupération, à rebours de l'émancipation vers une multiseexualité ou polysexualité qui était le credo initial du FHAR et de notre projet.

Ce dont je garde aujourd'hui le souvenir le plus ému, c'est d'avoir été aux côtés de mes amies les Gazolines\*, habillées en veuves à l'enterrement de Pierre Overney, un sommet dans leur art de la subversion, si bien incarné par leur slogan « Prolétaires de tous les pays, caressez-vous ».

#### LIBÉRONS LES FOUS PARCE QUE CE SONT NOS DIEUX

Dans les années 1960, la critique de la psychiatrie se développe dans la société occidentale, on dénonce « le grand enfermement » et toutes les atrocités qui l'accompagnent. On savait aussi que les psychiatres jouaient un grand rôle dans la répression en URSS : « On renvoyait un refus de vie sociale à la psychiatrie, on l'utilisait déjà en URSS où les dissidents étaient psychiatrisés. C'était considéré comme un système de contrainte, les psychiatres complétaient le travail des flics. »

---

\* Frédéric Martel décrit ainsi les Gazolines : « Radicales parmi les radicaux, elles sont en partie dissidentes du mouvement homosexuel [...]. Inspirées par l'Internationale situationniste autant que par le LSD, elles concentrent leurs attaques sur les petits chefs et les velléités de prise de pouvoir au sein du FHAR », *Le Rose et le Noir*, op. cit., p. 34.

Le pire est qu'ils pouvaient le faire en toute bonne foi, en se fondant sur l'idée que la dissidence est une anomalie, une déviance, idée qu'on retrouve aussi chez nous : « On voyait très bien le lien avec les refuzniks en URSS qui étaient mis dans les hôpitaux psychiatriques comme malades. Le pire, c'est que les gens le faisaient avec bonne conscience en croyant que quelqu'un qui veut émigrer est un malade qui veut fuir, que quelqu'un qui se révolte n'a pas été assez bien dressé. » « Je suis rentré chez mes parents qui voulaient me montrer à un psychiatre. Mon amie est d'un milieu ouvrier, moi d'un milieu bourgeois, nous avons eu à peu près la même éducation : les enfants sont des pervers qu'il faut briser, avoir des idées comme ça, ce n'est pas normal. »

Plus généralement, nous considérons que les instances psy de tous poils étaient des organes de contrôle et de répression de la révolte. C'est pour cela que fermer le Bureau d'aide psychologique universitaire, le Bapu, a été l'une des premières actions de nos camarades strasbourgeois, puis nantais, quand ils se sont emparés des organes de la bureaucratie étudiante, proclamant que ces bureaux « *sont la réalisation en milieu étudiant du contrôle para-policiier d'une psychiatrie répressive, dont la claire fonction est de maintenir, entre la répression directement judiciaire et l'abrutissante falsification du spectacle de masse, la passivité de toutes les catégories d'exploités, victimes du capitalisme moderne\** ».

« Le Bapu c'était les normes psychologiques; si quelqu'un avait quelque chose qui se bloquait en

---

\* Rapport de la commission hygiène mentale de la section Mnef de Strasbourg, 11 janvier 1967.

lui, il ne fallait surtout pas qu'il se révolte mais, pour empêcher les révoltes, qu'il aille voir quelqu'un pour l'adoucir. » « C'était un moment où on remettait en cause la psychiatrie. Le malade psychologique n'est jamais décrété malade par lui-même, ce sont les autres qui le décrètent. Le Bapu se voulait pour les étudiants qui avaient des difficultés dans leurs études, qui avaient un peu le blues. Cela ne se voulait pas de la psychiatrie, c'était un truc d'aide psychologique. On disait que c'était fait pour empêcher des révoltes. » « Nos ennemis, ça a toujours été les psys, les gens du Bapu, les gens du PSU [*sic*] et ce qui s'ensuit, toute cette normalisation, cette réglementation pseudo-libérale, ça nous dégoûte. »

Il y avait aussi cette conception de la folie comme une lucidité, les fous étant considérés comme les révolutionnaires les plus authentiques et les psychiatres comme des geôliers tortionnaires, conception dont Antonin Artaud est la figure emblématique : « En 68, il y avait une inscription "Libérez les fous parce que ce sont nos dieux", j'avais vu ça à Montmartre, que je trouvais conne parce qu'il n'y avait pas à avoir de dieux, mais la libération des fous allait de soi, il fallait libérer les fous. Sur la psychiatrie, on en était à ce que disait Breton dans *Nadja*, c'est-à-dire : si j'avais une minute de lucidité, je tuerais le médecin-chef de l'asile. »

« La critique de l'autorité se décline en sous-produit à l'infini. Ça se décline chez les fous, pour moi les fous c'est un secteur extrêmement important. Même si ce n'est pas une invention de mai, c'est là que tu as une redéfinition très active des individus et donc du sujet politique. Le sujet politique n'est plus

le militant encarté qui obéit à telle ou telle consigne, c'est celui qui est capable tout seul de savoir ce qu'il a à faire, avec les autres évidemment, sans qu'on ait de consigne à lui donner. »

Autant dire que ce mythe n'a pas bien résisté au temps : « Je suis revenue de cette pensée de l'époque que le fou, c'était une image de l'irréductible à cause de sa folie, qu'il était tellement irréductible qu'il en est devenu fou. Aujourd'hui je dirais que tout ce qui peut être rapporté à la folie et aux affaires mentales et psychiques, c'est d'abord des souffrances atroces, des choses qui font très mal, des gens qui aimeraient mieux être débarrassés de tous leurs maux plutôt qu'on les replonge dedans. Je ne dirais certainement pas que c'est parce qu'ils sont irréductibles. »

Quant à la psychanalyse, beaucoup d'entre nous étaient intéressés par le courant révolutionnaire qu'on a appelé le « freudo-marxisme », incarné par Otto Gross\* et Wilhelm Reich (avant son départ aux États-Unis), une théorisation qui s'attaquait aux fondements sociaux des souffrances des individus de la société du capital et a influencé des dadaïstes comme Raoul Hausmann : « La société patriarcale, les rapports autoritaires, tout ce que l'homme occidental a intériorisé de contraintes, d'autorité en lui. Et cette critique développée par Otto Gross m'a fortement intéressé. C'est quelque chose que Reich développe. C'est dans le milieu dadaïste de Berlin que c'est apparu en premier. » « Le dadaïsme

---

\* Otto Gross (1877-1920), psychanalyste et révolutionnaire, fut notamment un précurseur de la lutte contre la répression sexuelle et l'oppression des femmes.

berlinois avait une de ses origines dans l'intérêt porté à la psychanalyse, à Otto Gross et au décorticage des rapports qu'ils avaient entre eux [...]. Dire que tu es dans un rapport, qu'il implique les autres et crée une sorte de jeu dialectique entre toi et les autres. »

Certains rejetaient en bloc psychiatrie et psychanalyse, toutes deux également « répressives » : « La psychiatrie, la psychanalyse, c'était niet ! On ne touchait pas à tout ça. Lacan, Barthes, on ne savait pas qu'ils existaient, ils n'existaient pas pour nous. Notre refus de la psychanalyse était absolu, j'ai lu Freud, je n'ai jamais été freudien. »

Ceux qui s'intéressaient à la psychanalyse étaient en revanche très opposés aux psychanalystes qui « s'occupent de votre cas » et non des causes, qui sont sociales, de vos maux : « Ce qu'on reprochait à la psychanalyse en général, c'est la façon de régler individuellement des problèmes sociaux, de vouloir régler des problèmes que les individus rencontrent, alors que ce dont ils souffrent, ce sont des problèmes sociaux. Sauf que, dans le monde de la bourgeoisie viennoise de l'époque de Freud, il n'y a pas d'autre solution qui se présente. Et les conditions n'ayant pas vraiment changé, ça perdure. »

En outre, la cure psychanalytique allait à l'encontre de la recherche de « la transparence des rapports » et de la façon dont nous entendions la pratiquer avec nos proches : « On était de façon assez violente contre les gens qui faisaient des psychanalyses. C'était toujours un objet de polémiques assez violentes : pourquoi aller raconter, parler à un autre qui n'est pas un ami ? On ne concevait pas, si ce n'est par une déficience en

amitié, que nos proches puissent aller voir des psychiatres pour dire ce qui ne va pas. Il fallait le déballer entre nous. C'était ça, cette belle idée de transparence. La transparence des rapports, c'était important, il fallait que les choses soient transparentes. »

Quant au rôle de la psychanalyse, ce serait juste de « rendre les choses supportables » : « Je me suis aperçu que, en gros, l'analyse c'est comment tu transformes ta pensée pour te rendre les choses supportables. Dans une situation où tu es malheureux, la première chose que tu voudrais, c'est fuir cette situation. Or, la psychanalyse c'est exactement l'inverse, tu te mets sur un divan volontairement, tu ne bouges pas, tu ne vois même pas la personne, tu fais travailler ton cerveau, tu cherches comment tu vas trouver moyen d'accepter cette situation. La psychanalyse te montre tout ce que les personnes sont prêtes à accepter, à supporter. »

On peut aussi arguer que, en milieu hospitalier, la psychanalyse (lacanienne) serait bénéfique... mais au seul personnel soignant : « Je verrais ça d'un côté médical : Freud a vu les limites thérapeutiques de la psychanalyse. Lacan n'a rien apporté du point de vue thérapeutique. Mais il faut reconnaître que son école a au minimum permis aux infirmiers, aux aides-soignants et aux psychiatres de mieux supporter les délires. C'est pour les gens qui travaillent à l'hôpital, ça permet aux soignants d'avoir moins peur du délire, de mieux supporter les schizos. La psychanalyse ne permet absolument pas de traiter quoi que ce soit sur le patient mais permet au soignant d'avoir moins peur. C'est les gens de l'hôpital qui me l'ont dit, plusieurs. »

Le grand courant de cette période, c'était l'anti-psychiatrie, venue d'Angleterre, et sa version française : la psychiatrie institutionnelle. Or, nous étions nombreux à considérer « le psychiatre antipsychiatre » comme un oxymore absurde : « Être psychiatre antipsychiatre, ça veut dire quoi ? Tu quittes l'institution si tu considères qu'elle n'a pas lieu d'exister, tu fous le camp. Un travailleur anti-travailleur est contraint, le psychiatre n'est pas contraint. Deuxièmement, le fonctionnement, j'avais une copine qui était à l'hôpital de Trieste chez Basaglia. La porte était ouverte, mais les fous étaient tout le temps là. »

La psychiatrie institutionnelle avait pour épïcentre la clinique de La Borde que quelques-uns d'entre nous ont fréquentée, plutôt en tant que lieu de rencontres et de vacances : « Pour nous, le 22 mars de Lyon, l'antipsychiatrie était très importante, l'été 68 avec la bande du 22 on a été à La Borde. » « En fait, j'étais assez branché sur des gens comme Guattari, la pédagogie institutionnelle, la psychiatrie institutionnelle, ça a plutôt été mon chemin que le chemin de l'art et de la politique. Je suis même passé par La Borde. Je faisais Nantes-Strasbourg et un gars m'arrête et me dit : "tu ne peux pas m'emmener à La Borde ?" Je lui dis : "tu es complètement fou", et il me répond : "justement !" »

En dépit de tous mes préjugés, notamment vis-à-vis de Guattari et de son acolyte, je pensais naïvement, et je n'étais pas la seule, qu'on était soigné à La Borde de façon tout à fait différente de celle de la psychiatrie traditionnelle. Finalement, il semblait qu'on ne pouvait adresser à La Borde que le même reproche qu'à la psychanalyse,



celui de rendre supportable l'insupportable : « Deleuze et Guattari, à l'époque c'étaient vraiment des têtes de turc, finalement ce qu'on reprochait globalement à tous ces gens-là c'était d'essayer d'arranger les choses dans un monde où rien n'est arrangeable, de rendre les choses supportables à des gens pour qui elles étaient insupportables. Je ne pense pas qu'ils avaient de mauvaises intentions. Il y avait des choix, le choix de l'endroit, l'organisation de la vie dans ce truc-là, c'était avant-gardiste, ça ne ressemblait pas à une prison. »

Mais cette indulgence un peu ironique n'a tenu que jusqu'en 1972 où nous avons découvert une petite brochure, *La Folie ou la totalité retrouvée*, signée Stephen Dedalus (!). Ce texte était l'œuvre d'un tout jeune homme, expédié par ses parents à La Borde où il avait été « détenu » sept mois et dont il s'était fait éjecter pour avoir bombé « *Vive les conseils ouvriers, vive le retour de la révolution sociale, la poésie n'est que la praxis révolutionnaire, Guattari est un con, abolition du salariat\** ». On y apprenait que, dans ce qui lui avait semblé être « *un château situationniste* », on lui avait largement distribué des médicaments et fait subir des électrochocs.

D'autres s'étaient déjà élevés contre cette dernière pratique, que La Borde a toujours assumée : « À titre personnel, on a lutté contre les électrochocs à La Borde, on avait un cas à Brest. » La psychiatrie

---

\* La brochure étant introuvable, les citations sont extraites de *Psychiatrie et anti-psychiatrie*, in *Échanges* n° 120, octobre-novembre 1972 (sur [archives.autonomie.org](http://archives.autonomie.org)). L'article d'ICO est, par ailleurs, plus que confus, voire douteux. Le « *château situationniste* », évoqué ensuite, est quant à lui issu de ma mémoire.

institutionnelle restait donc bel et bien avant tout de la psychiatrie. Ce que martela un copain qui participait à une réunion d'ICO sur la fameuse brochure où « on » avait cru bon d'inviter Guattari : « Mon argumentation, c'était que La Borde pratiquait une forme de psychiatrie aussi répressive que les autres. Une fille a dit à un moment : "mais si parmi nous il y a quelqu'un qui est fou, qui souffre, qu'est-ce qu'on fait? Il faut bien qu'on fasse quelque chose". J'ai répondu que cela ne voulait pas dire qu'il fallait pratiquer les méthodes répressives de la psychiatrie. »

Cependant, si on évite l'idéologie, on est forcé d'admettre que les maladies mentales existent et qu'elles causent de terribles souffrances. À cet égard, le cas du situationniste Ivan Chtcheglov\* est emblématique de notre dénégation de la maladie mentale. Il était souvent question de le « libérer » de l'institution psychiatrique, et les Vandalistes eurent, avec le situationniste Patrick Cheval, le projet concret d'aller « délivrer le soldat Chtcheglov pour le compte de l'IS », mais il s'est trouvé qu'il « venait de quitter la clinique de Biarritz où il était ». De cette dénégation de la folie, « l'exemple de Chtcheglov était un démenti, il y avait une part pathologique visible ».

Ce cas est aussi emblématique de ce à quoi peuvent être utiles « toutes les pratiques modernes de

---

\* Ivan Chtcheglov (1933-1998), dit Gilles Ivain. A participé à l'Internationale lettriste, puis à l'Internationale situationniste, mais à distance puisque, à partir de 1959, il a passé la plus grande partie de sa vie dans des hôpitaux psychiatriques. Auteur notamment d'un *Formulaire pour un urbanisme nouveau* (1953).

la psychiatrie où il y avait toutes les variantes du gau-chisme » avec leurs cliniques « préservées » comme La Borde et La Chesnaie, plus vivables *a priori* que les hôpitaux psychiatriques : « Chtcheglov ne pouvait vivre que là-dedans, ce petit monde préservé était le seul endroit où il pouvait survivre. Dès qu'il mettait le nez dehors, ça n'allait pas du tout. Je suis allée voir une amie à l'hôpital psychiatrique de Maison Blanche ; quand tu vas dans ces endroits, tu te dis : elle serait mieux à La Borde. »

Il ne faut pas oublier pour autant ce que l'idéologie antipsychiatrique a pu aussi avoir de concrètement dangereux. Le récit poignant de mon amie A. parle de lui-même : « Je suis un moment victime d'une mode, d'un truc ambient : l'antipsychiatrie. Ma sœur se révèle bipolaire, dans ces années-là on disait psychose maniaco-dépressive grave, et faisait vivre une vie d'enfer à mes parents. Je me revois faire un peu la leçon à mes parents, leur disant que la folie de ma sœur est une preuve de liberté. Rien que d'y penser, j'ai du mal à le redire. C'était tellement joli de le croire, j'étais en pleine vie, éclatante, toute jeune, amoureuse, la maladie de ma sœur, je n'en prends pas la mesure, je dis que ma sœur est hors norme, qu'elle est anticonformiste. Je ne veux pas voir, c'était comme une intoxication intellectuelle, idéologique. J'ai quelque temps caressé le fantasme qu'elle était comme moi en un peu plus extrême. Les antipsychiatres ont essayé de penser la folie hors des normes bourgeoises qui étaient stupides, réductrices, carcérales, avec cette confiance absolue en les possibilités

d'autonomie. Il y a là-dedans une négation métaphysique de certaines pesanteurs humaines. C'est comme l'avenir radieux. Et je me suis confrontée à un truc irréductible, une souffrance épouvantable qui ne relevait pas du tout d'une volonté ou d'une aspiration émancipatrices. Ma sœur a arrêté le lithium et elle s'est suicidée trois semaines après. Sa psy, extrêmement brillante, m'avait dit : votre sœur n'est pas suicidaire. C'était une psy institutionnelle. C'est une déception, une descente de vélo terrible. Ce mouvement antipsychiatrique est théoriquement magnifique, il est intéressant intellectuellement, mais il n'est pas efficace, il ne résout pas le cœur dur de ce que sont certaines pathologies mentales. En l'occurrence, il a été dangereux, heureusement mes parents ne l'ont pas écouté. Que les sociétés jugent pour fous tous les olibrius, oui, mais là il ne s'agit pas de parler du Facteur Cheval, on parle de bipolaires graves qui sont dans des souffrances abominables et que certaines molécules peuvent aider. C'est la pensée magique, c'étaient d'ailleurs presque tous des maoïstes. »

Par la suite, l'État a bien su récupérer, en les dévoyant bien sûr, les idées et méthodes de l'antipsychiatrie pour vider les hôpitaux afin de réaliser des économies : « Les fous sont eux aussi déterminés par le pouvoir qui s'exerce contre eux, qui est un pouvoir pas seulement imaginaire ou immatériel mais aussi économique. D'ailleurs, aujourd'hui, quand on nous alerte sur la fermeture des hôpitaux psychiatriques et que les mecs sont à la rue, on voit bien l'enjeu économique de l'affaire. »

Parmi les plus jeunes, certains avaient développé très tôt une sérieuse allergie à l'école, lieu d'enfermement et antichambre du travail salarié : « Je me suis sérieusement opposé à mon père quand j'ai eu 16 ans. Il était prof, mais dès le primaire je n'ai pas supporté la scolarité : devoir faire tous la même chose, rester des heures assis sans pouvoir bouger. Les lycées, on appelait ça des lycées-casernes. » « Je n'ai jamais aimé l'école, c'est un cadre qui ne me convenait pas depuis que je suis môme. 68 a fini de me dissuader. Pour moi, l'école, c'était la caserne. Le pire, c'était la période de l'année où il faisait noir quand je partais à l'école, et noir quand j'en revenais. C'était l'image de la vie que je ne voulais pas vivre. L'école était la caricature de ce que vivaient mes parents. »

La plupart d'entre nous critiquaient l'école comme institution coercitive et les enseignants comme agents de cette coercition. « Flics à gosses » est une insulte dont je me souviens, avec une certaine honte, avoir lancé à la figure de ma cousine bien-aimée qui enseignait. Parce qu'il faut bien reconnaître que notre jugement était un peu péremptoire et excessif, même si on peut difficilement s'inscrire en faux contre cette affirmation : « *L'École (université, lycées, enseignement primaire) est un rouage du système éducatif [...]. Elle forme des professeurs dont le rôle est [...] politique : ils doivent assurer l'apprentissage de la soumission auprès des jeunes et diffuser une culture qui rejette les jeunes d'origine défavorisée\**. »

---

\* Tract du Mouvement du 25 avril de Toulouse intitulé « La répression : la réponse à la lutte des étudiants », appelant à la

Néanmoins, il a bien fallu que ceux qui sont ensuite entrés dans l'enseignement finissent par rejeter cette critique globale de l'école : « J'ai été marqué par mon métier de prof. En autocritique, je suis revenu dans ma tête et mes pratiques sur l'hostilité à l'école, j'étais totalement hostile à l'époque, alors que j'en suis devenu un défenseur, pas sur les mêmes thèmes évidemment. L'école pour moi n'est pas l'asservissement ou l'abrutissement des petits. On avait des slogans réducteurs : fin de l'université, fin de la société de classe, c'est pas mal, mais ça aide pas trop, je ne vois pas trop comment on peut apprendre quelque chose sans l'école. »

Critique qui n'était déjà pas partagée par les quelques « anciens » qui nous entouraient et qui n'avaient pas pu faire d'études, comme celui qui a convaincu ce camarade de ne pas y renoncer : « Il m'a fait la leçon : tu t'imagines que pour la révolution on a besoin d'ignares, tu crois que l'ignorance est une qualité révolutionnaire ; non, fais tes études, tu seras beaucoup plus utile à la révolution. Alors qu'il était souvent méprisant pour tout ce qui était universitaire, qu'il méprisait les marxologues comme Rubel et tout ce qui était universitaire. Je lui dois de ne pas avoir arrêté mes études. »

Ceux qui, comme moi, avaient tâté de la fac ne partageaient pas cette vision idéalisée de l'enseignement universitaire, dont ils avaient pu mesurer « l'aspect magistral, moyenâgeux » : « On voyait que

---

manifestation du 13 mai 1968 (sur [archivesautonomie.org](http://archivesautonomie.org)).

ce savoir-là était un savoir mort. À l'université, il y a beaucoup de choses très importantes qu'on n'apprend pas. J'ai fait une licence de philo sans jamais avoir entendu parler de Hegel. On faisait une licence de psycho sans avoir entendu parler de Freud. »

Mais ce qui était vraiment en cause, c'était le rôle même de l'université, le statut social auquel elle nous préparait : « En 1969, j'ai arrêté mes études, il n'était pas question que je fasse un métier de bourgeois. »

*« L'université forme selon les volontés de la bourgeoisie les cadres qui assureront le fonctionnement de l'exploitation des travailleurs\* [...]. L'étudiant [...] est un rôle provisoire, qui le prépare au rôle définitif qu'il assumera, en élément positif et conservateur, dans le fonctionnement du système marchand\*\* . »*

Nous ne voulions pas, ou plus, être étudiants, et partagions l'opinion que « *l'étudiant en France est, après le policier et le prêtre, l'être le plus universellement méprisé\*\*\** ». Pas mal d'entre nous laissèrent tomber leurs études sans retour. Était-ce vraiment une preuve de courage? Peut-être pas, mais au minimum celle d'une belle détermination : « Les études? En année de licence, ça me dégoûte. Je ne veux pas de licence. Pour quoi faire? Pourquoi passer un diplôme universitaire pour être inscrite dans une société où je ne veux pas être? Je ne veux pas être prof. L'enseignement universitaire d'anglais est nul,

---

\* *Ibid.*

\*\* *De la misère en milieu étudiant, in Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations, op. cit., p. 220.*

\*\*\* Phrase inaugurale de *De la misère...*, *ibid.*, p. 219.

j'aurais pu ramasser un diplôme sans rien faire. Je conchie la fac et je vais rejoindre mes copains. C'est mon petit acte de bravoure par rapport à ceux qui ont continué leurs études. Ils sont même pas cap', c'est pas des cow-boys, ils ménagent la chèvre et le chou, ils protègent leurs arrières. »

Il y en eut qui, tout en ne se considérant pas comme étudiants, réussirent tout de même à tirer quelques revenus de l'université : « Un truc était extrêmement important dans la brochure *De la misère*, c'était une phrase qui disait que le meilleur usage qu'on pouvait faire de l'université, c'était d'y prendre des bourses. Il y avait une contestation absolue du statut étudiant. Plus on avançait, plus on refusait de se considérer comme des étudiants. »

L'État, ayant eu la bonne idée de parquer les contestataires à Vincennes en les éloignant du Quartier latin, créa la première université gauchiste. Ce fut une aubaine pour les débrouillards qui s'inscrivirent à Paris-VIII pour toucher une bourse et, pour les plus gonflés, s'arranger pour obtenir un diplôme bidonné sans jamais avoir assisté à un seul cours.

Quelques-uns ont néanmoins choisi de continuer ou recommencer leurs études ou de reprendre leur poste d'enseignant après une interruption plus ou moins longue. Plus fondamentalement, on critique tout le savoir universitaire et plus particulièrement les sciences sociales en raison de « la fonction réservée à ces sciences dans la société », leur rôle se révélant de nos jours « bien pire que ce qu'on avait imaginé. On avait largement anticipé l'invention des



DRH » : « On a produit une critique de toutes ces sciences humaines, de la psycho, de la socio, on a appelé à leur dissolution. »

*« Les étudiants en psychologie, plutôt que de s'inquiéter tant de "la défense de la profession du psychologue", feraient mieux de dénoncer ce qu'on leur enseigne. Les ouvriers aux prises avec les psychosociologues dans les entreprises leur en seraient certainement reconnaissants, et auraient ainsi des éléments précis pour lutter contre les nouvelles formes de domination, plus sournoises, plus subtiles\*... »*

Sans oublier que la recherche universitaire est un précieux outil pour l'État : « Le pouvoir a besoin d'avoir des informations sur ses électeurs, ils ont besoin de sociologues de pointe, d'avoir des informations sur Daech, etc., ça passe par l'université, des informations statistiques... »

L'utilisation par la police de la recherche académique est très ancienne et pérenne. Il y a une vingtaine d'années, on a ainsi vu des sociologues participer à une commission chargée de faire le tri parmi les réfugiés italiens afin de déterminer ceux qui pourraient ou non rester en France. On a aussi vu, en Grande-Bretagne, un chercheur supposé être de nos camarades faire cours aux forces de répression sur les mouvements de foule, dont il était devenu un spécialiste après avoir commencé par étudier ce qui se passait dans les stades de foot.

---

\* Extraits de « Plate-forme des "étudiants" révolutionnaires de Nantes au début de l'année 68 », in VIÉNET René, *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, op. cit., p. 258.

Les sciences « exactes » n'échappent pas non plus à la critique. La « cybernétique » et « le pouvoir de la connaissance » ont été attaqués par les situationnistes, mais on critique aussi la médecine, avec un *Pourquoi des médecins?*, texte de nos amis nantais, où l'on peut lire notamment : « *Le corps médical, partie intégrante de la bourgeoisie, joue un rôle idéologique adapté aux modalités de son intervention dans la société. L'utilisation faite de son autorité morale, et du caractère de progrès-scientifique-au-service-de-l'humanité que présente l'évolution de la médecine, participe au maintien de l'ordre. L'autorité médicale intervient à tous les niveaux de l'aliénation sociale, depuis l'environnement quotidien jusqu'aux prises de position du corps médical dans son ensemble\**. »

On critiquait « le scientisme », y compris chez Marx, et « la pensée technicienne » : « il ne fallait pas croire à la science, pas lui faire confiance ». Notre camarade bordelais Alain Montesse s'employa ainsi à démontrer que « les sciences sont des techniques de représentation » et, dit-il, « vu que ça ne répondait pas bien quand je parlais de ce genre de choses en milieu situ, du coup, j'en ai fait une thèse plus tard », thèse dont je vous livre un extrait révélateur : « *Toute loi "scientifique" n'est jamais qu'une loi socio-économique camouflée. Bien sûr, il y a des méthodes connues, des résultats vérifiables. Bien sûr, il y a des sciences. Et des techniques. Les techniques résultent non pas de tomber du ciel, mais de découpages et de réassemblages dans l'ensemble des actes humains possibles au moment présent considéré.*

---

\* Brochure datée du 25 mars 1969 et signée par un aréopage des bureaucraties étudiantes tenues par nos camarades.

*Et ces découpages ne sont pas arbitraires, mais résultent de l'organisation socio-économique contemporaine. Les sciences résultent d'un processus identique effectué plus spécialement sur les représentations que ces techniques (se) donnent d'elles-mêmes. Les sciences sont des techniques de représentation. Elles rassemblent ce pour quoi on n'a pas encore trouvé mieux pour se communiquer ce qui se fait avec le minimum de bruit\*.* »

Notre soif de connaissance et de réflexion globales s'opposait à « la réflexion académique » et à sa « fragmentation », on entendait apprendre de ce monde par nous-mêmes, avec des outils et des lectures qui répondent à cette attente de globalité : « Je ne pouvais plus faire d'études, c'était impossible. Pour moi, le savoir je l'avais par moi-même, et c'était une explication du monde à la fois politique, philosophique, globale. La recherche d'une théorie globale qui imprimait mon existence, c'était la découverte de Marx, la découverte de l'IS. J'étais dans l'incapacité de réfléchir avec les outils universitaires. La réflexion académique ne passe pas chez moi. »

L'ART EST MORT. NE CONSOMMEZ PAS SON CADAVRE !

Sur la critique de l'art, Dada et les situationnistes nous avaient ouvert la voie. L'art comme activité séparée ou récupératrice et « la posture de l'artiste », que nous appelions plutôt « artistouille », nous faisaient horreur.

---

\* MONTESSE Alain, *Week-end en Patagonie. Thermodynamique et économie, depuis Karl Marx et Sadi-Carnot, thèse de 3<sup>e</sup> cycle*, Paris-I, 1977, <http://alain.montesse.free.fr/patagonie>.

Mais cela n'impliquait pas de rejeter toute activité créatrice : « Debord a fait un petit bouquin sur les jardins d'Asger Jorn en Italie, dans une petite préface, il dit : certains vont me dire que je suis incohérent parce que je parle d'un artiste et d'une œuvre artistique, mais la révolution n'a jamais signifié pour nous qu'on ne devait pas savoir se servir d'un stylo ou d'un pinceau. »

À la condition, cependant, que cette activité ne soit pas « séparée de la critique de la vie quotidienne » : « Aux Beaux-Arts, chaque fois que je mettais les pieds dans un atelier, je tombais sur des gens qui se prenaient pour des artistes et moi, pas du tout. Au contraire, artiste, c'était presque une insulte. Moi qui avais commencé à lire *l'IS*, je n'allais pas me prendre pour un artiste ! C'est pour ça qu'après je me suis inscrit à Vincennes, parce qu'on ne faisait pas à ce moment-là des arts plastiques, mais de l'expression plastique. »

Mais l'activité artistique pourrait-elle avoir sa place dans « un monde libre, désaliéné ». N'est-elle pas qu'une « activité bourgeoise » ? Ce récit montre à quel point il est difficile de se dépêtrer de ces questionnements : « J'ai vécu tellement d'années pendant lesquelles on ne devait pas dire qu'on faisait de la poésie, comme quand tu es homosexuel et que tu n'oses pas le dire. La poésie était proscrite, ce n'était pas la vraie vie. Je me rappelle avoir eu un bouquin de Pierre Reverdy, qu'est-ce que j'ai pas entendu ! Avec l'idée que c'était une compensation dans le monde de l'aliénation, que si on vivait librement et sans aliénation, on n'aurait plus besoin de ça. Dans un monde libre, il n'y aurait plus d'Artaud puisqu'il n'y aurait plus de malheur. On m'a

dit : tu es passé de l'autre côté, tu écris de la poésie. Et, en 68, j'avais moi-même défendu cette position dans une AG, j'étais tellement influencé par les théories de l'époque. Des comédiens parlaient de faire un théâtre pour le peuple, j'étais moi-même comédien et j'avais joué dans ce théâtre; je me suis engueulé avec le metteur en scène, Marcel Maréchal. J'ai fait un discours très enflammé, j'ai dit que dans un monde libre, désaliéné, de vie intense, on n'aurait plus besoin de compensation artistique. Il y avait l'idée que dans un monde intense, on n'aura plus besoin de béquilles. N. jouait de la musique de chambre. Je lui dis : tu dois être content, et il me répond : ce n'est pas la vraie vie. Tu te rends compte, pour lui, c'était presque avoir une activité bourgeoise par excellence. »

Ambivalences et ambiguïtés au sujet de l'art étaient sans doute latentes, y compris dans l'*IS* : « La théorie des situs sur le dépassement de l'art, ce n'est pas le dépassement de la posture de l'artiste, c'est le dépassement de l'art comme activité. Sauf que, quand tu lis l'*IS*, ce n'est pas ça. »

C'est ainsi que les Nantais allèrent « boycotter un *happening* qu'avait voulu créer un prof. C'était une forme de récupération de l'art », ce qui donna lieu à une sorte de « nouvel *happening*. Notre président nous avait réunis et nous a tenu un discours en nous disant : ça va être notre premier acte public, il faut faire preuve d'une grande rigueur. Cinq minutes après, il était en train de danser en poussant des cris de sioux! ».

Par ailleurs, on peut remarquer que faire des films *contre le cinéma*, comme Guy Debord (et

Alain Montesse\*), n'a été, à ma connaissance, l'objet d'aucune critique.

Et tout cela n'a pas empêché ensuite bien de nos camarades d'écrire de la poésie, des romans, de peindre, de créer des objets, de faire de la musique, de la danse, du théâtre, mais « en amateur » selon la formule consacrée.

De la même façon, le sport qui était honni (nous avons découvert parmi nous un ancien champion de France de judo et un autre... de lancer de marteau, qui ne s'en étaient pas vantés) a été pratiqué depuis par bien de nos camarades et, scandale suprême, il en est même qui regardent des compétitions de vélo, de tennis, de rugby ou de foot à la télévision !

---

\* Son film expérimental *Les Situs heureux* a même été projeté dans une calamiteuse exposition récente intitulée « L'esprit français, contre-cultures (1969-1989) ».



## CE N'ÉTAIT QU'UN DÉBUT...

Parmi ceux qui ont été interviewés, il en est pour qui Mai 68 aura été une « défaite magistrale », irrémédiable, dont on ne voudrait plus rien savoir : « Tous ceux qui sont sortis de là vivants ont vécu ça comme une défaite magistrale. Quand tu es défait, tu n'as pas trop envie de savoir pourquoi. Tu effaces de ta mémoire ce qui s'est passé, tu n'as plus de souvenirs. »

Ce qui a acculé certains à une fuite en avant suicidaire : « Contrairement aux gauchistes, je n'ai pas imaginé une seconde que la révolution viendrait plus tard. Contrairement aux gens qui allaient se construire des communautés dans les Cévennes dans la joyuseté des baisés collectives, pour nous c'était la liberté ou la mort. »

Mais ils ont pourtant accepté d'en parler, sans doute parce qu'ils n'ont pas abandonné « le principe espérance », ce qu'il leur reste de l'espoir que 68 a fait naître : « Le principe espérance, c'est quelque chose que je conserve. Là-dessus, je ne suis pas complètement morte, je suis absolument convaincue de l'intérêt, de la possibilité d'une révolution, même de plusieurs révolutions. Toutes les formes de transformation restent des choses possibles pour moi parce que j'ai vu des choses en actes, je sais comment on fait, donc je sais que c'est possible. Avec qui et comment, c'est un autre problème. »

« La force de l'État, du pouvoir dominant, est devenue si évidemment forte qu'on ne peut pas la



vaincre par des barricades. Le pouvoir a une emprise si forte sur la société qu'une révolution telle qu'on l'envisageait en Espagne ou en Hongrie est aujourd'hui totalement exclue. Mais un travail des consciences est encore possible, acquérir une liberté individuelle. »

La façon dont j'ai choisi et recruté mes interlocuteurs induit le fait que la grande majorité d'entre eux est restée investie, au moins jusqu'aux années 1980, et bien souvent jusqu'à aujourd'hui, dans des actions, des discussions, des groupes, des réseaux ou des publications dédiés à la lutte contre le monde du capital. J'y ai régulièrement retrouvé les uns ou les autres dans une certaine invariance, voire une obstination assumée : « Je ne suis pas comme ceux qui disent : celui qui n'est pas communiste à 18 ans est un crétin, celui qui est encore communiste à 40 ans est un crétin... moi, je suis toujours le crétin. »

Certains se sont repliés sur des pratiques de résistance, souvent au niveau local : « La révolution, c'est mal barré. Moi j'en reste à ce que j'ai fait tout le temps. Ce que je ne supporte pas, je le dis et, s'il y a possibilité de le faire avec d'autres, je le fais. Je suis impliqué dans la lutte contre le transfert de l'aéroport à Notre-Dame-des-Landes. » « Si je me sens toujours en lutte ? Pas vraiment, pas directement, on est à la retraite. J'ai une activité dans des associations de quartier pour empêcher certaines choses. »

Il y a aussi les « pessimistes » qui pensent que le capitalisme a encore pas mal de ressources : « Je vieillis, je ne peux pas trop aller dans les manifs, j'ai un peu la trouille. La révolution n'est pas inévitable,

mais les forces du vieux monde sont toujours là et on ne peut pas dire que le capitalisme soit mort, il peut encore inventer des choses, il peut s'inventer un moyen de transport, les 1 200 kilomètres à l'heure. Il va avoir un slogan commercial : ce n'est pas le temps de transport qui compte, c'est sa suppression. »

Et ceux qui pensent que nous avons perdu en route notre « sujet révolutionnaire », parce qu'il a été délocalisé : « Je serai mort dans une dizaine d'années. Pour l'instant, je suis de plus en plus en roue libre. Le prolétariat a foutu le camp, au Pakistan, au Bangladesh, en Chine, une bonne partie de notre argumentation était basée sur un prolétariat actif ici et maintenant, s'il n'est plus là on est comme un poisson sans eau. Tout n'est pas foutu mais on a peu d'influence sur les luttes en Chine, au Bangladesh et dans les pays limitrophes. » « Quant à la lutte de classes, il n'y a plus de classe ouvrière, on a un prolétariat qui n'est plus conscient de lui-même, pour le dire bêtement selon des termes consacrés. »

Ou encore ceux qui pensent qu'« on va à la catastrophe » : « J'ai toujours les mêmes idées mais sans illusions. Je pense que je ne verrai jamais la révolution. Les mêmes idées : je déteste toujours autant l'économie marchande, le fric, le commerce, les publicités... Je suis spectateur, je me tiens au courant, je regarde. Ça m'aurait bien tenté de taguer des affiches et puis je me suis dit : à quoi bon ? Ce système-là n'est plus très loin d'atteindre ses limites, ça va peut-être être une barbarie sans nom avec des chefs de guerre. Ils butent sur la croissance, ça peut

être long. Il va y avoir de plus en plus de batailles à propos de l'eau dans les Balkans, le Jourdain. »  
« Espoir de révolution, non, désir de révolution bien sûr. On court à la catastrophe, on va droit dans le mur, catastrophe écologique, économique, ça détruit les gens de façon abominable. »

Jetons enfin un voile pudique sur ceux et celles qui ont fini un jour par aller voter, « sans grande conviction » il faut le dire, et sur ceux qui ont même accepté d'être conseillers municipaux dans leur bourgade !

Pour ceux dont je fais partie, la question de croire ou de ne pas croire en la révolution ne s'est pas vraiment posée en tant que telle, même si nous avons vécu les années 1970 dans l'illusion que « cela allait repartir » de façon imminente : « Dès qu'il y avait un peu d'agitation sociale, on se disait que cela allait se transformer en quelque chose de plus large comme Mai 68 et on se disait : ça y est, c'est reparti. À la rentrée de septembre, à la rentrée d'octobre, l'année d'après... »

Nous avons vécu, autant que faire s'est pu, dans « une perspective de lutte sans perspective » : « Ce n'est plus une question que je me pose, il est vrai que ça a été déterminant. Je ne vois pas quelle autre position je pourrais avoir dans l'existence. Mon problème n'est pas de savoir si c'est rentable ou pas rentable. »

Peut-être que, tout simplement, nous avons été incapables de vivre autrement, que ce soit au niveau « viscéral » : « Tant que nous ne serons pas immortels, nous serons insatiables. L'homme a le droit d'avoir une ambition totale. Du coup, elle est collective, parce que l'homme est collectif. Quand ça

bouge, quand ça proteste, quand ça remue, ça me fait bander [*sic*\*]. Il y a un côté viscéral. »

Ou plus théorisé : « Le communisme, on s'en fout, ce qui compte c'est la lutte de classes. Et ça, tu es dedans. Très tôt, dans le repli après 68, plein de copains, la perspective communiste disparaissant, ont dételé. Je me suis aperçu que, finalement, le communisme je m'en fous. Tous ces gens qui étaient orphelins du communisme, ça va finalement théoriquement avec mes critiques de toutes les normes, du normativisme, ce qui compte c'est la lutte de classes et, dans cette société, tu es dedans. »

C'est pourquoi il en est resté tant qui n'ont jamais « dételé » (ou lâché l'affaire comme on dirait aujourd'hui) depuis l'effervescence des années 1970. Dans ces années qui ont vu fleurir, en outre-gauche, réseaux, groupes et revues diverses, il y eut des regroupements, des scissions, des aventures qui ont mal tourné et, dans tout ça, « le besoin de comprendre », resté intact, a donné à notre courant théorique une permanence remarquable. Des revues comme *Échanges*, bulletin du réseau Échanges et Mouvement qui a succédé à *ICO* en 1975, et comme *Théorie communiste*, qui a succédé à *Intervention communiste*, ont été publiées régulièrement et ont ainsi survécu à tout depuis le milieu des années 1970, il en est de même pour la revue *Invariance* mais de façon plus épisodique : « *Théorie communiste*, ça va faire quarante ans que ça existe, le premier numéro c'était en 77. On a

---

\* C'est une fille qui parle.

traversé les années 1980 où *La Banquise*, *La Guerre sociale*, etc., ont tous disparu, et ça été le moment où théoriquement on a le plus posé de bases. »

D'autres groupes, revues, maisons d'édition et sites Internet sont apparus, dont beaucoup ont été formés par nous, les « anciens », et où nous avons été rejoints par des plus jeunes.

Je n'étais pas, en 1971, à la manifestation du Bugey qui marqua « l'irruption de l'écologie en tant que champ d'activité et d'affrontement de toute première importance » et je dois avouer qu'il me fallut très longtemps pour prendre conscience du poids des préoccupations environnementales. Mais j'ai été, avec beaucoup d'entre nous, de tous les mouvements sociaux, des manifestations lycéennes de 1973 contre la loi Debré à celles de 2016 contre la loi El Khomri, en passant par le mouvement des chômeurs de 1998 et celui contre la réforme des retraites de 2010. Reste qu'on « commence à être trop vieux pour les manifés si ce n'est pas la promenade ».

Un travail de transmission continue aussi de s'opérer : « La révolution c'est pas une question de savoir s'il y aura ou n'y aura pas révolution. Je passe beaucoup de temps à essayer de transmettre des idées et des informations sur ce qui se passe en Turquie, à Notre-Dame-des-Landes, etc. »

Beaucoup se sont ainsi intéressés de près aux mouvements qui ont émergé hors de France, par exemple la résistance au Chiapas, le mouvement des Piqueteros en Argentine, celui dit « des places » en Espagne, en Tunisie, en Turquie ou en Égypte et les ont fait connaître. Mais ils n'ont pas forcément

eu besoin d'aller sur place pour analyser ces mouvements, puisque nous avons aussi des réseaux d'échanges et de rencontres au niveau international.

Tout cela n'empêche pas des interrogations sur la possibilité et les moyens de la révolution sociale. Quand va-t-on enfin sortir de ce tunnel, de cette nouvelle « période contre-révolutionnaire » qui aurait succédé à ce qui semblait être une « reprise » ?

« On est dans une période assez triste qui a succédé à une période de reprise et un peu d'euphorie. Après 1995, les grèves SNCF, tu as 1998 les chômeurs, 2003 les grandes grèves dans la fonction publique, 2005 les émeutes de banlieue, 2006 le CPE, 2010 les retraites, il y a eu une période de reprise. »

Allons-nous enfin connaître le moment où « on va se remettre à mordre » ?

« J'y pense toujours, la révolution est toujours un but à atteindre mais bon... Ce n'est pas un but, mais un moyen, et ça se complique... je crois que c'est les situs, dans le *Traité*, qui racontaient qu'il y avait eu un jour une inondation dans le labo de Pavlov et que les chiens se sont remis à mordre, ils étaient déprogrammés. La révolution, c'est un peu ça, se remettre à mordre. »

S'il nous faut peut-être nous résigner à dire : « ça arrivera, mais sans moi, par la force des choses » ou bien : « La révolution est une possibilité. Je ne supporterai pas que ce soit impossible mais, en même temps, je ne pense pas que je verrai ça de mon vivant », il reste toutefois difficile de s'empêcher de penser que le cours des luttes peut s'emballer plus vite qu'on ne l'imagine : « On peut se tromper parce que, à l'époque de ce qu'on appelait le

capitalisme d'État pour désigner l'Union soviétique, on savait que ça s'effondrerait, qu'il perdrait dans la lutte contre le vrai capitalisme, le nôtre. En revanche, on ne savait pas qu'on le verrait s'effondrer presque du jour au lendemain. Ça nous a fait bien plaisir parce que ce qu'on croyait être possible, un jour peut-être ou sûrement mais à long terme, devenait vrai d'un coup. Je pense que ça chauffe fortement partout mais comme la braise sous la cendre. Dans les périodes contre-révolutionnaires longues comme celle qu'on connaît, les pare-feu sont déjà en place depuis un bon moment et, à chaque fois que ça bouge, les mecs se font ratatiner. Sauf que, quand on voit comment la politique au sens classique évolue, pour qu'ils en arrivent à savoir ça, il faut qu'ils sachent que ça va leur péter à la gueule dans pas longtemps. »

« La révolution est plus que jamais nécessaire mais son horizon semble s'être très éloigné. Je suis hors de toute problématique espoir/désespoir quand je dis ça. Mais il y a une chose que je sais, c'est que les événements historiques explosent, éclatent alors que personne ne s'y attend, ou que très peu de gens s'y attendent. On a parfois un peu d'intuition en se disant qu'il va se passer quelque chose mais on ne peut pas deviner quelle va être sa dimension. Pour moi, il n'est jamais impossible qu'il y ait des événements historiques extrêmement importants dans nos pays. »

« Elle n'est pas morte\* ! Tout est possible en ce monde. Il y a partout actuellement des manifestations

---

\* Titre d'une chanson d'Eugène Pottier écrite en mai 1886 en hommage à la Commune de Paris et dont le refrain est : « Tout ça n'empêche pas, Nicolas, que la Commune n'est pas morte. »

de refus. Il y a des pays où on sait que ça va péter et on attend de voir comment ça va se faire. Quand les révolutions arabes ont éclaté, personne ne les prévoyait. On savait que quelque chose allait se passer. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans les révolutions c'est qu'on ne prévoit pas leur forme. C'est pour ça que les bolcheviks sont toujours en retard ou à côté de l'histoire, parce qu'ils ont un schéma. Quand ils l'ont emporté, ce n'était pas ce qu'ils avaient prévu. »

« Je me dis régulièrement qu'il y a des espèces d'affirmation par rapport à une société mortifère, l'affirmation qu'on est capables d'être solidaires, de s'aimer les uns les autres. C'est vrai que, à la fois, je me demande régulièrement comment le système peut continuer à fonctionner. J'ai fait une analogie avec la période de la Révolution française. Aujourd'hui, à l'échelle mondiale, on est dans la même situation, à savoir qu'on a une appropriation des richesses entre les mains de très peu de gens, une jeunesse importante, différemment répartie entre les endroits, qui n'a pas un avenir tracé, et ces nouvelles technologies qui arrivent, tout cela fait que, à mon avis, une déstabilisation est possible. Avec en plus ces mouvements où on voit apparaître des tentatives de se réunir en dehors des structures et du rationnel. Pour le gag, j'avais fait une espèce de statistique : 1789, le premier mouvement après c'est 1830, après 1848, après 1870, après on arrive à 1917, après 1936 et après on se retrouve en 68. Pour les gros mouvements de masse... on a trente, cinquante ans, soixante ans entre chacun. Il n'y a pas de raison pour que ça ne



pète pas. Ou alors, ils ont lissé tout et il ne se passera rien avant des siècles. »

Quoi qu'il en soit, je maintiens, pour ma part, que la question de la révolution reste d'actualité et que la lutte de classes est la seule façon d'éviter que la faille du capitalisme soit la destruction de l'humanité.

## SOMMAIRE

INVITATION .....	9
AVANT DE PARTIR .....	15
<i>Le climat d'avant mai 1968</i> .....	15
<i>Les grands repères</i> .....	20
ITINÉRAIRES .....	39
<i>Trouver de bons guides</i> .....	39
<i>Les parcours balisés</i> .....	47
DANS LES VILLES OÙ FUT INVESTIE	
LA BUREAUCRATIE ÉTUDIANTE .....	81
<i>Tout commence à Strasbourg</i> .....	81
<i>Et ça continue à Nantes</i> .....	84
<i>La contagion gagne Bordeaux</i> .....	102
EN MOUVEMENT .....	113
<i>Du côté des lycéens radicaux</i> .....	113
<i>Dans les universités</i> .....	119
<i>Dans la rue</i> .....	129
<i>Dans la sphère du travail</i> .....	135
LE CHASSÉ-CROISÉ ENTRE TRAVAILLEURS ET « ÉTUDIANTS » ..	149
<i>Sous le régime de la séparation</i> .....	149
<i>Brèves rencontres</i> .....	155
<i>L'aventure du comité d'action travailleurs-étudiants</i> <i>de la faculté de Censier</i> .....	161
AU TEMPS DU MUGUET .....	175
<i>Une explosion de liberté</i> .....	175
<i>La révolution qui n'est pas advenue</i> .....	180
L'ŒUF ET LA POULE .....	191
<i>La « révolte générationnelle » qui a lancé le mouvement</i> .....	191
<i>Une contestation de toutes les autorités</i> .....	194
<i>Le début de la fin... des Trente Glorieuses</i> .....	199
<i>Le début de la fin... de la dictature du prolétariat</i> .....	205
<i>Un tremplin pour la nécessaire modernisation du capital</i> .....	209

LA GRANDE LESSIVE .....	215
<i>Ne travaillez jamais</i> .....	215
<i>Autogestion généralisée. Tout le pouvoir aux conseils ouvriers</i> ..	229
<i>Vivre sans temps mort, jouir sans entraves</i> .....	235
<i>Libérons les fous parce que ce sont nos dieux</i> .....	249
<i>Fin de l'université</i> .....	260
<i>L'art est mort. Ne consommez pas son cadavre!</i> .....	266
CE N'ÉTAIT QU'UN DÉBUT... ..	271

*Lola MIESSEROFF*  
Voyage en outre-gauche

*Édition préparée*  
*par Charlotte DUGRAND,*  
*Bruno BARTKOWIAK,*  
*et Nicolas NORRITO*

*Graphisme et maquette*  
*par [www.brunobartkowiak.com](http://www.brunobartkowiak.com)*

*Éditions LIBERTALIA*  
*21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris*  
*[www.editionslibertalia.com](http://www.editionslibertalia.com)*  
*Indicatif éditeur : 978-2-9528292*

*Diffusion et distribution*  
HARMONIA MUNDI *livre*



*Reproduit et achevé d'imprimer  
par l'imprimerie Aubin le 5 février 2018  
Premier tirage : 2 500 exemplaires  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2018  
Imprimé en France*







